

Le Samedi[®]

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

45e année, No 22 — Montréal, 28 octobre 1933

Lisez notre feuilleton:

LE SECRET D'UNE TOMBE, par Emile Richebourg



GARY COOPER

**AVEZ-VOUS
VU LE DERNIER
PERFECTIONNEMENT
EN STYLOGRAPHES
?**

Le mode usuel
de remplissage
... pointe
entière et bout
du porte-plume
submergés
dans l'encre.

Le procédé
"Tip-Fill"*
(remplissage par
le bout) ... pointe
submergée jusqu'à
l'évent seulement.
L'extrémité du
porte-plume est
absolument sèche.

*Brevet No 1,882,644 des E.-U.

Le Niveau de l'Encre dans votre Bouteille

Tip-Fill

NOUVELLE CARACTÉRISTIQUE BREVETÉE de la Plume No 7 Waterman Améliorée assurant un remplissage plus facile, plus rapide et plus propre. Pas d'encre sur le porte-plume, pas d'encre sur les mains.

Les marchands Waterman partout exhibent maintenant la Plume No 7 Améliorée avec le nouveau dispositif de remplissage par le bout—"Tip-Fill".

Voyez aujourd'hui même cette plume sur le Plateau de Démonstration de Pointes Waterman! Sept pointes différentes vous donnent l'assurance d'obtenir la VRAIE pointe qu'il vous faut: la pointe qui s'adapte exactement à votre style particulier d'écriture.



Encres à Correspondance

Waterman

L. E. WATERMAN Co., Limited, Montréal, New-York, Chicago, Boston, San-Francisco

Répondant à la vogue nouvelle de la correspondance mondaine qui veut que vous assortissiez votre encre à votre papier. Six couleurs: Brun Aztèque; Vert Tropiques; Pourpre Patricien; Bleu Mer du Sud; Tuile Espagnole; Noir de Jais. 20¢ la bouteille. Si vous ne pouvez l'obtenir chez votre marchand, envoyez-nous son nom et son adresse et nous verrons à ce qu'il soit pourvu.

Le microscope prouve que la Waterman, est la plume à pointe parfaite.

Variété des Prix
Populaires de
Waterman
Plumes, \$2.75 à \$10.00
Crayons pour Assortir
\$1.00 à \$5.00

Waterman's

45e année
No 22ABONNEMENT
CanadaUn an - - - - \$3.50
Six mois - - - - 2.00
Trois mois - - - - 1.00Etats-Unis et Europe
Un an - - - - \$5.00
Six mois - - - - 2.50
Trois mois - - - - 1.25HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Le Samedi
(Fondé en 1889)

Le magazine national des Canadiens

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop.

975, rue de Bullion

MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879Montréal,
28 octobre 1933

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni
sur demande.**Publication Poirier, Bessette Cie, limitée****Carnet Editorial****L'IMMORTEL***Nous vivons en des temps d'harmonies étranges...*

LE héros de cette histoire naquit il y a un millier d'années, c'est-à-dire bien longtemps avant l'emploi de la poudre dans les armes à feu et l'invention du secours direct. Il a donc vu bien des choses dans son existence et bat de loin le record vital des baleines, perroquets, crocodiles et règlements inutiles.

Rien dans sa jeunesse ne fit prévoir pour lui cette extraordinaire longévité; ce fut un enfant comme beaucoup d'autres, aimant à jouer au grand air et faisant des fredaines à l'occasion.

Il rencontra un jour la fée Carabosse — il y avait encore des fées en ces temps lointains — et lui joua je ne sais quel mauvais tour d'espiègle qui eut le don de la mettre en colère. La vieille magicienne le regarda d'un oeil torve et rageuse, lui cria:

— Pour te punir, je te condamne à vivre toujours!...

L'enfant lui rit au nez, l'appela "Vieille folle!" et se sauva à toutes jambes. Bien entendu, cinq minutes plus tard il ne pensait plus à ce que lui avait dit la fée Carabosse, et il n'y avait d'ailleurs pas beaucoup fait attention; le privilège de l'enfance est de vivre dans le présent, sans penser au lendemain et surtout sans s'imaginer que la vie peut finir un jour. Il y a même des hommes qui restent enfants sous ce rapport, même étant centenaires. Il continua donc de vivre comme la veille, sans avoir l'air de se douter qu'il venait d'être promu au grade d'immortel.

Bien des enfants de son âge restèrent en panne sur le chemin de l'existence par suite de fièvres pernicieuses, gripes, indigestions malignes et autres causes diverses, mais tout cela ne fit qu'à peine l'effleurer lui-même sans lui causer le moindre dommage. Devenu homme il fit les pires folies, se risqua dans les endroits les plus dangereux et passa au travers de tout ça comme un invulnérable qu'il était. Il se souvint alors des paroles de la vieille fée et s'en réjouit fort parce qu'il eut la certitude de leur effet.

Il lui fallut tout de même un certain temps pour s'habituer à cette idée-là; se savoir immortel est certainement une belle chose mais il n'en comprit pas immédiatement toute la portée. Il commença d'abord par croire à la chance qui s'attachait à ses pas dans les accidents, les batailles et les tremblements de terre; il émergea de tout cela joyeux et frais autant qu'indemne. Un jour il tomba du haut d'un arbre élevé, la tête en plein sur une grosse roche et il rebondit comme une balle élastique sans avoir aucun mal. Dès lors il crut pour de bon à son immortalité.

Il organisa sa vie en conséquence; quand on parcourt une route qui n'a pas de fin, point n'est besoin de se presser, il prit donc le temps comme il était et les choses comme elles venaient, sans se faire de bile. Cela lui valut une corpulence rondouillarde et le caractère le plus joyeux qu'on puisse imaginer. Seuls ses cheveux le lâchèrent les uns après les autres à la manière d'un calendrier qu'on effeuille, et à l'âge de quatre ou cinq cents ans il n'avait plus guère qu'un demi-poil sur la tête. Il y tenait beaucoup, car c'était la seule chose qui lui restait des temps passés, et il sentait sourdre en lui une mélancolie grandissante en le regardant tous les matins dans son miroir.

Les uns après les autres il avait vu partir pour un autre monde ses amis, ses voisins et ses ennemis, et continuellement il lui fallait faire de nouvelles connaissances pour parler des petits potins du jour, mener la vie folle et se chicaner de temps à autre comme il convient. La vie humaine, celle des autres bien entendu, lui semblait étrangement courte; il voyait les bébés grandir, devenir adultes, plier ensuite sous le poids de quelques dizaines d'années seulement et disparaître comme une chandelle qu'on souffle, à moins qu'ils n'aient claqué bien avant de devenir gags. Cette brève existence l'effrayait d'autant plus que ses contemporains de passage se conduisaient absolument comme s'ils avaient eu un millier au moins d'années devant eux. Ils entreprenaient des choses dont ils ne verraient jamais la fin, faisaient des projets irréalisables, inventaient des lois d'esclavage au nom de la liberté et se rendaient ainsi la vie présente insupportable comme s'ils en avaient eu une demi-douzaine de rechange.

Il s'émerveillait de leur folie et surtout de leur âpreté au gain; il les voyait se voler les uns les autres avec une ardeur sans cesse renouvelée et amasser des trésors pour des héritiers souvent inconnus et toujours impatients qui faisaient la même chose à leur tour.

— Sont-ils bêtes! murmurait-il; ils restent sur la terre tout juste le temps de s'apercevoir qu'ils vivent et ils emploient ce temps à se rendre martyrs, et souvent à se battre comme des enragés pour le seul plaisir de changer quelques lignes dans des petits dessins qu'ils appellent des cartes. Belle occupation, ma foi!...

L'instabilité humaine, aussi bien dans le caractère que dans les oeuvres l'empêchait de s'attacher sérieusement à quelque chose ou à quelqu'un; tout se transformait, disparaissait, recommençait continuellement sans qu'il pût rien conserver d'une manière durable. Il n'osait plus nouer d'amitiés qui se fondaient dans le néant un jour ou l'autre, et les serments d'amour éternel lui faisaient l'effet d'une lugubre plaisanterie. Son existence d'ilot immobile sur la mer du Temps lui devint à charge, et il voua à toutes les abominations la mémoire de la fée Carabosse qui lui avait infligé la peine d'immortalité; il souhaita sérieusement de pouvoir en finir un jour comme tout le monde.

Les occasions ne lui manquèrent pourtant pas. Insensiblement et à force de voir claquer les autres il était arrivé à compter pour lui-même un millier d'années, ce qui le situait dans l'année 1933 qui tirait elle-même à sa fin. Il ne semblait pas avoir vieilli; d'ailleurs il vivait confortable-



ment, car il était en demande de tous côtés, comme une bête curieuse. Il avait toujours sa belle bedaine rondouillarde et son unique demi-cheveu.

Il fit, en auto, des courses folles au cours desquelles les autres se cassèrent en morceaux mais lui n'eut même pas une égratignure; il monta en aéroplane, descendit en sous-marin, excursionna au pôle nord, visita des tribus de cannibales mais il ne parvint ni à dégringoler, ni à se noyer, ni à se geler ni à se faire dévorer. A mille ans on est sans doute aussi trop coriace...

Il alla faire, à Chicago, des promenades nocturnes avec des pièces d'or qui sonnaient dans ses poches et une liasse de billets de banque dans chaque main; les bandits le prirent pour un simple fou et le laissèrent tranquille. Il essaya de se laisser mourir de faim mais il était trop gourmand et y renonça. Comme il avait beaucoup de jaloux et par conséquent d'ennemis, il eut un peu d'espoir quand il sut qu'on voulait l'empoisonner et il s'y prêta complaisamment. Une dose massive d'acide prussique n'agit sur lui que comme un fortifiant.

Il se résigna donc à vivre. Un soir, après un bon souper au champagne à l'Hôtel Chic, ses amis lui firent subir une épreuve à laquelle le condamné à vivre avait échappé assez étrangement jusque-là: ils lui firent entendre un concert de désaut.

L'immortel eut un sursaut, devint cramioisi de congestion et tomba raide mort. C'est à peine s'il eut le temps de murmurer en se sentant partir: "Enfin!... le fil de mon existence s'est cassé..."

Fernand de Verneuil

LE FUNÈBRE RENDEZ-VOUS

A la mémoire de mon ami A. F.
ce modeste monument.

Nouvelle Canadienne

par DONAT COSTE

LA soirée était belle. La lune se mirait dans les eaux du fleuve géant avec des scintillements argentés. Les frondaisons des fûts altiers qui bordent le Saint-Laurent à cet endroit, étaient doucement agitées par une brise qui fro-
lait, telle une caresse.

Dans l'herbe haute qui forme comme une frontière entre la terre et le flot, deux jeunes gens, silencieux, penchés l'un contre l'autre jouissaient, isolés du reste des hommes de la majesté de ce beau soir.

C'étaient deux amoureux... Leurs yeux étaient fixés sur l'onde, que poudraient des paillettes d'argent... "Leur bouche restait muette, pour écouter parler leur coeur." Tous leurs sens, toutes leurs facul-

tés, tendaient vers une extase connue, de ceux-là seuls, dont un grand amour a traversé l'existence.

Au bout de quelques minutes, de cette muette contemplation, la jeune fille tourna vers son compagnon un délicieux visage, où brillaient deux yeux noirs noyés d'amour...

— Henry, murmura-t-elle, quelle grandeur!... Oh! pouvoir passer notre vie ici, pouvoir mourir au milieu de toutes ces splendeurs...

— Jeanne, fit le jeune homme, d'un ton de léger reproche, en attirant fougueusement à lui la jeune fille, comme s'il eut craint, un instant, que le destin cruel l'éloignât de lui. Jeanne, par une soirée semblable, pourquoi évoquer la vilaine Parque... Ah! il sera assez tôt de mourir, quand nos têtes blanches se pencheront vers les têtes dorées de nos enfants... Nous ne pouvons pas mourir maintenant, puisque nous nous aimons...

La jeune fille appliqua sur ses lèvres un fin mouchoir de toile, et pendant quelques secondes, sa gorge fut secouée par une petite toux sèche.

— Tu as raison, dit-elle, lorsque la quinte fut terminée. Notre amour sera une borne qui empêchera la mort de venir nous séparer.

Elle se fit plus petite aux côtés du jeune homme, et ses lèvres s'unirent aux siennes.

Au bout de quelques instants, un peu grisés par cette caresse, ils se relevèrent, frémissants tous deux.

Le jeune homme portant machinalement ses yeux sur la montre-bracelet fixée à son poignet, constata sur un ton de surprise:

— Déjà dix heures, il va falloir s'en aller, ma petite Jeanne!

— Comme le temps passe vite! fit l'interpellée avec un soupir.

Cette constatation, banale en elle-même, avait dans la bouche de Jeanne Cardier, une bien triste signification... Elle était bien belle... Ses yeux noirs, profonds, où passaient parfois, comme des inflexions très douces de l'au-delà, étaient bien attirants, mais sur la pauvre enfant, une maladie qui ne pardonne guère, avait étendu ses tentacules horribles: la tuberculose! Jeanne Cardier était tuberculeuse!

La jeune fille le savait bien, elle savait aussi, que ce mal, presque toujours, est sans pitié. De là, ces fréquentes allusions à la faucheuse impitoyable...

(Suite à la page 38)

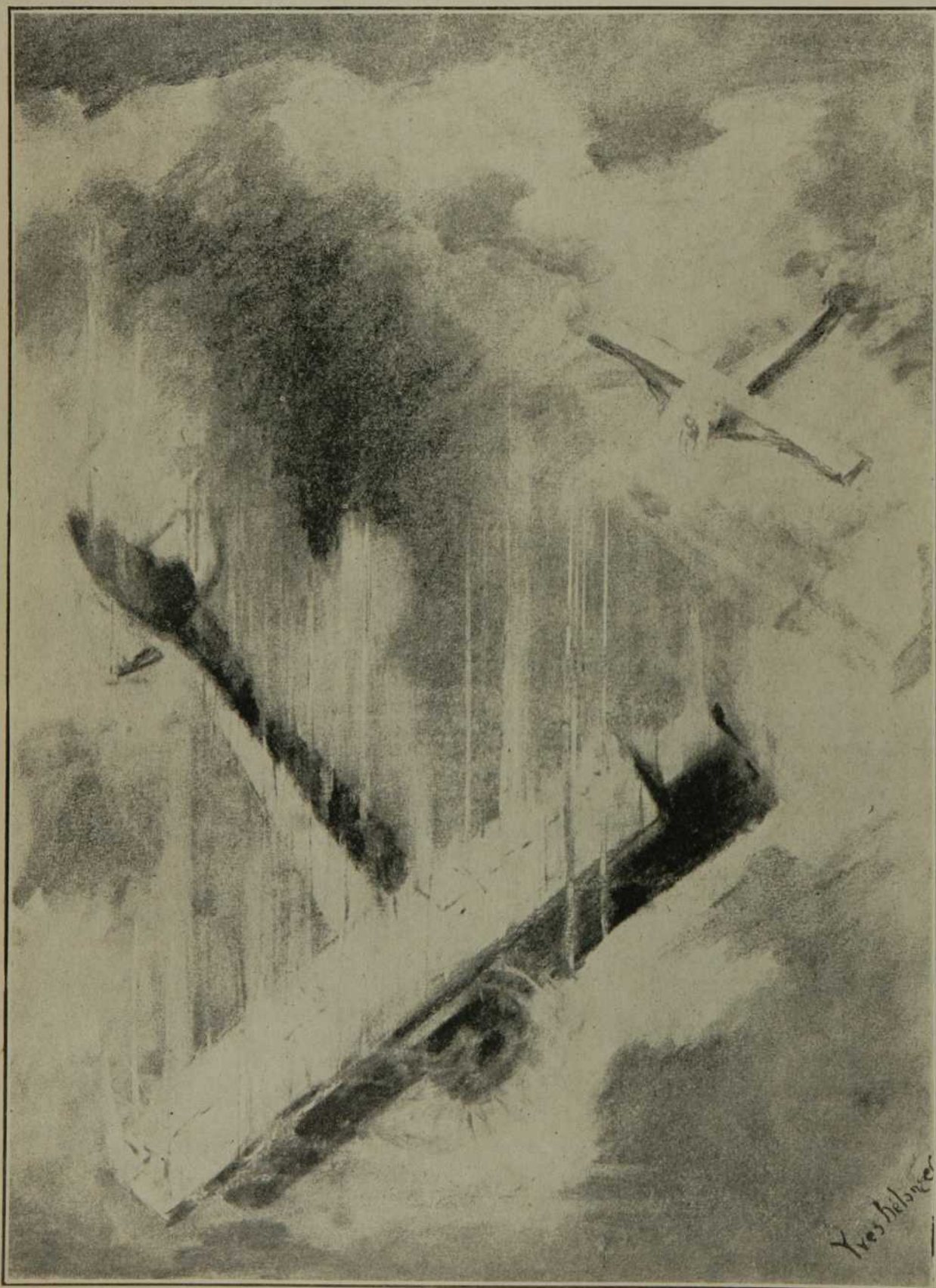


Illustration d'Yves Bélanger

LES rébellions qui éclataient continuellement dans l'archipel des Philippines et rendaient la circulation dangereuse sur les routes, décidèrent le gouvernement à sévir impitoyablement au mois de juin 1907.

Avant tout, il fallait capturer le chef principal, Dumaquilla, un bandit fantôme dont les méfaits audacieux ne se comptaient plus, que l'on avait chassé, traqué d'île en île, et qui reparaisait narquois, insolent, très brave au moment où l'on s'y attendait le moins. Naturellement sa popularité était énorme dans le pays mais il était le cauchemar des fonctionnaires et des soldats américains.

Une grosse prime fut promise. Faute de mieux, on espérait que l'un des hommes de Dumaquilla le trahirait, mais des mois se passèrent sans qu'un seul renseignement précis eut été obtenu touchant le plus habile, le plus insaisissable des révoltés. Dumaquilla prenait figure de personnage de légende et son ascendant sur les Philippines augmentait toujours. On le savait depuis longtemps indien de naissance, descendant d'une noble famille et d'une éducation assez remarquable. Le bruit s'était accru, parmi les soldats de marine, sans que l'on sut comment ni pourquoi, qu'il devait se dissimuler le plus souvent à San Juan de Ulloa, un village que ni le capitaine Russel, ni le lieutenant Brewster lancés à sa poursuite avec quatre-vingts hommes bien sélectionnés, n'avaient jamais pu découvrir sur une carte militaire.

Le hasard qui fait bien les choses sous toutes les latitudes, voulut qu'un jour, un homme fut capturé en pleine brousse, dont l'attitude semblait louche, et qu'un soldat nommé Angelista déclara reconnaître.

— C'est Ramon Sanchez, dit-il, un officier de Dumaquilla.

— Comment le sais-tu? demanda Russel.

Angelista paraissait gêné au moment de s'expliquer.

— Mon capitaine, je vous le dirai à vous seul.

— Eh bien? interrogea l'officier quand ils furent isolés.

Les yeux du soldat reflétaient une haine sauvage.

— Mon capitaine, j'ai rencontré cet homme plusieurs fois à Manille, il y a trois mois. J'ai actuellement le bonheur d'être aimé par une jolie cigarière du nom de Conchita qui, à l'époque était encore l'amie de Sanchez mais ne songeait plus qu'à le fuir tant elle était excédée de la vie d'aventures qu'elle avait connue grâce à lui. Sanchez ayant gardé

la brousse depuis ce temps-là, ignore du reste que Conchita ne l'attend plus.

Angelista fournit encore d'autres détails précis et l'officier résolut immédiatement d'utiliser la jalousie rétrospective du soldat pour parvenir à ses fins.

Ayant été bien cuisiné, bien préparé au rôle qu'il allait jouer, Angelista pénétra dans la prison de Sanchez et révélant à celui-ci l'abandon de Conchita, il le mit dans un état de fureur tel que l'on craignit pour sa raison. Le rusé et cruel soldat se garda bien, toutefois, de révéler qu'il était l'heureux rival. Adroitement, il insinua que

la cigarière avait été séduite par Dumaquilla lui-même.

Fou de rage, Ramon Sanchez promit de dévoiler la retraite du bandit.

La petite troupe se mit en marche le soir même. Sanchez étroitement surveillé, allait en avant d'un pas résolu.

Tandis qu'ils approchaient de San Juan de Ulloa, village de peu d'importance appelé sur les cartes San Marcellius, un riche agricul-

teur, le señor Reyes, se présenta aux officiers, s'offrant même à les guider.

Cependant la retraite des rebelles avait été cernée. Quand les portes eurent été enfoncées brutalement, la fusillade éclata, intense. Des quatre coins des cases montèrent vers le ciel noir les panaches de l'incendie. Douze bandits restèrent sur le carreau tandis qu'une vingtaine au moins réussissaient à s'échapper. Les soldats comptaient dix morts dans leurs rangs et autant de blessés.

De Dumaquilla, aucune trace.

Ramon Sanchez n'avait pas menti. Il avait bien révélé la ca-

(Suite à la page 27)

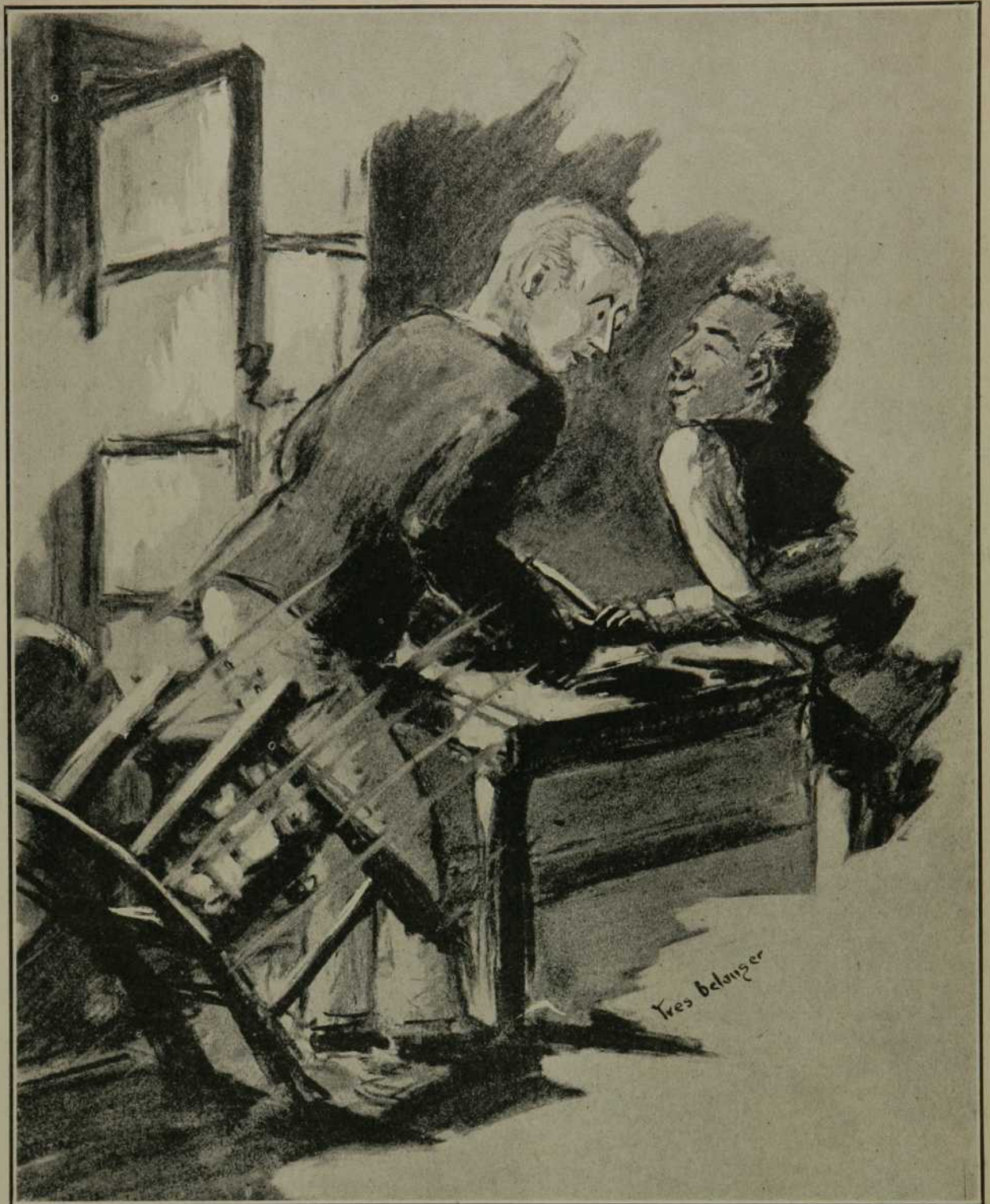


Illustration d'Yves Bélanger

Le Rebelle Insaisissable

Par

Jacques Cézembre

L'Homme sans Nom

par Léon Berthaut

IL Y A de ces choses bien longtemps, puis-que la Demoiselle de Fontenailles — cette haute roche casquée, dressée par un caprice de la nature sur les rivages du Calcados et enlevée voici un demi-siècle à peine, par un dernier assaut de la mer farouche — regardait alors une île, une île dont le souvenir même s'est trouvé effacé par les ans...

C'était aux jours du long deuil de France, alors que les victoires du "Grand Roi" étaient suivies de désastres inouis, de misères inexprimables, les pauvres gens des campagnes ayant perdu "leurs bêtes" et ne trouvant plus, à leur tour, de quoi soutenir leur chétive existence.

L'île, qui regardait la Demoiselle de Fontenailles, s'appelait dans le Bassin la "Male Pierre", parce que, aux marées d'équinoxe, dans les grands coups de vent, les pêcheurs s'y étaient maintes fois heurtés, brisant leurs robustes nefs, y laissant, trop souvent aussi, leur vie et celle de leurs enfants.

Dès ce temps-là, au lieu même aujourd'hui connu sous le nom de Port en Bessin, les descendants des antiques Rois de la Mer jetaient leurs filets pour nourrir les femmes et les petits. Et, malgré les trahisons de l'eau, malgré le dur labeur, il n'y avait là que de solides manants, sains comme le roc, grâce à l'air pur du large.

Or, l'un de ces pêcheurs, qui avait plusieurs fois remonté le beau fleuve de Seine jusqu'à la grand'ville de Rouen et au delà, fut soudain pris d'un étrange mal qui lui rongeaient les narines et les joues: en très peu de temps, il devint horrible à voir; bientôt, signalé par les moines du pays, il fut mandé devant le tribunal de l'Official diocésain.

Des médecins l'examinèrent, puis, transformés en juges, prononcèrent sa condamnation: lépreux, il devait être retranché de ses frères... Triste, mais résigné, habitué à lutter seul souvent contre les forces aveugles de la nature, l'homme ne se désola point d'abord car "il ne savait pas"!

Le dimanche suivant, on vit se diriger vers sa pauvre demeure un solennel cortège: prêtres, clercs, bailli, laboureurs du sol et laboureurs de la mer, tous les processionnaires avaient revêtu l'habit des funérailles.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la maison du lépreux, les porteurs des morts avancèrent un brancard: l'homme frappé du mal inguérissable et maudit, fut invité à s'y étendre silencieusement. Un drap noir fut jeté sur lui, et, psalmodiant le *Libera*, prêtres et moines firent la levée du corps.

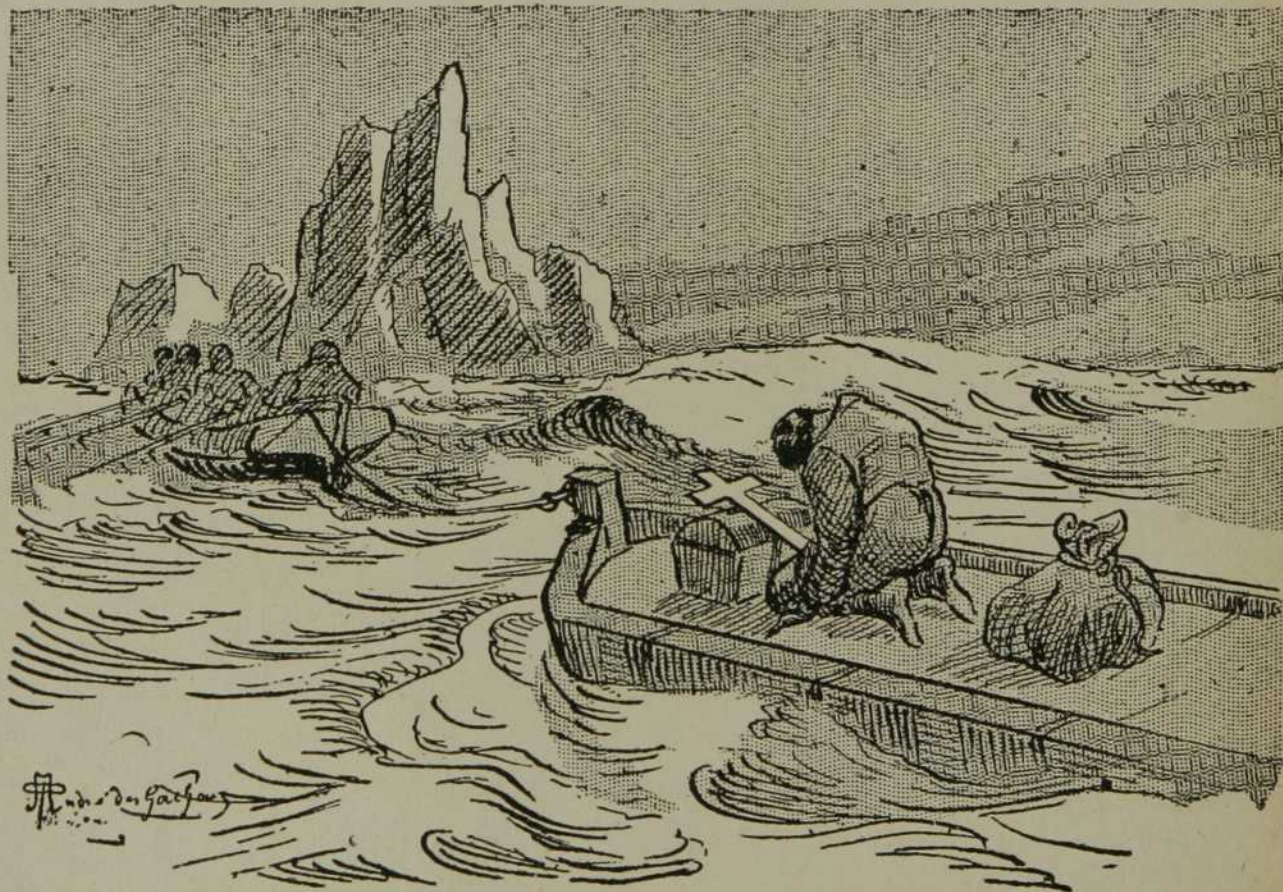
Sous les plis de l'étoffe sombre, tandis que l'on montait vers l'église haut perchée sur la falaise, l'homme pleurait... Mais nul ne pouvait voir ses pleurs, et, si quel-

des tréteaux entre des cierges, séparés de la foule muette par une barrière de bois noir, l'homme fut déposé comme un vrai cadavre. Il entendit chanter pour lui les lamentations et l'Office des Morts, et, quand ce fut terminé, un par un, les vivants défilèrent, lui jetant au passage quelques gouttes d'eau bénite et l'aumône...

Tout étant accompli suivant les rites consacrés, le cortège se reforma, clergé en tête, toujours au chant du *Libera*, puis, lentement,

L'heure était solennelle, angoissante et splendide; le grand soleil venait de s'abîmer, tout rouge, dans les lointains de l'Occident, et la nuit commençait de peser sur les choses, de tout le poids étouffant du mystère.

Le drap noir ayant été enlevé l'homme condamné se redressa. D'un vieux prêtre, il reçut des gants, pour qu'il ne touchât point, même du bout des doigts, un objet quelconque; une panetière, pour contenir la nourriture qu'il viendrait chercher au village; des cliquettes enfin, pour avertir ses frères de sa venue. Et, tandis que les



que soupir s'échappait de sa poitrine de bronze, nul ne pouvait l'entendre. Il pleurait... et ce n'était pas de peur qu'il versait des larmes. Ah! pourquoi ne mourait-il point, lui qui aimait tant ses frères, lui qui aimait tant la douce voix des femmes et le sourire pur des petits enfants? Puisqu'il ne verrait plus ceci et n'entendrait plus cela, puisqu'il ne pouvait plus rien pour ceux qui étaient encore plus pauvres que lui, ah! pourquoi ne mourait-il pas?

On arriva dans la vieille église basse, humide et sombre, édifée sur la haute muraille d'argile, à l'ombre de chênes centenaires. Sur

très lentement, se dirigea vers l'anse d'où l'on s'embarquait pour la "Male Pierre".

Les nefs y attendaient, toutes les nefs des criques voisines.

Là, les porteurs ayant déposé leur fardeau au fond de la plus petite, ils la prirent à la remorque, cependant que la foule suivait dans les cent nefs en deuil, qui glissaient, telles des ombres noires sur le vert pâle du crépuscule.

Au beau milieu de la "Male Pierre", les gens de l'Official avaient fait hâtivement bâtir une cabane. Ce fut là, devant ce cabanon, que s'arrêta la foule débarquée.

voix de la foule entonnaient, à cette heure nostalgique du couchant, le terrible *De profundis*, les clercs jetèrent sur la hutte du paria quelques poignées de terre apportées du Champ des Morts.

"*Sis mortuus mundo!* — balbutiait avec émotion le vieux prêtre — *Vivens iterum in Deo!* Meurs au monde, frère, et renais à Dieu! Puis ayant ajouté quelques mots sur les joies compensatrices de l'éternelle vie et promis les prières de sa sainte Mère l'Eglise, le vieillard dit encore: "Je te défends de rentrer en lieu saint, en moulin, en

(Suite à la page 27)



Ce soir-là, j'étais allé saluer, et féliciter sur sa promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur, le grand peintre Georges Valsolda, à qui je devais beaucoup de gratitude pour la bienveillance avec laquelle il avait encouragé mes essais, car c'était un artiste qui ne se confinait pas étroitement dans sa sphère, et ce maître de la palette s'intéressait aux débutants de la musique et de la littérature.

Je le trouvai assis dans un coin de son superbe atelier de la rue Murillo, cet atelier qui a vu passer des princesses du monde, du demi-monde et de la scène. L'atelier était presque entièrement obscur; seul ce coin — formant une sorte de retrait intime dans le vaste hall encombré de tableaux, de marbres, de meubles sculptés, de bibelots de tous genres — était éclairé par une antique lampe grecque à trois becs, rapportée de Corfou par Valsolda, qui est aussi un enragé voyageur. Et là, accoudé sur une table de marqueterie florentine, le peintre se tenait, dans une attitude d'affaissement profond, étrange en ce jour glorieux; et devant lui était posé, à côté d'un écrin ouvert, un camée, qui tout de suite me parut ancien et précieux.

— Bonsoir, dit Valsolda, me tendant la main et me faisant signe de m'asseoir. Et merci, car je sais ce qui vous amène, et je ne montrerai pas une modestie exagérée. Cette nomination m'a fait certainement plaisir, d'autant plus que je n'ai à me reprocher aucune platitude. Mais une fois le premier moment passé, tous les bonheurs qui m'arrivent sont suivis d'une réaction mélancolique. Alors je m'enferme ou bien je vais à la campagne, dans quelque hameau perdu. Aujourd'hui il pleut, et je m'aperçois que mon valet de chambre a oublié la consigne, qui était de ne recevoir personne. Il est papa depuis ce matin, et je ne peux lui en vouloir de cette négligence.

— Je me sauve!

— Non, non, restez... et regardez ce camée!... Si vous saviez quelle place il tient dans ma vie!

— Je m'en suis douté dès mon entrée, en voyant les regards que vous lui adressiez: des regards d'amoureux plus que de collectionneur!

— En effet!... Un romancier, n'est-ce pas? me dépeindrait ce soir dans une enivrement de triomphe, d'abord parmi des habits noirs et de belles épaules décolletées, en un banquet où le champagne coulerait à flots et où s'épanouiraient toutes les fleurs de rhétorique — pavots et

roses! — puis rentré dans mon atelier, évoquant pour mon propre compte, mon propre plaisir et mon propre orgueil, tout ce que j'ai peint: visages d'aurore, nudités éblouissantes, et tralala!... Eh bien, mon cher ami, la réalité est absolument différente... Je songe, ce soir, non point aux brillants oiseaux des tropiques, mais seulement, uniquement, à une humble petite hirondelle... Pardonnez mon style figuré, vous, écrivain!... On m'a reproché tant de fois de faire de la peinture... littéraire!... Et puis-

qu'il faut que je me... *dégonfle*, ayant quelqu'un avec qui parler, donc, écoutez la suite... tandis que nous finirons de vider ce flacon de vin de Chypre... il ne date pas du temps de la reine Cornaro... et il ne vient que de Venise... quelque chose comme quatre francs la bouteille... J'en bois de temps à autre... pour rêver ensuite... aux îles blondes...

Corfou, Zante, etc... Ah! si j'avais pu la peindre, dans une de ces îles, en Madone byzantine, ou plutôt, non, tout simplement comme elle était...

— Et pourquoi pas?

— On ne peint pas des rêves... ou il faut être fra Angelico.

Le Chypre mit du topaze dans les verres. Sous la pâle lumière de la lampe grecque, le visage de Valsolda se découpait avec un relief singulier, un visage à la fois au-



Illustration de L. Berot

LE CAMÉE

Par

Adolphe Ribaux



guste et ravagé, sensuel et mystique, douloureux et radieux. Au dehors, le silence régnait. Dans le petit hôtel, pas un bruit. Ce qui était vivant, c'était cette face tourmentée, et, sur la table, ce camée ancien.

Et Valsolda reprit:

"Où, comment je l'avais connue? Au concert Colonne, tout en haut, aux derniers rangs du dernier amphithéâtre, car nous étions arrivés tous deux en retard. On donnait une symphonie d'un organiste célèbre. Cette symphonie avait vingt ans d'âge, elle avait été méconnue, dédaignée... Après quelques essais d'exécution tronquée, avec des forces insuffisantes, et devant un public honteusement clairsemé, l'auteur, très vieux, qui était convaincu d'y avoir mis l'essence de son génie, qui sentait aussi approcher sa fin, l'avait fait graver à ses frais, en avait envoyé timidement quelques exemplaires à droite et à gauche. Colonne s'était ému au premier coup d'oeil, trouvant là matière à exercer sa baguette magique. En somme, un illustre ignoré allait être présenté à la foule, qui souvent l'avait entendu, anonyme, dans ses sublimes improvisations sur les grandes orgues de son église.

Cette jeune fille, donc, était assise à côté de moi, à ces places à un franc qui réservent mille surprises à un nouveau venu: tous les cris d'animaux possibles, toutes les espiègleries, toutes les farces studentesques, — et aussi cette chose délicieuse: un être venu là pour l'Art seul, s'étant peut-être — et l'on peut dire *sans doute* — privé d'un repas, de deux aussi, et plus, et de maintes petites choses, pour acheter la partition qui vient de paraître, qui l'aura lue des yeux d'abord, essayée en frémissant, parfois, fautive d'un piano à soi, sur le faux Pleyel étique à tant l'heure d'un magasin de musique de troisième ordre, et qui, en face de la vaste scène du Châtelet, vide encore, mais où l'orchestre va paraître, a les yeux étonnants et magnifiques de quelqu'un qui tremble devant la réalisation d'un rêve.

Comme elle devait être bonne, ma petite voisine d'amphithéâtre, car, tout de suite, me tendant la partition:

— Si vous voulez lire, Monsieur...

Et pas une équivoque dans ce geste, dans cette voix. Ce devait être aussi une âme religieuse, car je parlerais, aujourd'hui encore, que dans le symphoniste héros de ce concert, elle se souvenait de l'organiste dont les cantilènes ou les fugues avaient bercé ses oraisons.

La symphonie était splendide, d'une tenue, d'un style qui rappelaient les plus grands maîtres. Sur les pages, il arriva que la petite main de la jeune fille toucha ma main... Je ne saurais exprimer ce que ce toucher involontaire, inconscient, avait de chaste, de supérieur à tous les jugements humains.

Au sortir du concert, j'étais fort embarrassé, ne sachant quelle attitude prendre envers elle. Nous avions si bien communiqué ensemble par les espèces de ce sublime musicien, que la quitter de but en blanc, avec un: "Adieu, mademoiselle!" me semblait impossible. D'autre part, ce n'était pas une personne à inviter à dîner; je n'osais même lui offrir de la raccompagner jusqu'à sa porte. Je n'ai, de ma vie, vu un certain petit air de retenue qui en imposait davantage. Dans les intervalles entre les quatre numéros de la symphonie, je lui avais, du reste, spontanément, avec une confiance qui coulait de source, avoué ma situation, mes espoirs et mes désespoirs.

Et elle me dit, au point de nous quitter, car il fallait bien se quitter cependant, sur la place du Châtelet que baignait la pluie:

— Aimez-vous les lilas? Ils vont s'épanouir au Luxembourg. J'y vais chaque jour épier leur floraison, entre midi et une heure...

Et je la revis, et ce fut une adorable amie. Pas une ombre sur ce pur cristal, pas une tache sur ce soleil d'avril! Elle aussi me confia sa situation: enfant trouvée, ayant cherché le plus tôt possible à se libérer de ses bienfaiteurs pour les compenser, par un boisseau, de chaque grain de blé... fabriquant des fleurs artificielles, peignant des éventails, donnant quelques leçons de solfège et de piano... tout cela presque sans avoir appris.

Elle habitait rue Monsieur-le-Prince. Je n'entrai jamais dans sa chambre. Elle ne vint jamais chez moi. Ce qui n'empêcha qu'elle voulut savoir l'état de mon linge, rapiécer, recoudre où il en était besoin, laver, repasser... que sais-je? tout cela par l'intermédiaire de sa concierge, une femme excellente, qui tenait Camille pour un ange du bon Dieu.

Car mon amie s'appelait Camille. Et j'en vins à lui confesser tout de ma vie, mes luttes les plus intimes, mes déboires, même dans les détails. A chaque période de ces aveux pénibles, elle trouvait des mots adéquats, des mots à se mettre à genoux devant, et elle était charmante comme une Vierge de Benozzo Gozzoli, svelte, blanche, le geste harmonieux, mélodieux

dans toute sa personne; et d'un goût exquis en ses toilettes toujours si simples, son seul luxe étant un fort beau camée montée en broche, "un souvenir de famille trouvé dans ses langes", m'avait-elle dit.

▲

J'étais alors à la dernière extrémité, acculé de tous côtés. La Bible dit quelque part: "A celui qui n'a rien, on ôtera même ce qu'il a", paradoxe qui est pourtant une vérité profonde, et dont j'éprouvais en ce moment là toute l'angoissante amertume. Je devais deux termes de mon atelier, et on allait me mettre à la porte. Le patron du petit restaurant où je prenais pension, après plusieurs avertissements dont l'aménité avait diminué à chacun, avait fini par me dire que si je ne donnais pas un acompte, au bout de la semaine il n'y aurait plus de place à sa table. Mon marchand de couleurs m'avait... coupé les vivres, et je dis bien *vivres* intentionnellement, car c'étaient ces canailles de couleurs, toujours si chères, qui allaient m'empêcher de manger. Les modèles même, de braves gens, mais qui, eux aussi, devaient se loger et se nourrir, m'avaient avisé que bientôt je ne devrais plus compter sur eux.

Et tout à coup un miracle se produisit! Un matin le facteur m'apporte une lettre chargée, venant de la buraliste postale de mon village natal, une lettre avec valeur déclarée de deux cents francs... et quelques mots de la dite buraliste: "Il vient d'arriver ceci pour vous, sous pli à mon adresse, avec prière de vous faire parvenir... J'espère que vous n'avez pas changé de domicile, et m'empresse d'exécuter ce qu'on me demande."

Deux cents francs! En ce moment c'était le sauvetage, le salut! Je les palpai longuement, ces deux billets bleus, qui me semblaient doux au toucher comme la soie la plus soyeuse, je les regardai au travers, en étudiaï le filigrane, tremblant de peur qu'ils ne fussent faux. Même, cette peur d'une mauvaise plaisanterie était si réelle, si lancinante, que je passai chez un changeur, pour faire vérifier l'authenticité des deux billets. Et j'en sortis parfaitement tranquille.

Mais de qui cela venait-il? J'écrivis à la buraliste: elle ne savait rien ou ne voulut rien savoir, se retranchant d'ailleurs derrière le secret professionnel...

Je ne cherchai pas plus loin. J'étais tellement ahuri de bonheur! C'était une chance tellement inattendue! Cela tombait tellement à

pic! Ces deux cents francs miraculeux, vraiment tombés du ciel, me permirent d'abord de distribuer d'habiles acomptes, qui rétablirent pour un temps mon crédit, puis de conserver mes modèles, et ainsi, grâce à quelque sérénité d'esprit, de terminer ma toile: *Héro et Léandre*, qui, vous le savez, a été le début de ma renommée.

Valsolda s'interrompit un moment; il avait pris son front dans ses mains, et je restais là, ne sachant que dire.

— J'aurais dû l'épouser, n'est-ce pas? cette délicieuse Camille. Je n'aurais pu jurer qu'elle m'aimait, mais elle m'eût probablement aimé... si j'avais voulu prendre la peine de la conquérir... Et, au lieu de cela, je me laissai choir dans les filets d'une coquette, d'une de ces femmes qui ont à peine un peu de vernis, sous lequel elles cachent un orgueil et un égoïsme sans bornes, cette danseuse des *Folies* qui s'appelait Yolande de Malines et couchait dans un lit du plus pur gothique. Et pendant deux ans cette passionnée à froid, cette inepte cabotine, ce *tutu* d'avant-dernier ordre, qui prétendait trouver des fautes de dessin dans mes tableaux, m'a mené par le bout du nez, m'a harcelé de sarcasmes, de reproches, m'a tenu en laisse comme un caniche, a tellement tendu mes nerfs qu'ils étaient sur le point de se rompre et que je devais, sur l'ordre du médecin, abuser du bromure, a même osé me menacer... oui, me menacer!... Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive... mais c'est toujours lamentable!...

▲

Il y eut un nouveau silence, puis Valsolda reprit:

— Et savez-vous qui m'a sauvé? C'est Eléazar, mon marchand de couleurs, précisément celui-là qui, peu auparavant, me refusait quelques tubes d'outremer ou de carmin; un type étrange, à la fois vendant de quoi faire des tableaux, les tableaux quand ils étaient faits — achetés au plus bas prix et cédés le plus cher possible, cela va sans dire! — et par surcroît des tapis, et Dieu sait — le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! — combien d'autres choses!... Un diable d'homme, toujours le nez au vent, l'oreille tendue, l'oeil aux aguets, découvrant chaque matin quelque "bonne affaire", et capable de la conclure le jour même, ou sachant, avec une patience digne de la Justice immanente, attendre des mois et des années le moment et l'instant propices! Il avait un coup d'oeil
(Suite à la page 26)



Un touriste accueilli par des Lapons et buvant du lait de renne.

CHEZ LES LAPONS

Chronique ethnographique

Par LOUIS ROLAND



CEST une curieuse race que celle des Lapons, peuple sans patrie proprement dite, dont le pays est une partie du sol de plusieurs autres et se nomme le cercle polaire; c'est une race pittoresque dans ses coutumes, ses moeurs et sa petite taille, mais, comme toutes celles qui marchent au relenti sur la route du progrès, c'est une race qui meurt et dans laquelle les années taillent continuellement des brèches qui ne se réparent plus.

D'où viennent ces petits bonshommes qui parlent une langue étrange, un peu rauque, se régalaient de chair crue de phoque, toute dégoûlante de graisse et vivent dans des "igloos" de glace éclairés et chauffés en même temps par une lampe primitive brûlant l'huile de quelque animal marin?

On prétend qu'il y a bien longtemps ils ont été chassés de leurs pays cultivés par des hommes du Nord qui leur étaient supérieurs en

force physique, en adresse et surtout en désirs de conquêtes. Ils sont alors partis plus haut dans le nord, toujours plus haut dans ces régions désertiques et glacées, et là, ils ont continué de vivre ou plutôt d'attendre leur effacement définitif de l'humanité.

Ils se sont disséminés un peu partout sur le cercle polaire, sans se demander s'ils étaient sur l'extrémité d'un continent ou d'un autre, sans même se douter des grandes divisions géographiques de la terre et encore moins de l'immense variété de peuples qu'elle nourrit.

Les Lapons ne sont toutefois pas des sauvages dans le sens absolu du mot; les uns se sont faits pêcheurs, principalement sur les côtes septentrionales de la Norvège; les autres

sont devenus bergers dans les montagnes et prennent soin de troupeaux de rennes lesquels, en retour, leur fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie.

Les uns et les autres, bergers et pêcheurs sont des êtres de caractère plutôt doux, ils sont hospitaliers, adroits à certains ouvrages, extrêmement résistants aux intempéries et suffisamment religieux mais avec une forte croyance à de multiples superstitions.

Le Lapon gardeur de troupeaux mène une vie assez agréable pendant les trois mois de la belle saison, son été qui n'est guère plus chaud que nos mois de novembre mais lui semble magnifique tout de même. C'est d'ailleurs un été qui ne manque pas de moustiques, ce

qui prouve bien que ces vilains insectes sont cosmopolites dans toute la force du terme.

L'hiver, le berger redescend des hauteurs où il a fait paître ses rennes, vers les habitations de la plaine où il est plus à l'abri des loups, ses éternels ennemis dont il ne parle qu'avec une haine non déguisée.

Un troupeau de rennes est chose précieuse et même indispensable pour le Lapon; ces animaux lui fournissent le lait, la viande, l'habillement et le matériel de leurs tentes. Par l'échange de quelques-uns de ces jeunes animaux, les Lapons se procurent en outre de l'alcool et du tabac, deux choses qu'ils estiment fort et dont il leur arrive même d'abuser. Le pays des Lapons est peut-être un pays froid mais il n'en est pas plus sec pour cela.

Pour vivre convenablement, c'est-à-dire avec le nécessaire, une famille de Lapons doit posséder un

(Suite à la page 28)

L'Actualité à Travers le Monde

BERLIN

Une journée d'Adolf Hitler

"Adolf Hitler n'a pas de vie privée. Sa journée est toute consacrée au travail. Cet homme est vraiment digne de servir d'exemple au peuple allemand!" constatent fréquemment les journaux du Reich. A les en croire, en effet, il n'existe de vie plus austère, plus complètement consacrée au travail que n'est celle du Führer.

Dès huit heures du matin il occupe sa place devant son bureau de travail, parcourant tous les jour-

A midi commencent les audiences; elles durent jusqu'à quatorze heures. Peu après Hitler se retire pour déjeuner, occupation qui lui prend environ deux heures de temps. Mais ces deux heures sont consacrées plutôt à un travail intensif. Le chancelier ne déjeune jamais seul. Il est entouré de ses collaborateurs les plus intimes: des Goebbels, des Dietrich et autres avec lesquels il a des discussions animées, passant en revue tous les sujets d'actualité. Le chancelier lui-même est excessivement sobre,

naissance. Enfin, à vingt heures, le chancelier dîne et ensuite il s'accorde une heure de récréation devant son appareil de T.S.F.

Dès dix heures du soir, le chancelier se retire en son cabinet de travail où il passe des heures et des heures à lire et à parfaire ainsi son instruction! Il lit surtout des ouvrages historiques, politiques ou littéraires... Et il n'est pas rare que sa lampe ne s'éteigne que lorsque pointe l'aube...

(Dagens Nyheder, Copenhague)

FRANCE

La bibliothèque personnelle de Napoléon revient en France

Napoléon avait collectionné une bibliothèque personnelle de grande valeur. Cette bibliothèque était composée d'environ six cents volumes: elle comprenait surtout des classiques latins et français: César, Tite-Live, Tacite, Bossuet, Massillon, Bourdaloue, Corneille, Racine, Voltaire.

Ces livres étaient ornés de dessins et d'aquarelles par les plus grands artistes de l'époque. A part la valeur historique, la valeur intrinsèque de la bibliothèque de Napoléon était donc très grande.

Un Anglais et sa femme, Mr et Mrs John Jaffé, ont acheté la bibliothèque de Napoléon et l'ont donnée à la France. La valeur de cette collection est énorme; un seul volume est estimé à 250,000 frs.

La bibliothèque de Napoléon sera placée au château de la Malmaison, où Napoléon passa ses derniers jours avant son départ pour Sainte-Hélène.

■ ■ ■

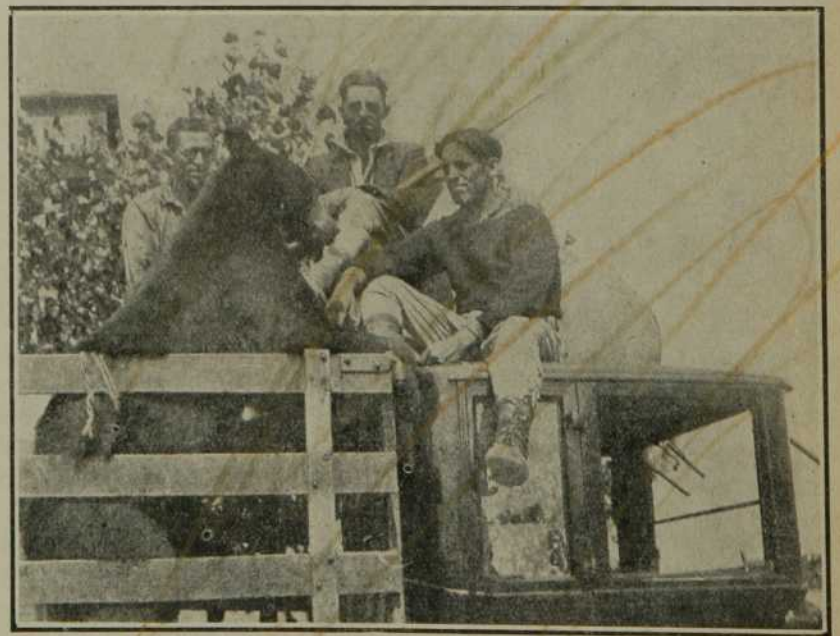
ETATS-UNIS

On "dope" les chevaux

Nul n'ignore, parmi ceux qui s'intéressent à la race chevaline, que les chevaux de courses sont souvent drogués, tantôt avec de l'opium, pour les faire courir lentement, comme à demi endormis, tantôt avec de l'héroïne ou de la cocaïne qui agissent comme des excitants. Une fois dopés, les chevaux ont besoin ensuite de doses doubles ou triples pour courir tant soit peu convenablement. Mais peu de personnes se rendaient compte, jusqu'ici, combien l'usage du doping est répandu aux Etats-Unis. Il y a quelques jours, la police a arrêté, à Arlington Parc, près de Chicago, une bande de trafiquants de narcotics. On a pu prouver qu'au cours de cette année, deux cents



Le capitaine Hansen, de la marine norvégienne, accompagné de son chien et d'un jeune chat, fait seul le tour du monde sur un sloop de 36 pieds, le "Mary-Jane". Notre reporter a longuement conversé avec lui lors de son passage à Montréal, le 5 octobre dernier. Après avoir franchi l'Atlantique en 43 jours, il a fait les Antilles, le golfe du Mexique, le Mississippi, les grands lacs et le Saint-Laurent. Il est reparti pour l'Afrique, via l'Atlantique, qu'il franchira une seconde fois.



Cette photo a été prise en face de l'hôtel Plante, à Péribonka, Lac Saint-Jean. Cet ours de 450 livres a été tué par M. Osiar Plante sur les bords de la rivière Péribonka.

naux allemands. A neuf heures, il reçoit son chef de bureau de presse, chargé de lui présenter un rapport sur la presse étrangère. Ce rapport et sa discussion durent une heure environ. A dix heures, avec ses collaborateurs les plus intimes, le chancelier fixe le programme de la journée. Il reçoit aussi quelques personnalités de marque, à moins qu'il ne s'enferme tout seul pour étudier ses dossiers, ou, encore, qu'il n'ait convoqué un conseil de cabinet qui, d'ordinaire, dure de dix heures et demie à midi.

sa nourriture est exclusivement végétarienne et frugale. Il ne boit pas d'alcool. Il ne fume pas.

A seize heures, Hitler reprend ses audiences, à moins qu'il ne doive se rendre auprès du président du Reich. Chaque jour Hitler reçoit le chef du parti nazi, M. Radolphe Hess, ainsi que M. Schacht, président de la Reichsbank. De dix-huit à vingt heures, Hitler travaille de nouveau sur ses dossiers. Il contrôle tout et aucune décision importante dans aucun ministère ne peut être prise sans qu'il en ait con-

Après le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, l'impératrice Marie-Louise emporta la bibliothèque de son mari à Vienne, à la Cour de son père, l'empereur d'Autriche.

Actuellement, la bibliothèque de Napoléon est la propriété de l'archiduc Frantz Salvator. L'archiduc plaça les livres en dépôts chez un libraire de Berlin.

chevaux ont été dopés sur les hippodromes américains. Trois des coupables ont été condamnés à un, deux, et trois ans de prison. Les dix autres vont être jugés incessamment. Il y a, parmi eux, quatre propriétaires d'écuries ainsi que le jockey Ivan Prince, célèbre il y a une dizaine d'années, un vétérinaire et quatre lads. (TIME, New-York)

Feuilleton du "Samedi"

Le Secret d'une Tombe

Par EMILE RICHEBOURG

No 14 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

V.—LA MERE

— Ah! ne dites pas cela, ma mère! s'écria le jeune homme.

— Soit, tu auras pitié de moi, tu ne voudras pas m'écraser, comme l'a fait autrefois ton père pour moi, tu te trouveras dans une situation extrêmement pénible. Ah! Dieu m'est témoin que je ne songe pas à t'éloigner de ton père, à t'attirer vers moi pour t'avoir complètement à moi; mais lui, Paul, lui! jaloux de ton affection, la voulant pour lui seul, il n'en admettra point le partage, il voudra te reprendre à ta mère... Paul, il te défendra de me revoir!

Le jeune homme eut un mouvement de tête superbe.

— Ma mère, répondit-il d'une voix vibrante, ce que vous craignez n'arrivera pas; mais si cela arrivait, mon père me forcerait à ne plus tenir compte de son autorité, et pour la première fois de ma vie je lui dirais: Je ne vous obéirai pas!

— Et après?

— Sans lui rien retirer de mon affection, malgré lui je reviendrais près de ma mère.

— Ce serait entre vous une guerre déclarée, une lutte continue et de tous les instants.

— Une guerre, je ne le crois pas, dit Paul souriant, une lutte, c'est possible, j'y suis préparé. Vous savez ce que je veux, ma mère; un rapprochement d'abord, et ensuite une réconciliation. Je ne puis être heureux à présent que si cette satisfaction m'est donnée. N'insistez donc plus pour me faire changer de résolution. Je vous le dis encore, ma mère, mon devoir est là.

Léonie secoua tristement la tête.

Hélas! elle ne pouvait pas faire connaître à son fils les cruelles angoisses de son âme; ce n'é-

A la veille de livrer le combat suprême, le marquis de Mimosa, un des principaux chefs carlistes, confie sa petite fille Thérèse à son fidèle serviteur Pedro. Celui-ci porte l'enfant en France et le remet à une jeune femme, Mme Marguerite, qui vit seule avec sa petite Louise. L'Espagnol lui donne en même temps vingt mille francs et le testament du marquis. Quelques jours plus tard, Pedro est tué par des ennemis.

Une nuit, Edouard Forestier, le mari de Mme Marguerite qu'elle avait dû quitter à cause de ses mauvais traitements, veut obtenir de force l'argent remis par Pedro. Mais l'arrivée soudaine du curé Ancelin fait fuir le misérable.

Le Dr Villarceau va mettre en lieu sûr l'argent et le testament.

Pendant un moment d'absence de Mme Marguerite, la petite Louise est enlevée.

Le Dr Villarceau, célèbre médecin de Paris, a marié sa fille Valentine à un jeune médecin nommé Delteil. Sa fille adoptive, Léonie, épouse un sculpteur de talent et de cœur, Lebrun. Léonie est jalouse de Valentine et tente, par des lettres anonymes, de briser le bonheur de son ancienne amie. Mais le Dr Villarceau dévoile la coupable et la chasse de sa maison.

Léonie avait écrit, sous l'anonymat, que le Dr Delteil fréquentait une jeune femme. Le Dr Villarceau apprend que le jeune médecin protège cette femme, Mme Duparc, par charité, pendant que son mari est en Allemagne. Charles Duparc revient et, grâce aux démarches du Dr Delteil, sa femme est enfin reçue chez son beau-père qui s'était d'abord violemment opposé à ce mariage.

Sous un faux nom, Edouard Forestier s'engage comme valet de chambre chez le Dr Villarceau. Il réussit à dérober les papiers contenant le secret de la naissance de la jeune Espagnole confiée à Mme Marguerite. Il est repris et envoyé en prison mais les papiers sont perdus.

Le Dr Villarceau meurt subitement. Quelque temps après, Mme Marguerite, qui habite maintenant Paris, disparaît aussi laissant seule au monde sa fille adoptive, Thérèse, à laquelle elle avait donné le nom d'Emilienne.

Plusieurs années ont passé. Paul Lebrun, fils du sculpteur, revient d'Italie où il a passé quelques années après avoir gagné le Grand Prix de Rome de peinture. Quant à Lucien Delteil, fils du médecin, il est un brillant ingénieur des mines.

Léonie, l'épouse infidèle de Lebrun, est revenue à Paris après de multiples aventures. Elle est marchande d'antiquités sous le nom de Mme Prudence. Malgré ses erreurs, elle pense constamment à son fils. Elle apprend par hasard d'Edouard Forestier que les papiers dérobés chez le Dr Villarceau avaient été placés dans le tiroir secret d'un vieux meuble. Elle réussit à retrouver les papiers. Forestier, prétendant savoir où se trouve la fille du marquis de Mimosa veut remplacer celle-ci par sa fille devenue Georgette après son adoption par les époux Reboul.

Lucien Delteil est amoureux d'Emilienne. Quant à Paul Lebrun, il courtise Georgette à l'insu de son père. Un incident lui fait rencontrer une femme qu'il soupçonne être sa mère. Il réussit enfin à s'entretenir avec elle: c'est Mme Prudence.

tait pas elle, à ce moment surtout, qui pouvait révéler à Paul, dont la tendresse la rendait si heureuse, toutes les hontes de son passé.

— Je vois bien, dit-elle d'une voix tremblante, que je ne te ferai pas renoncer à tes projets. Ah! mon fils, mon cher fils, tu vas au devant d'une révélation terrible et voilà ce qui m'épouvante. Enfin, il arrivera ce qui doit fatalement arriver, il faut que ma destinée s'accomplisse; je croyais connaître toutes les douleurs, non, il en est encore qui me sont réservées.

Cependant, Paul, tu pourrais attendre; il peut se présenter, bientôt, une circonstance qui amènerait, je ne dis pas une réconciliation entre ton père et moi, mais ce rapprochement que tu désires.

— A quoi faites-vous allusion, ma mère?

— Mais à ton mariage.

Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

— Est-ce que tu ne penses pas un peu à te marier? demanda Léonie.

— Je n'éprouve aucun éloignement pour le mariage, répondit l'artiste qui était devenu très rouge, et bien certainement je me marierai un jour.

— Eh bien, Paul, je vais probablement t'étonner beaucoup en te disant que je me suis mise à la recherche d'une jeune fille pouvant te convenir.

— En vérité! fit le jeune homme, regardant sa mère tout ahuri.

— Oh! sois tranquille, continua-t-elle d'un ton animé, je serai difficile pour toi; je veux que celle à qui tu donneras ton nom et qui, un jour, sera fière de tes succès et partagera ta gloire, soit jeune, jolie, distinguée, honnête, sage et riche.

— C'est très bien, ma mère, en ce qui concerne les qualités que doit avoir la jeune fille que, déjà, vous avez cru devoir chercher pour moi: quant à la for-

tune, à la dot, si vous voulez, je n'y tiens nullement.

— Pourtant, Paul...

— J'aime le travail, ma mère, et j'ai le droit de compter sur mon talent.

— Sans doute. Mais, tu ne l'ignores pas, la fortune est un levier puissant.

— Je ne saurais m'en servir, j'ai mes crayons, mes pinceaux, mes couleurs et ma force, ma mère; ma vraie force est dans l'amour de mon art.

— Est-ce donc une raison pour que tu dédaignes et repousses la fortune si elle vient à toi? Aurais-tu de la répugnance à épouser une jeune fille riche, parce que tu n'es pas encore un grand artiste, gagnant beaucoup d'argent? Mais tu n'es pas pauvre, Paul, et tu peux avoir certaines prétentions; je ne sais pas ce que ton père pourra faire pour toi lors de ton mariage; mais, je puis te donner dès demain cent mille francs.

— Je vous remercie, ma mère, je vous remercie et de tout mon cœur, répondit Paul très ému, mais je n'aurai jamais besoin de tant d'argent. Pour mon mariage, quelques milliers de francs me suffiront et mon père me les donnera.

Chez Léonie, qui avait son idée fixe, le naturel reprenait le dessus et la marchande à la toilette reparaissait. Elle resta un instant silencieuse, ayant l'air mécontent.

— Ainsi, hasarda-t-elle encore, si je te présentais une belle jeune fille...

— Ma mère, je vous en prie, interrompit vivement le jeune homme, ne vous donnez pas cette peine qui, d'ailleurs, serait inutile. Je n'admets pas que des calculs d'intérêt puissent se mêler aux choses du cœur; le mariage ne saurait être pour moi une affaire; je ne vois en lui que l'union de deux cœurs, de deux âmes; il doit être avant tout un engagement contracté par un amour réciproque.

— Paul, qui te dit que ce lien d'amour ne s'établirait pas entre toi et la jeune fille dont je te parle?

Le jeune homme eut un doux sourire, et, secouant la tête:

ELLE A DE NOMBREUSES QUALITES. — L'homme qui possède une bouteille d'Huile Electrique du Dr Thomas est armé contre bien des maladies. Il se guérira de la toux, se débarrassera d'un rhume, prévendra les maux de gorge; il réduira l'enflure d'une foulure, soulagera les douleurs les plus persistantes et guérira rapidement les coupures et contusions. C'est toute une armée médicale en elle-même.

— Puisqu'il faut vous le dire, ma mère fit-il, apprenez que celle qui sera ma femme est déjà choisie.

Léonie eut un geste de désappointement.

— Par ton père? interrogea-t-elle.

— Non, par mon cœur.

— T'on père connaît cette... personne?

— Pas encore; j'attends le moment de lui en parler.

— Ah! fit Léonie, qui voyait ses plans détruits, l'anéantissement de ses espérances.

Cependant elle sut dissimuler son dépit.

— Ma mère, reprit Paul, je ne puis être heureux tant que mon père et vous vivrez éloignés l'un de l'autre; je ne veux pas me marier sans vous avoir tous deux auprès de moi; mon bonheur est inséparable de votre réconciliation; aussi vais-je me mettre avec ardeur à la tâche que je me suis imposée.

Le jour baissait, le temps s'écoulait rapidement. Paul se leva pour prendre congé.

— Déjà! fit tristement Léonie.

— Oui, il faut nous quitter, mais nous nous reverrons.

— Bientôt, Paul?

— Oui, ma mère, bientôt; n'aurai-je pas à venir vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Elle hocha la tête, en même temps qu'un sourire amer crispait ses lèvres.

Elle prit son fils dans ses bras et le pressa longuement contre son cœur.

Le jeune homme se retira.

Restée seule, la mère se laissa tomber sur le canapé et se mit à réfléchir.

Elle était heureuse d'avoir reconquis son fils, et cependant une préoccupation pénible gâtait sa joie. Elle le sentait, elle n'avait rien à attendre de bon de l'explication que Paul aurait avec son père.

Oh! ce père, ce mari, cet homme impitoyable, terrible comme la justice de Dieu.

Chez cette nature très complexe, étrange, en laquelle le bien et le mal se confondaient, la tendresse qu'elle avait pour son fils n'excluait pas l'idée des représailles contre son mari.

Certes, elle désirait le bonheur de Paul, mais elle aurait voulu qu'il ne pût être heureux que par elle. Et elle l'avait trouvé rebelle à son influence.

Dans sa pensée, le sculpteur sur bois ne pouvait assurer à son fils qu'une modeste aisance, quand elle pouvait, elle, donner à Paul une immense fortune en lui faisant épouser la fille du marquis de Mimosa. Eh bien, non, Paul ne voulait pas de ce mariage que des comtes, des marquis, des princes même lui auraient envié; il dédaignait la richesse qu'elle avait fait miroiter à ses yeux, il avait refusé de voir la riche héritière.

Et cela parce qu'il en aimait une autre. Qui était-elle cette autre? Une fille pauvre, sans doute.

Elle la détestait cette jeune fille que son fils aimait, comme du reste, elle détestait tout ce qui faisait obstacle, se mettait en travers de ses projets.

Mais elle était tenace dans ses idées et ne se sentait nullement disposée à y renoncer.

Rien n'était fait encore; Paul pouvait s'être trompé sur la nature de ses sentiments; ce qu'il prenait pour de l'amour n'était probablement qu'un caprice, comme en ont tous les jeunes gens. Que d'autres avant lui, dans une heure d'oubli ou d'enthousiasme, s'étaient liés par des promesses des serments qui avaient été oubliés le lendemain!

Non, rien n'étant fait encore, rien n'était désespéré.

Cette liaison ne lui portait pas seulement ombrage, elle détruisait des projets qu'elle s'était plu à caresser; pourquoi ne se romprait-elle pas, surtout si une influence habile aidait à la rupture?

Elle comptait un peu sur le temps, mais beaucoup sur elle-même pour guérir Paul de son amour, qu'elle voulait absolument considérer comme un caprice.

— Patience, se dit-elle, je saurai bien l'empêcher de faire une pareille sottise.

Une heure auparavant, Léonie s'abandonnait aux effusions de la tendresse maternelle, sans qu'il s'y mêlât aucun alliage impur; à présent, déjà, les pensées mauvaises revenaient, la reprenaient.

Son fils, son bon génie n'était plus là; elle se remettait à songer aux combinaisons ténébreuses qu'il lui faudrait employer pour que Paul, à son insu, se trouvât en présence de la riche héritière sur laquelle elle voulait mettre la main.

Oh! ce n'était pas pour elle qu'elle allait se mettre à l'œuvre, c'était pour son fils, tout pour son fils maintenant. Elle voulait faire plus que le sculpteur sur bois ne pouvait faire et elle se sentait excitée par un sentiment de jalousie contre son mari.

La malheureuse ne pensait pas que si Paul arrivait à découvrir ses manœuvres, il n'y verrait point un excès d'amour maternel, mais une chose honteuse, odieuse, qu'il ne pourrait pardonner à sa mère.

VI.—LE PERE

Le sculpteur sur bois quittait rarement son atelier. Il conseillait des distractions à son fils, mais ne s'en permettait aucune. Depuis que sa femme avait broyé son cœur, brisé sa vie, il n'avait plus aucun plaisir; il s'en était tenu aux joies intimes de son cœur, qu'il avait trouvées dans les douces satisfactions que Paul lui donnait.

Ses sorties, peu fréquentes, consistaient à faire une visite à Mme Villarceau, et, depuis que Paul était revenu d'Italie, à aller passer une heure de temps à autre dans l'atelier du jeune artiste.

Il se plaisait à voir travailler son cher Paul, à examiner les ébauches, et il lui arrivait même de donner quelques conseils toujours écoutés avec déférence.

En réalité, en dehors de son fils, Lebrun n'aimait que son art; il le pratiquait avec une véritable passion et était ainsi arrivé à une supériorité que constataient de nombreuses médailles dans les expositions.

Lorsque Paul rentra, après son entretien avec sa mère, les

Les Gagnants des Mots Croisés

LES MOTS CROISÉS — CONCOURS No 96 (14 oct.)

\$5.00 en prix

Mlle Berthe Duhaime, G. M., Hôp. St-Charles, St-Hyacinthe, P. Q.
Mme G. H. LaBelle, 3687, rue Drolet, Montréal, P. Q.
Mlle Antoinette Lemieux, 30, rue Alfred, Thetford Mines, P. Q.
Mlle M.-Lse Simard, Lac Edouard, Comté Portneuf, P. Q.
M. J. H. Bailly, Champlain, P. Q.

ouvriers sculpteurs sur bois venaient de partir, la journée étant finie. Lebrun était seul, occupé à donner les derniers coups de ciseau à un bas relief, destiné à une haire à prêcher, et qui représentait l'arrestation de Jésus de Nazareth dans le jardin des Oliviers.

Les personnages se détachaient avec un rare bonheur d'expression et d'attitude ; l'ensemble était d'un effet saisissant.

La nuit tombait. Le sculpteur cessa de travailler. Il jeta sur les détails du bas relief le coup d'œil d'un juge difficile à satisfaire et parut content de son œuvre.

— Paul tarde bien à rentrer, murmura-t-il, où donc avait-il à faire des visites ?

Il s'assit sur un escabeau et se mit à réfléchir.

— Paul n'est plus le même, se disait-il, Paul a quelque chose ; il est toujours aussi affectueux, mais je ne suis plus son confident comme autrefois ; il se concentre en lui-même, il me cache ses pensées.

Oh ! cette femme, cette femme ! L'aurait-il revue ? Oui, peut-être.

A cette idée, Lebrun eut comme un frisson et une sombre éclair s'alluma dans son regard.

Lorsque quelques mois auparavant il avait confié ses craintes à Mme Villarceau, il ne prévoyait pas qu'elles se réaliseraient sitôt.

Pourquoi donc était-elle revenue à Paris, l'épouse coupable qu'il avait bannie de son cœur comme de sa présence et pour laquelle il n'éprouvait que du mépris ? Et pourquoi donc la fatalité avait-elle conduit Paul à Bougival pour y rencontrer sa mère qu'il avait depuis longtemps oubliée ?

Lebrun sentait que, déjà, Léonie était entre son fils et lui. Mais que voulait-elle et que ferait-elle ? Lui reprendre Paul ? Oh ! non, non, son fils l'aimait c'était impossible. Et cependant il avait des craintes.

Il connaissait le caractère astucieux de Léonie, la ténacité de ses résolutions, et il avait le pressentiment d'une lutte de laquelle, vainqueur ou vaincu, il sortirait meurtri. Mais n'était-elle pas déjà engagée, cette lutte ? Tout semblait l'en avertir. Et il s'étonnait que Paul n'eût pas encore provoqué une explication.

Il était depuis quelque temps absorbé dans ses sombres pensées, lorsque Paul entra dans l'atelier.

— Ah ! te voilà, fit Lebrun, en se dressant debout.

— Un peu en retard, peut-être ?

— Non, puisque sept heures viennent seulement de sonner.

Le père enveloppa son fils d'un regard scrutateur et sourit.

La physionomie du jeune homme était grave, mais son regard était franc et n'avait plus cette expression inquiète, hésitante, que le sculpteur avait remarquée le matin. Il se sentit rassuré. Tourmenté par ses craintes, il s'était trompé, sans doute.

— Eh bien, Paul, dit-il presque gaîment, le couvert doit être mis, montons dîner.

Avant d'avoir avec son père une explication qui s'imposait, Paul avait besoin de réfléchir et il avait remis au lendemain le grave et très sérieux entretien.

Le repas du soir fut un peu plus animé que celui du matin, le père et le fils se sentant moins gênés. Lebrun parla de son bas relief, dont il était enchanté, des autres sculptures qu'il avait à faire, et Paul de ses tableaux pour l'Exposition. Il donna à son père des nouvelles de Mme Villarceau et de Mme Delteil qu'il avait vues, mais ne dit point qu'il n'était resté que quelques instants avec ces dames.

— Paul, que feras-tu demain ? demanda le sculpteur, comme le jeune homme se disposait à gagner sa chambre.

— Demain, mon père, je me lèverai de bonne heure et irai à mon atelier.

— Tu déjeuneras ici ?

— Oui, mon père.

— Bien.

Ils se séparèrent.

Comme il l'avait annoncé, Paul, le lendemain, alla travailler jusqu'à onze heures et rentra un peu avant midi.

On déjeuna paisiblement. Mais Lebrun n'avait pas cessé d'observer son fils à la dérobée.

Quand, après avoir servi le café, la servante se fut retirée, Paul dit à son père, d'une voix qui trahissait son émotion :

— Mon père, j'ai quelque chose à vous dire, voulez-vous que nous causions ?

Le front du sculpteur s'assombrit subitement.

— Pourquoi ce préambule ? répondit-il, en interrogeant anxieusement la physionomie du jeune homme ; ne sais-tu pas que tu as en ton père le meilleur des amis ? Est-ce que je ne t'ai pas habitué à me parler hardiment, avec confiance ?

— Ce que j'ai à vous dire, mon père, est extrêmement sérieux.

— Je le vois à ton émotion, à ton embarras, et je devine peut-être de quoi il s'agit ; allons, parle, je t'écoute.

— Mon père, vous m'avez dit autrefois que ma mère était morte.

Lebrun avait deviné, en effet, que Paul allait lui parler de sa mère ; malgré cela il tressaillit.

— Elle était morte pour toi et pour moi, répondit-il sourdement.

— A cette époque, mon père, mais aujourd'hui ?

— Rien n'est changé, la situation est la même.

— Pas tout à fait, mon père.

— Que veux-tu dire ? Explique-toi.

— Autrefois, j'étais un enfant, maintenant je suis un homme ; autrefois, j'ai pu croire que ma mère était morte, maintenant je ne le crois plus.

— Et cela depuis cette maudite aventure de Bougival !

— Bien longtemps avant, mon père, j'avais réfléchi et pensé à bien des choses ; avant mon départ pour l'Italie, avant même ma sortie du lycée, j'étais convaincu que vous ne m'aviez pas dit la vérité au sujet de ma mère. Je ne vous ai pas interrogé alors pour ne pas vous affliger, car je sentais bien que vous aviez au cœur une douleur profonde ; et puis, je savais que vous refuseriez de me répondre. D'ailleurs, n'entendant plus parler de ma mère et ne sachant rien d'elle, je pouvais croire que, réellement, elle n'existait plus.

— Paul, pour ta tranquillité et la mienne, voilà ce que tu devrais croire encore ; mais la fatalité en a autrement décidé... Ah ! nous étions si heureux ! Et après tant d'années il a fallu

qu'elle revienne, la malheureuse ! Dieu, dans sa colère ne frappe-t-il donc que les innocents et ceux qui sont bons ?

— Oh ! mon père !

Lebrun était très pâle et ses prunelles sombres avaient des lueurs étranges.

— Va, reprit-il, depuis ce jour où tu as failli périr dans la Seine, j'ai à peu près deviné toutes tes pensées ; je savais que la mystérieuse inconnue était l'objet de tes préoccupations, la cause de tes tristesses. Ah ! je ne m'inquiétais pas sans raison, je sentais bien que cette femme menaçait la paix de notre maison.

— Mais, mon père, pourquoi voyez-vous les choses ainsi, sous un faux aspect.

— Paul, tu ne connais pas cette femme ?

— Ma mère, mon père, dit doucement le jeune homme.

— Hélas ! oui, c'est ta mère ! prononça Lebrun d'une voix creuse, en essuyant la sueur qui mouillait son front ; je la connais, elle fera tout au monde pour t'attirer à elle, t'éloigner de moi, t'enlever à mon affection.

— Jamais cela n'arrivera, mon père, jamais votre fils ne cessera de vous aimer, de vous respecter !

— Oh ! oui, n'est-ce pas, Paul ? Si tu savais... Mais si, tu sais que tu es tout pour moi, que tu es ma vie ! Ta mère ne t'aime pas...

— Ne dites pas cela ! s'écria le jeune homme.

— Elle ne t'aime pas, te dis-je, mais je t'aime, moi, comme jamais peut-être un père n'a aimé son fils ! Quand le malheur s'est abattu sur moi, me frappant brusquement, brutalement, comme un coup de foudre, je pouvais être tué ; mais tu étais là, tu me restais ; je sortis de mon écrasement et compris que je n'avais pas le droit de mourir, que pour toi je devais vivre. Je mis en moi une nouvelle espérance, celle de ton avenir ; je repris goût au travail, je travaillai pour toi, pour toi seul, entends-le bien, Paul, et je reportai sur ta jeune tête toute la tendresse et tout l'amour qu'il y avait dans mon cœur.

— Cher et excellent père ! dit le jeune homme très ému.

— Mais cela, Paul, tu le sais, reprit le sculpteur, oui, tu sais que je ne vis que pour toi et par toi. Et l'on voudrait te reprendre à ton père !

— Encore une fois, mon père, rassurez-vous ; rien de ce

CORRECTION

Dans l'intérêt même d'Emile Richebourg, l'auteur de notre intéressant roman : "Le Secret d'une Tombe", nous corrigeons une faute qui s'est glissée dans le fragment de ce roman reproduit dans LE SAMEDI du 14 octobre. Au lieu de la Joconde de Paul Véronèse, il fallait évidemment lire la Joconde de Léonard de Vinci. Nos lecteurs et lectrices ont certainement fait la correction eux-mêmes.

que vous craignez ne peut arriver.

— Paul, répliqua Lebrun avec une sorte d'emportement, je n'ai rien de plus cher au monde que ton affection, j'en suis jaloux ! Mais tu n'as pas le cœur ingrat ; je me tranquillise, étant sûr de toi. D'ailleurs, je te le répète, ta mère ne t'aime pas !

— Mon père, répondit Paul d'un ton pénétré, une mère aime toujours son enfant.

— Elle ne l'a guère prouvé autrefois, grommela le sculpteur en haussant les épaules.

— Je vous en prie, mon père, laissons le passé.

— Soit, car ce n'est jamais sans colère et sans amertume que j'y reporte ma pensée. Est-ce parce qu'elle a promis et donné cinq cents francs aux hommes qui vous ont retirés de l'eau, toi et Lucien, que tu crois à l'affection, à la tendresse de ta mère ? Est-ce parce qu'elle s'est introduite dans la chambre où l'on t'avait couché et qu'elle t'a donné des soins pendant quelques heures ?

— N'est-ce pas déjà quelque chose, mon père ?

— N'importe quelle autre femme aurait fait cela. On s'apitoie aisément sur le sort de deux jeunes gens qui vont périr et qui sont presque miraculeusement arrachés à la mort.

— Si ma mère n'avait fait que cela, dit Paul gravement, je n'aurais pas eu toutes les pensées qui me sont venues à l'esprit et je pourrais croire encore qu'elle est morte.

— Mais qu'a-t-elle donc fait ? demanda le sculpteur avec anxiété.

— Un moment, pensant que je dormais profondément quand je n'étais qu'assoupi, elle se pencha sur mon lit et couvrit mon front de ses baisers maternels.

Lebrun eut comme un geste de colère.

— Elle a osé ! murmura-t-il.

— Une mère a toujours le droit d'embrasser son fils, mon père.

Lebrun resta silencieux et baissa la tête.

— J'ouvris les yeux, continua Paul, et dans cette garde-mala-

de, dont je sentais encore la chaleur des baisers, je reconnus à son vêtement, à son chapeau particulièrement, une femme que j'avais vue dans la soirée au bal des Canotiers, en compagnie d'autres femmes et de cet individu qui me chercha querelle pour avoir le prétexte de me jeter lâchement dans la Seine.

A celle qui venait de m'embrasser, je lançai un regard qui n'avait certainement rien de reconnaissant, et je crois même l'avoir repoussée avec une sorte de dégoût.

Elle sortit de la chambre, chassée par mon regard, et — c'est la servante de l'hôtel qui me l'a rapporté — elle se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter.

Cela n'était-il pas suffisant déjà pour éveiller en moi, plus ardente que jamais, la pensée de ma mère ?

Vous arrivâtes à Bougival, mon père, et votre femme s'enfuit aussitôt, évidemment dans la crainte de se trouver en votre présence.

Et puis il y eut les réponses que la servante fit à vos questions et les regards étonnés et mystérieux que vous échangeâtes avec M. Delteil.

Tout cela me revint à la mémoire au bout de quelques jours et j'acquis la certitude que ma mère existait, que la femme inconnue de Bougival était ma mère.

— C'était fatal, dit le sculpteur sur bois, en passant à plusieurs reprises la main sur son front brûlant.

Puis d'un ton brusque :

— Elle est allée te trouver à ton atelier ?

— Non, mon père.

— Elle t'a écrit ?

— Pas davantage.

— Ah !

Et Lebrun se dit tout bas.

— Il lui reste donc encore un peu de pudeur.

Il reprit à haute voix :

— Alors, Paul, tu ne sais pas où elle demeure et sous quel nom elle se cache à Paris ?

— Pardon, mon père, je sais qu'elle demeure rue Lafayette où elle est connue sous le nom de Mme Prudence. Saviez-vous cela, mon père ?

— Non. Bien que j'eusse deviné qui était la femme aux cinq cent francs et appris ainsi que ta mère était revenue à Paris, je n'avais pas à savoir ce qu'elle y faisait. Mais toi, Paul, comment sait-tu... Tu l'as donc cherchée ?

— Non, mon père, mais je l'ai fait chercher, ce qui revient au même.

— Par qui ?

— Par mon ami Albert Picot, qui connaît quelques-unes des habituées du bal de Bougival.

— Qu'allait-elle faire dans cet établissement, la malheureuse ?

— Toucher de l'argent qui lui était dû.

Lebrun, étonné, arrêta sur son fils un regard interrogateur.

— Ma mère, continua Paul, est établie rue Lafayette, elle y vend des objets d'art, de curiosité et joint à ce commerce celui de marchande à la toilette.

La physionomie du sculpteur prit une expression singulière.

— Ah ! c'est ainsi qu'elle devait finir, s'exclama-t-il.

— Permettez, mon père, ma mère travaille, riposta vivement le jeune homme ; aucun métier avouable ne déshonore celui qui le fait.

— Enfin, tu es allé la voir.

— Oui, mon père.

— Quand ?

— Hier, dans l'après-midi. C'est hier matin seulement que j'ai appris où elle demeurerait.

La pâleur de Lebrun s'accroissait. Il avait bien pensé que Paul avait revu sa mère ; cependant, en le lui disant, le jeune homme lui avait porté au cœur un coup douloureux.

Le sculpteur sur bois comprenait assez que Léonie n'eût pas eu l'audace d'écrire à son fils et moins encore de se présenter à son atelier ; mais il ne croyait pas qu'elle eût voulu se tenir cachée. Il cherchait, au contraire, à se persuader que tout en ayant l'air de se dérober, elle avait adroitement fourni au jeune homme le moyen de la trouver.

C'était précisément l'adresse féline de sa femme qui épouvantait Lebrun. Quelle influence ne pourrait-elle pas exercer sur un caractère franc et loyal comme celui de Paul ! Elle était toujours à craindre, cette femme rompue à toutes les roueries, habituée à prendre tous les masques.

Il y avait eu un assez long silence.

Ce fut le sculpteur qui reprit la parole.

— Ainsi, dit-il amèrement, tu es allé voir ta mère, sans me prévenir, en te cachant, comme si tu commettais une mauvaise action.

Paul devint très rouge.

— Je ne voulais vous parler d'elle qu'après l'avoir vue, répondit-il.

— Elle n'a pas été surprise de ta visite ?

— Elle a été très surprise, au contraire.

— Tu es resté longtemps avec elle ?

— Plus d'une heure.

— Ah ! Comment t'a-t-elle reçu ?

— Avec la plus grande joie, elle m'a témoigné la plus vive tendresse.

Lebrun hochait soucieusement la tête.

— Elle m'aime, mon père, croyez-le, elle m'aime ! s'écria Paul.

— Je n'en sais rien ; mais puisque tu le crois c'est bien. Après tout, elle peut être sincère. On a vu l'amour maternel surnager après le naufrage de tous les autres bons sentiments. Il faut bien qu'elle aime quelqu'un ou quelque chose. Est-ce que les bêtes fauves n'ont pas de la tendresse pour leurs petits !

— Oh ! mon père, vous êtes bien cruel.

— Je te fais de la peine, mon cher enfant ; ah ! ne sois pas étonné s'il y a de la colère dans mes paroles : elle m'a tant fait souffrir ?

— Elle le sait, mon père, et elle en a le repentir. Il n'est pas sorti de sa bouche une parole dont vous pourriez être blessé.

— Elle n'avait rien à te dire de moi.

— Elle reconnaît ses torts envers vous, elle s'avoue coupable.

— T'aurait-elle dit pourquoi je l'ai chassée de ma maison ?

— Est-ce qu'elle pouvait me le dire ? D'ailleurs, mon père, je ne désire ni ne veux le savoir ; ce n'est pas à moi d'être le juge de ma mère ; je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est qu'elle est ma mère.

— Oui, tu es son fils ; elle n'aurait jamais dû l'oublier.

— Elle en est malheureuse aujourd'hui ; mais les droits d'une mère sur son enfant existent toujours, et je ne veux pas lui reprocher de m'avoir abandonné ou de vous avoir donné le droit de me séparer d'elle. D'ailleurs, ai-je donc tant à me plaindre ? Si j'ai été privé de la tendresse de ma mère, j'ai eu la vôtre, et elle a été si grande, si pleine de dévouement qu'elle a pu me suffire.

Vous n'avez vécu que pour moi, mon père ; si je suis quelque chose, c'est à vous que je le dois, comme je vous dois tout ce qu'il y a de bon en moi. Ah ! ne craignez pas que ma mère puisse jamais vous enlever une par-

UN REEL SOULAGEMENT DE L'ASTHME. — Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg n'a jamais été annoncé par des données extravagantes. Ce qu'on en dit maintient sa réputation quand on en juge par les bénéfices qu'il accorde. Attendez-vous à un soulagement réel et à des bénéfices permanents quand vous achetez ce remède et vous n'aurez pas de motif de désappointement. Il soulage de façon permanente dans de nombreux cas où d'autres soi-disant remèdes ont pitoyablement échoué.

celle de mon affection ; mais laissez-moi donner dans mon cœur une place à celle que j'ai été si longtemps sans connaître.

— Pauvre cher enfant, répondit Lebrun d'une voix vibrante d'émotion, j'aime à t'entendre parler ainsi, ces sentiments te font honneur et j'en éprouve une légitime fierté. Mais, vois-tu les natures loyales et généreuses sont souvent exposées à de cruels mécomptes ; j'en ai fait moi-même la douloureuse expérience. Paul, fais attention, tiens-toi sur tes gardes !

— Soyez sans crainte, mon père, je ne suis plus un enfant.

— Je ne peux pas t'empêcher de revoir Mme Prudence, je ne peux pas t'empêcher de l'aimer ; c'est ta mère ; mais je te le répète, prends garde !

— Un fils n'a rien à redouter d'une mère qui l'aime.

— Peut-être, Paul, peut-être.

— Oh ! mon père, vous si généreux !

— Je l'ai été trop.

— Ah ! je ne vous reconnais plus ?

— As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Oui, mon père.

— Alors, parle.

— Mon père, une chose manque à mon bonheur.

— Depuis hier ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est d'une grande importance pour mon avenir.

— Mais tu ne me dis pas...

— Je me suis fait une promesse à moi-même.

— Quelle promesse ?

— Vous et ma mère vivez séparés et je suis entre vous, mon père ; voyez ce que je dois faire ; mon devoir n'est-il pas de vous rapprocher ?

Le père fit un bond sur son siège et son regard s'éclaira de lueurs fauves.

— En vérité ! s'écria-t-il d'une voix rauque, et c'est ta... c'est Mme Prudence qui t'a mis dans la tête cette merveilleuse idée ?

— Vous vous trompez, mon père, répliqua Paul tristement ; loin de me conseiller, de me suggérer cette idée, que vous appelez, ironiquement merveilleuse, elle a fait tout ce qui dépendait d'elle pour m'en détourner. Vous vous laisserez toucher mon père, vous ne refuserez pas à votre fils cette satisfaction, cette joie de mettre la main de sa mère dans la vôtre.

Le sculpteur eut comme un mouvement d'effroi.

— Mon père, poursuivit le fils, c'est à votre cœur, c'est à vos

sentiments généreux que je m'adresse. Je n'ai pas à examiner si vous avez été trop sévère. Mais elle est ma mère, elle est ma mère, et je me demande si le châtiment n'a pas assez duré. Après tant d'années, il est impossible que votre ressentiment ne soit pas apaisé.

Mon père, si vous saviez comme je serais heureux de me voir ici, à cette table, entre vous deux, de pouvoir vous parler en même temps, à l'un et à l'autre, de mes joies et de mes espérances. Oh ! ne repoussez pas ma prière, faites cela pour votre fils.

VII.—DANGER DE LA COLERE

Des flots de sang étaient montés à la tête du sculpteur et battaient violemment ses tempes.

Il se leva brusquement et se mit à marcher dans la pièce d'un pas lourd, saccadé, fiévreux.

Sa poitrine était haletante, il avait les traits affreusement contractés et son regard, chargé de sombres éclairs, avait pris une expression farouche.

Il s'arrêta et se plaçant en face de son fils, qui s'était levé aussi :

— J'ai bien entendu, dit-il d'une voix étranglée, tu me demandes d'oublier, de pardonner ?

— Oui, mn père.

— Mais si tu savais...

— Je ne veux rien savoir ; c'est ma mère ! D'ailleurs, mon père, quand ils ont le repentir, les plus grands coupables ont droit au pardon.

— Je ne pardonne pas !

— Vous êtes implacable.

— Oui.

— De grâce, mon père, calmez-vous ! dit Paul, que l'agitation fébrile du vieillard inquiétait.

— Je ne te défends pas de voir cette femme, je te permets de l'aimer... C'est ta mère, c'est ta mère ! ajouta-t-il d'une voix sombre.

— Votre fils serait si heureux !

— N'insiste pas ! Mettre ma main dans la sienne ? me retrouver avec elle sous le même toit ! Jamais, Paul, jamais !

— Oh ! ne dites pas jamais, mon père ; votre colère est légitime, et à vos paroles je comprends que vous avez horriblement souffert ; mais ne m'enlevez pas l'espoir de vous attendrir, de vous fléchir.

— Ni oublié, ni pardon, Paul ; il est des choses qu'un homme comme moi ne peut pardonner... La plaie qu'elle m'a faite au cœur et à l'âme est toujours saignante.

Pour Soulagement Ultra-Rapide

Commandez et Exigez

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE

Grâce à un procédé de fabrication unique, les Tablettes d'Aspirine se désintègrent — ou se dissolvent — AUSSITOT que vous les prenez. Elles opèrent donc ainsi instantanément et viennent à bout en peu de temps de maux de tête violents, névralgie, névrite et douleurs rhumatismales.



Leur soulagement n'offre AUCUN DANGER — car l'ASPIRINE n'affecte pas le cœur. Mais méfiez-vous des succédanés. Pour vous assurer le sou-

lagement rapide de l'ASPIRINE, voyez à ce que le nom Bayer, en forme de croix, apparaisse sur chaque tablette d'Aspirine.

L'ASPIRINE N'AFECTE PAS LE COEUR

LES MEILLEURS MAGAZINES A LA PORTÉE DE TOUS

Afin de permettre à tout le monde, en ce moment, de se procurer de la lecture au meilleur marché possible, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$2.00 Vous recevrez pendant un an :
La Revue Populaire et Le Film

Pour \$5.00 Vous recevrez pendant un an :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont édités par une des compagnies les plus solides de tout le Canada.

POIRIER, BESSETTE CIE, limitée
975, rue de Buillon, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à la REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE CIE, limitée
975, rue de Buillon, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

— Mais si elle a le repentir et si elle vient à vos genoux implorer son pardon?

— Je ne veux pas la voir! s'écria Lebrun avec fureur; qu'elle ne paraîsse jamais devant mes yeux, car je ne sais pas de quoi je serais capable!

Le jeune homme laissa échapper une plainte et, découragé, baissa la tête.

— Quoi donc, continua le père avec l'accent d'une ironie amère, quand l'âge force à renoncer aux folles aventures, aux plaisirs coupables dont on s'est repu jusqu'à la satiété; quand on s'est couvert de toutes les fanges, de toutes les hontes; quoi donc, il suffirait de dire: "J'ai le regret de mon passé, je veux quitter les sentiers du vice, reprendre mes droits aux joies de la vie honnête que j'ai autrefois dédaignées, au bonheur de la famille dont je n'ai pas voulu, que j'ai méprisé!" En vérité, ce serait trop commode. Arrière, arrière! Ne réclamez pas ce qui n'appartient qu'à ceux-là seuls qui ont accompli tous leurs devoirs et n'ont jamais failli... Vous si vous avez vraiment le repentir, allez chercher l'expiation de vos fautes au fond d'un cloître austère ou dans l'immense solitude du désert! Quand on a sur le front le stigmate de la honte, on se dérobe aux yeux de ceux qui, vous montrant du doigt, peuvent vous forcer à courber la tête; on ne cherche pas la lumière du soleil, on reste dans l'ombre.

Aussi longtemps qu'il l'avait pu, par égard pour son fils, Lebrun était resté calme et s'était modéré; mais la fureur qui grondait en lui, aux cruels souvenirs du passé, l'entraînait malgré lui.

Il voyait la pâleur de Paul et l'expression douloureuse de ses yeux noyés de larmes!

Ce fut Léonie, ce fut sa femme qu'il rendit responsable du chagrin qu'il causait à son fils; c'était elle qui devait porter tout le poids de sa colère.

Il s'était arrêté pour reprendre haleine. Il reprit:

— Oh! cette femme, cette femme! Mais il n'existe pas de plus dangereuse sirène; dès son plus jeune âge elle a appris le mensonge, la dissimulation, l'hypocrisie et s'est habituée à tromper.

Les vers causent du dommage et ôtent aux enfants le sommeil qui est leur grand constituant. Mother Graves' Worm Exterminator nettoiera l'estomac et les intestins et restaurera la santé.

Paul essaya de l'interrompre.

— Laisse-moi parler! lui dit-il d'une voix éclatante.

Et sans comprendre qu'il est des choses qu'un fils ne doit pas entendre dire de sa mère, il continua:

— Elle a débuté dans la vie par trahir l'amie qui avait mis en elle toute sa confiance; elle a récompensé son bienfaiteur, l'homme généreux et bon à qui elle devait tout, par la plus noire ingratitude. Je me suis laissé prendre aux séductions de sa beauté fatale et de son langage, à la douceur de ses regards hypocrites; je l'ai aimée avec toute la puissance de mon âme, avec toute la passion de mon âge... J'étais l'esclave de ses desirs, rien ne me coûtait pour satisfaire ses caprices; excepté mon honneur, je lui aurais tout sacrifié.

J'étais aveugle, je n'ai ouvert les yeux que lorsque j'eus la preuve évidente de son infamie lorsque je fus écrasé sous le poids de ma honte et de la sienne... Ah! mon honneur, qui m'était plus cher que la vie, et que je tenais tant à te conserver intact, elle en avait fait une litière, elle l'avait foulé aux pieds!

Alors je l'ai chassée, tu entends, Paul? Je l'ai chassée!

Le jeune homme fit entendre une plainte. Il était accablé.

— C'est ma mère! gémit-il.

Le sculpteur n'entendit pas et poursuivit:

— Qu'a-t-elle fait pendant les années qu'elle a passées loin de la France? Je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir. Lancée dans le tourbillon de tous les plaisirs mondains, aimant le luxe, avide de jouissances, elle n'a pu que continuer son existence aventureuse et désordonnée.

Crois-tu, Paul, qu'elle pensait à toi, alors? Ah! elle n'y songeait guère à ce fils auquel, aujourd'hui, elle veut prodiguer ses caresses? C'est quand elle n'a plus sa jeunesse et sa beauté, c'est au seuil de la vieillesse qu'elle s'est souvenue qu'elle était mère!

Il s'abandonnait à l'exaltation de sa fureur sans s'apercevoir que chacune de ses paroles pénétrait dans le cœur de son fils comme la lame d'un poignard.

— Je vous en conjure, mon père, dit encore le jeune homme d'une voix suppliante, songez qu'elle est ma mère!

Mais le père, étourdi, grisé par ses paroles, était comme fou.

Avec plus de violence encore, il allait continuer lorsque, tout à coup, sa langue s'embarrassa et les sons ne purent sortir de la gorge. Le sang avait empuisé le visage et injecté les yeux.

— Ah! j'étouffe! balbuta-t-il dans une espèce de râle, de l'air, de l'air!

En même temps, nerveusement, il avait arraché sa cravate et déchiré le col de sa chemise.

Paul bondit vers la fenêtre, qu'il ouvrit; puis il s'élança vers son père, qui chancelait, battant l'air de ses mains, et n'eut que le temps de le recevoir dans ses bras.

— Au secours! au secours! appela-t-il.

La servante accourut.

— Vite, vite, du vinaigre.

Le vinaigre était là, dans le buffet du sculpteur, on lui fit respirer des sels sans pouvoir le faire revenir de son évanouissement.

Paul était dans un état impossible à décrire. Il croyait son père mort et s'accusait de l'avoir tué.

— Mais non, monsieur Paul, rassurez-vous ce ne sera rien, vous verrez, disait la femme.

Par exemple, il faut vite courir au médecin; mais avant, comme M. Lebrun ne peut pas rester comme ça dans vos bras, nous allons le porter sur le lit.

Ce fut fait.

Alors la servante descendit rapidement l'escalier et chargea le concierge d'aller en toute hâte chercher un médecin.

Néanmoins, Paul crut devoir envoyer une dépêche au Dr Delteil:

"Père malade, venez vite.

"PAUL."

Le médecin du voisinage ne tarda pas à venir. Il employa les remèdes en usage pour les attaques de ce genre; mais les effets furent longs à se produire et le sculpteur sur bois n'avait pas encore repris connaissance quand arriva le Dr Delteil.

Celui-ci connaissait le tempérament du vieillard; sans blâmer le traitement suivi par son confrère, il en adopta un plus efficace.

Lebrun revint peu à peu à lui, et après avoir promené dans la chambre ses regards sans clarté et prononcé quelques paroles indistinctes, il tomba dans une somnolence ou plutôt un état de torpeur dont le docteur ne crut pas devoir le faire sortir.

Lebrun n'avait certainement pas reconnu M. Delteil, ni vu son fils debout près du lit, tenant son mouchoir sur son visage pour étouffer ses sanglots.

Le jeune homme, pâle comme un suaire, attendait anxieusement l'arrêt du savant médecin. M. Delteil lui prit la main.

— Vous avez bien fait de m'appeler, lui dit-il; j'étais heureusement chez moi et j'ai pu arriver assez tôt.

— Alors, monsieur?

— Nous le sauverons.

— Ah! fit Paul dans un long soupir de soulagement.

— Oui, vous pouvez vous rassurer; votre père est robuste et, heureusement, plus nerveux que sanguin; la crise ne durera pas et j'espère bien que dans quelques jours il pourra reprendre son travail.

Paul serra avec reconnaissance la main du docteur.

Ils s'étaient éloignés du lit et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Comment ce fâcheux accident est-il arrivé? demanda M. Delteil.

Le jeune homme n'hésita pas à dire qu'il avait revu sa mère, et il raconta, en l'atténuant autant que possible, sa conversation avec son père.

— Oh! alors, je comprends, dit le docteur, une émotion trop violente. Sa grande et incurable douleur, ses sentiments longtemps renfermés en lui-même ont fait explosion. Vous n'avez rien à vous reprocher, mon ami, mais je vous conseille d'attendre quelque temps avant de revenir sur ce douloureux sujet.

M. Delteil se retira en disant que tout allait aussi bien que possible, que tout irait bien.

— Mais vous reviendrez? lui dit Paul.

— Sans doute, demain et aussi souvent que je le croirai nécessaire.

Le jeune artiste s'installa au chevet de son père, bien résolu à ne pas s'éloigner du cher malade tant qu'il ne serait pas complètement rétabli.

En regardant ce visage pâle encore plaqué de rouge, ces veines des tempes et du cou encore gonflées, ces yeux grands ouverts, qui regardaient sans voir, cette bouche, muette maintenant, Paul se sentait douloureusement impressionné. Il se disait que si son père était là, étendu sur son lit, masse inerte, il en était la cause.

Jamais aussi bien qu'à ce moment il n'avait senti comme il l'aimait, ce père vénéré, qui

avait toujours été si bon pour lui, si plein de dévouement.

Et, ayant de grosses larmes dans les yeux et la poitrine pleine de sanglots, il murmurait :

— Cette attaque pouvait le tuer, et c'eût été moi... Oh! s'il était mort, je n'aurais pu lui survivre.

L'image de sa mère et celle de Georgette se présentaient à ses yeux; mais, autant qu'il le pouvait, il les éloignait l'une et l'autre de sa pensée.

Il voulait ne s'occuper que de son père, être tout entier à son père.

Martine, la servante, resta avec lui dans la chambre du malade jusque vers onze heures. Alors il lui dit qu'elle pouvait aller se coucher et que, seul, il passerait le reste de la nuit auprès de son père.

— Je vous obéis, monsieur Paul, dit Martine, mais si vous aviez besoin de moi, ne craignez pas de m'appeler.

— C'est entendu.

La servante se retira.

Le jeune homme baissa l'épais abat-jour de la lampe, et celle-ci ne répandit plus qu'une faible lumière dans la chambre.

Paul s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir, les yeux fixés sur le visage du malade, dont la respiration était courte et pénible.

Vers une heure du matin, Lebrun commença à s'agiter, ses mouvements étaient convulsifs.

Paul se leva, inquiet, et s'approcha du lit.

Lebrun avait les yeux hagards, démesurément ouverts. La terreur était peinte sur sa physiologie contractée et son bras s'étendit hors du lit, comme pour repousser un fantôme effrayant.

Alors, des mots inintelligibles, incohérents, sortirent de sa gorge serrée. Le malade était en proie à la fièvre du délire. Sa respiration était sifflante, sa voix étranglée, caverneuse.

Mais, au bout de quelques instants, la voix devint plus forte et les paroles plus distinctes. Paul put entendre qu'il disait :

— Arrière la courtisane! Arrière la femme éhontée, la mère sans pudeur, sans entrailles?... Ote-toi de devant mes yeux, tu m'épouvantes! Va-t'en, malheureuse, va-t'en, va-t'en! Mais d'où viens-tu donc?... Tu étais morte, quel est donc le démon qui t'a fait sortir de la tombe? Je ne pensais plus à toi, je t'oubliais, pourquoi es-tu revenue? Ah! tu veux me prendre mon fils, mon Paul, mon enfant! Non, tu

ne l'auras pas, il est à moi, à moi seul!...

Est-ce toi, dis, qui lui a mis dans l'âme l'enthousiasme du beau, qui lui a appris à aimer le bien et à détester le mal, qui lui a donné tous les principes de loyauté et d'honneur? Est-ce son brillant avenir qui miroite à tes yeux et t'attire? Ah! je comprends, va, je comprends, tu voudrais cacher, effacer ta honte dans le rayonnement de sa gloire!

Eh bien, non, tu n'as pas été à la peine, toi, tu n'as pas le droit d'être à l'honneur!

Tu étais loin, va-t'en où tu étais et d'où tu ne devais jamais revenir, laisse-nous nous aimer!

Après un repos, il continua, toujours de la même voix rauque, étranglée, et les prunelles luisantes :

— Tu ne me prendras pas mon fils, entends-tu? Je n'ai que lui, moi! Ne sais-tu pas qu'il est la joie, l'orgueil de ma vieillesse?

Regardant fixement Paul, dans lequel il croyait voir sa femme :

— Que viens-tu faire ici? continua-t-il avec l'accent de la fureur; mais tu as donc toutes les audaces! tu as donc oublié que je t'ai chassée! Arrière, malheureuse, tu vois bien que tu me fais souffrir, que tu me fais horreur! Je ne veux plus voir ton visage devant mes yeux, je ne veux plus jamais que ta voix trompeuse arrive à mes oreilles.

Puis, avec un éclat terrible dans la voix :

— Ah! prends garde, prends garde! s'écria-t-il, je t'ai ménagé autrefois, aujourd'hui je te tuerais!

Ce dernier effort avait épuisé le malade; il bredouilla encore quelques paroles que Paul ne comprit pas, et sa voix s'éteignit subitement. Ses yeux se fermèrent, il eut encore deux ou trois soubresauts, puis il resta sans mouvement, comme anéanti.

Paul avait été condamné à entendre son père, et il venait encore de souffrir cruellement.

— N'importe, se dit-il, elle est ma mère.

Au bout de quelques instants il s'aperçut que le malade s'était endormi et il put constater que la fièvre n'était plus aussi forte.

Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque le sculpteur se réveilla. Tout de suite il reconnut son fils et un doux sourire courut sur ses lèvres. Il avait maintenant toute sa connaissance, et

avec la mémoire le souvenir de la terrible scène de la veille lui était revenu.

Il n'y fit aucune allusion. Mais regardant Paul avec attendrissement, il lui prit la main et la pressa longuement dans la sienne.

Un peu avant deux heures, Martine annonça la visite du Dr Delteil.

Paul s'empressa d'aller au-devant de lui.

— Eh bien? interrogea le docteur.

— Il va beaucoup mieux.

— C'est ce que j'espérais; comment a-t-il passé la nuit?

— Il a été très agité de minuit à trois heures du matin.

— Forte fièvre, c'était inévitable, avec transport au cerveau?

— Oui, monsieur.

— Voyons-le.

Le docteur entra dans la chambre.

Le malade l'accueillit avec un sourire et un regard de reconnaissance. Il lui tendit la main en disant :

— Merci, monsieur le docteur.

— Allons, vous allez bien, fit M. Delteil, ce n'a été qu'une fausse alarme; le teint est meilleur, encore de la fièvre, mais elle tend à disparaître. Je vous ordonne un repos absolu de quelques jours et parlez le moins possible; il y a une irritation nerveuse qu'il faut calmer. Vous allez encore garder le lit aujourd'hui et demain; ensuite vous pourrez vous lever dans l'après-midi et même, si vous le désirez, faire une promenade d'une heure en voiture, en compagnie de votre fils.

Le médecin écrivit son ordonnance, puis causa quelques instants avec Paul, qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

— N'avez-vous plus aucune crainte, monsieur? lui demanda le jeune homme avant de la quitter.

— Plus aucune, mon ami; votre père est hors de danger. Vous pouvez ne pas rester constamment auprès de lui.

— Je ne le quitterai pas, monsieur le docteur, je le veillerai le jour et la nuit.

— C'est très bien, mon ami. Mais, vous savez, évitez-lui toute émotion et empêchez-le de trop parler. A propos, mon cher Paul, Lucien va nous quitter pour quelque temps.

— Ah!

— Le ministre envoie dans le Midi, pour y faire des études géologiques, un groupe d'ingénieurs dont Lucien fait partie.

PERDIT DU POIDS CHAQUE SEMAINE

LA FAÇON IDEALE DE MAIGRIR

Une femme écrit pour dire comment elle perdit son surplus de graisse — et sa méthode semble bien la meilleure.

« J'ai 49 ans, je mesure 5 pieds 5 1/2 pouces et je pesais 190 livres lorsque je commençai à prendre chaque matin une cuillerée à thé rase de Sels Kruschen. Je me mis à maigrir lentement, mais sûrement. Des semaines, je perdais 2 livres, d'autres semaines seulement 1 livre — jusqu'à ce que finalement mon poids se fut abaissé à 154 livres. Jamais je ne me suis mieux porté de ma vie — je me sens plus légère et plus jeune de plusieurs années. » — (Mme) W. I.

Pris régulièrement chaque matin, les Sels Kruschen ont pour effet d'assurer l'élimination naturelle des substances alimentaires non digérées et des matières aqueuses inutiles. C'est l'accumulation de ces matières qui provoque la formation de tissus graisseux disgracieux.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBEILLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Votre père sera complètement rétabli dimanche ; venez avec lui à Passy ; cette promenade lui fera grand bien ; vous, Paul, vous pourrez causer avec votre ami et lui souhaiter un bon voyage.

La situation du sculpteur continua à s'améliorer.

Le jeudi, Paul lui proposa une promenade à Vincennes qu'il accepta. Au retour, il dit à son fils :

— Mes forces sont vite revenues ; je pourrais me remettre au travail dès demain.

— Je ne vous le permettrais pas, mon père, ce serait imprudent. D'ailleurs, le docteur ne veut pas que vous repreniez vos outils avant lundi prochain.

Après un silence, Lebrun reprit :

— Tout de même, il paraît que j'ai failli mourir.

— De grâce, mon père, ne pensez pas à cela.

— Je n'ai pas été maître de moi, je me suis emporté ; j'ai eu tort ; j'aurais dû me contenir. Mon cher enfant, excuse-moi, pardonne-moi, et, si tu le peux, oublie tout ce que j'ai pu dire.

Sa voix avait des inflexions très douces, toute sa tendresse s'échappait de son cœur.

— Je t'aime, continua-t-il, et je t'ai fait de la peine, je t'ai blessé dans ton cœur. Oh ! comme tu as dû souffrir ! Vois-tu, si j'ai cédé ainsi à mon ressentiment, c'est que je pensais à toi, à ton enfance, à ta jeunesse privée de l'affection d'une mère ; je puis jeter le voile de l'oubli sur bien des choses, mais cela, oh ! cela...

— Je pardonne, mon père.

— Tu es meilleur que moi, Paul, tous tes sentiments sont purs. Aime ta mère et ne crains pas que je t'empêche d'aller la voir. Et puis, je te promets qu'il ne sortira plus de ma bouche une parole qui puisse te froisser dans ton affection.

— J'avais espéré davantage, mon père, dit Paul tristement.

— Non, répondit le sculpteur en secouant la tête, ce que tu voudrais est impossible. Que son affection réponde à la tienne, car elle ne peut se réhabiliter que par l'amour maternel.

Le mari venait de parler de sa femme avec calme, sans colère, et Paul se dit que c'était déjà quelque chose d'avoir obtenu cela. Cette nouvelle disposition d'esprit de son père lui permettait de garder son espoir.

Le samedi, Lebrun était tout à fait bien. Il passa toute l'après-midi au milieu de ses ou-

vriers et travailla même pendant plus de deux heures, malgré Paul, qui craignait qu'il ne se fatiguât.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite, le jeune homme n'avait pas quitté son père d'un instant. Le vieillard lui en était reconnaissant et le lui témoignait par un redoublement de tendresse câline.

Le soir, Paul lui dit :

— Demain, mon père, si vous le voulez, nous irons passer l'après-midi à l'hôtel Villarceau.

— Oui, oui, c'est cela, s'empressa de répondre le sculpteur ; le docteur Delteil m'a sauvé, nous devons aller le remercier.

Le jeune homme devint subitement songeur.

— Toujours sa mère, se dit Lebrun.

Il se trompait.

Paul, à ce moment, pensait à Georgette ; il se disait :

— Quoi qu'il puisse arriver, j'irai lundi à Montlhéry.

VIII.—RENCONTRE IMPREVUE

Après sa conversation avec Georgette à laquelle nous avons fait assister le lecteur, Edouard Forestier avait pris l'omnibus pour revenir à la gare. Il se fit donner un billet de première classe et attendit l'arrivée du premier train se dirigeant vers Paris.

Pour aller à La Palud et revenir à Orléans, où il avait changé de train, il avait voyagé en deuxième classe, afin d'économiser sur ce qui lui restait des cinq cents francs que lui avait donnés la marchande à la toilette. A sa prudence habituelle, Forestier ajoutait maintenant la prévoyance. Il s'était dit :

— On sait bien comment on part, mais on ne peut savoir comment on reviendra.

Il avait pu craindre de manquer d'argent et de se voir, par ce fait obligé de s'arrêter en route. Mais aucun accident ne lui était arrivé, rien n'avait attiré l'attention sur lui, et des gendarmes l'avaient vu passer sans même lui donner un regard.

Bien que, grâce à son alliée, il eût pu se métamorphoser, Forestier était toujours et quand même peur des gendarmes.

Rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'être questionné ou mis en demeure de montrer des papiers qu'il n'avait pas.

C'est que plus d'une fois déjà, arrêté comme vagabond, il avait été vite reconnu comme un mal-

fauteur dangereux. Enfin il était arrivé sans encombre à Montlhéry, lesté de deux cent cinquante francs, et il espérait bien rentrer tranquillement à Paris.

Après une demi-heure d'attente, le train arriva. C'était un train de banlieue, s'arrêtant à toutes les stations. Cela importait peu à notre homme qui, ayant de l'argent en poche, n'éprouvait pas un pressant besoin de revoir Mme Prudence, qui lui imposait et lui inspirait une sorte de crainte.

Il monta dans un compartiment de première classe. Il s'y trouva seul et quand le train se fut remis en marche, il se blottit dans un coin et se mit à réfléchir.

Le croirait-on, il pensa à sa femme, à cette pauvre Marguerite Lormont, à laquelle, par méchanceté, il avait volé son enfant et dont il avait fait une martyre.

Avait-il des regrets ? Des regrets, lui, Forestier, allons donc ! Il s'applaudissait, au contraire, d'avoir enlevé l'enfant à sa mère, puisque la fille de Marguerite, la sienne aussi, allait devenir l'instrument de sa fortune ou lui servir tout au moins à faire chanter la riche marchande à la toilette.

Mais que pouvait être devenue Marguerite et la petite fille que l'Espagnol lui avait confiée, la vraie jeune fille espagnole, à laquelle il avait l'audace de vouloir substituer sa fille ? Il avait vainement cherché à le savoir. Il est vrai qu'il ne s'était pas adressé, — et pour cause, — à Mme Villarceau ou à M. Delteil, qui, seuls, auraient pu le renseigner.

Il se disait que, bien certainement, sa femme était morte. Elle avait toujours eu une si mauvaise santé ! Par exemple, il ne pensait point que c'était sa mauvaise conduite, ses traitements odieux, son abjection qui avaient rendu Marguerite si frêle et détruit en elle la sève de vie.

Pour lui, — et il ne se trompait pas, — sa femme n'était plus de ce monde. Mais l'Espagnole, était-elle morte aussi ? Peut-être. Après tout, cela lui était parfaitement égal, à présent que les fameux papiers étaient entre les mains de la terrible Mme Prudence. Ah ! s'il pouvait les lui reprendre, les lui voler, comme il les avait volés au docteur Villarceau ! Alors il ne serait plus l'esclave, la chose de cette énigmatique brocanteuse ; il serait le seul maître de la situation.

Certes, il ne s'amuserait pas à chercher la jeune fille espagnole

à travers le monde, ce qui lui était impossible, étant gueux comme Job, quand il avait sous la main sa fille, la belle Georgette, assez bien disposée à jouer le rôle qu'il lui donnerait.

— Tout de même, se disait-il, elle est charmante, ma fille, et elle a une allure que n'a jamais eue cette pâlotte et maigriotte Marguerite. Et puis elle a un air... Des cheveux magnifiques, des dents admirables, de vraies perles, des yeux noirs comme je n'en ai jamais vus et une taille... Un vrai type espagnol dans toute sa pureté. Oui, c'est une belle fille et, ma foi, je me sens tout fier d'en être le père.

Si je ne m'étais pas retenu, je l'aurais volontiers embrassée, mais je me suis retenu... Pas de bêtises, il ne faut rien compromettre. Elle sera ma fille et je serai son père quand il le faudra. En attendant, faisons sa fortune en même temps que la mienne.

Mais pourquoi diable s'est-elle amourachée de cette espèce de rapin ? Décidément, il y a là un cheveu. Il faudra que je m'informe et sache ce que c'est que ce joli cœur.

Le train qui se rapprochait de Paris, s'arrêta à la gare de Choisy-le-Roi.

Un homme élégamment vêtu, de quarante-cinq ans environ, monta dans le compartiment de Forestier.

Celui-ci, assez mécontent d'avoir un compagnon, jeta, sans faire un mouvement, un regard sur le voyageur. Mais aussitôt, il se redressa brusquement :

— Ah ça ! dit-il, je ne me trompe pas, c'est toi, c'est bien toi, Gustave Gandon.

— Edouard Forestier, fit l'autre, quelle surprise ! Comme on se rencontre, comme on se retrouve, après des années !

Les deux hommes, en même temps se tendirent la main.

— On a vieilli, reprit Forestier, mais on se reconnaît tout de suite en se rappelant avec plaisir que l'on a été de bons amis.

— Et que l'on a partagé longtemps la bonne et la mauvaise fortune.

— C'est vrai, nous nous sommes rendus de mutuels services.

— Et nous pourrions peut-être nous en rendre encore.

— Je le désire. Ce cher Gustave !

Ils se serrèrent de nouveau la main.

Le train se remit en marche.

Gustave Gandon s'était placé en face de son vieil ami, rencontré d'une façon si inattendue.

— Sais-tu, Edouard, dit-il, qu'il y a bien dix ans que nous nous sommes perdus de vue?...

— C'est ma foi vrai.

— Qu'est-ce que tu as fait, depuis ce temps-là?

— Il m'est arrivé toutes sortes d'aventures.

— Agréables?

— Les unes, oui, les autres non.

— Il y a toujours du bon et du mauvais dans la vie.

— A qui le dis-tu?

— Voyons, raconte-moi un peu ton histoire.

— Ce serait trop long pour aujourd'hui; un de ces jours nous parlerons de cela.

— Moi, mon cher, j'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru l'Europe et les deux Amériques; je suis resté quatre ans à New-York; mais comme on n'est nulle part mieux qu'en France, je suis revenu à Paris.

— Toujours garçon?

— Oui, toujours garçon; plus on vieillit, plus on tient à sa liberté; pour tout dire, je n'ai pas trouvé la femme que j'aurais pu épouser.

— Tu as donc été bien difficile?

— Cela dépend; j'aurais pu passer sur la beauté et autre chose, mais je voulais une dot...

— Grosse.

— Voilà.

— Et tu vis seul?

— Oui.

— Aimes-tu encore le jeu?

— On ne déteste pas ce que l'on a adoré.

— On joue chez Mme Carwey, tu y viendras.

— Heu, heu!

— Tu as l'air de faire la grimace; autrefois, pourtant, tu étais un beau joueur. Voyons, est-ce que tu ne joues plus?

— Si, mais plus guère.

— Pourquoi?

— Je n'ai plus, comme au temps dont tu parles, de l'or plein mes poches.

— C'est me dire que tu n'as pas fait fortune.

— Hélas! non.

— Tu habites à Paris?

Forestier resta un instant silencieux, puis répondit:

— Non, mais j'y viens demeurer.

— Mais, alors, d'où sors-tu?

— J'étais dans le Midi, en dernier lieu à Biarritz.

— Que faisais-tu par là? Tu cherchais la fortune?

— Je l'ai toujours et partout cherchée.

— Ce n'est pas dans le Midi de la France que tu pouvais la trouver; tu fais bien de revenir à Paris. Il n'y a que Paris, vois-tu; on ne trouve la fortune qu'à Paris, et quand on ne la découvre pas où elle se cache, c'est qu'on ne sait se servir ni de son intelligence ni de ses talents.

— Quand la chance vous tourne le dos...

— On la force à regarder de face. Ainsi, mon pauvre vieux tu es décaqué?

— A peu près.

— Que te reste-t-il?

— Deux cent cinquante francs, je crois.

— Avec ça tu peux te remettre à flot, je t'y aiderai.

Forestier secoua la tête.

— Je ne veux pas laisser un vieil ami dans la peine, ajouta Gaudon.

On arrivait à Paris.

— Je ne te quitte pas, dit Gustave; nous allons d'abord prendre tes bagages.

Forestier resta un instant interloqué.

— Mes bagages, fit-il, mais...

— Quoi?

— Ils n'arriveront à Paris que demain ou après demain.

— Les aurais-tu laissés en gage? fit l'autre en riant.

— Non, mais par suite d'une erreur, m'a-t-on dit, ils sont partis dans une fausse direction.

— Ils sont assez coutumiers du fait, ces employés de chemins de fer. Eh bien, puisque nous n'avons rien à attendre, partons.

Gustave Gandon arrêta une voiture de place.

— Es-tu attendu chez quelqu'un? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, où vas-tu?

Forestier ne songeait pas à rentrer dans son taudis de la rue du Poirier à Montmartre. Il répondit:

— Où veux-tu que j'aille, si ce n'est dans un hôtel? Oh! un hôtel modeste, convenable cependant, où je pourrai trouver une chambre de cinquante francs, soixante au plus. Il faut aller selon ses moyens.

— Naturellement. Je vais te conduire dans un hôtel du quartier Beaujou où je suis un peu connu.

— Décidément, Gustave, tu es le meilleur des amis.

— J'ai le souvenir des beaux et bons jours d'autrefois.

S'adressant au cocher, Gandon lui dit:

— Conduisez-nous au faubourg Saint-Honoré, devant Saint-Philippe-du-Roule.

Ils montèrent dans le fiacre.

La course était longue. Le cocher maugréa un peu; mais que faire? Il partit, et sa mauvaise humeur retomba en coups de fouet sur son cheval.

— Tu ne sais pas, dit Gandon à Forestier, nous allons dîner ensemble, ensuite tu prendras possession de ta chambre et je t'emmènerai.

— Où cela?

— Tu ne devines pas?

— Pas du tout.

— Chez madame Carmey, à qui je veux te présenter dès ce soir, ainsi qu'à sa société.

— Y penses-tu? Tu devrais pourtant voir que je ne suis pas présentable. J'ai sur moi une chemise de trois jours et pas même des gants. Quelle singulière figure je ferais, en pareil équipage, dans le salon de cette dame, au milieu de sa brillante société!

— Comment, tu te trouves embarrassé pour si peu? répliqua Gandon en riant très fort, mais, mon cher, tu trouveras chez le premier chemisier venu et la chemise et les gants.

— Oui, sans doute, mais...

— Quoi encore! Un coup de brosse à ta redingote? Le garçon de l'hôtel te le donnera.

Forestier ne put s'empêcher de rire. La bonne humeur de son ami le gagnait malgré lui.

— Non, ce n'est pas cela, fit-il.

— Alors, explique-toi.

— Je suis parvenu à faire oublier mon nom d'Edouard Forestier, et pour rien au monde je ne voudrais l'entendre prononcer dans un salon.

— Oui, oui, je comprends... Comme moi, mon pauvre Edouard, et pour des raisons analogues, tu as dû changer de nom souvent. Crois-tu donc qu'on me connaît sous mon véritable nom? Non pas. Dans les salons de Mme Carwey, où j'ai le bon esprit de jouer un rôle assez effacé, je me fais appeler baron de Lormier. Ça sonne toujours bien, un titre de noblesse, et aujourd'hui plus que jamais, quoique nous vivions sous un gouvernement démocratique; cela ne m'empêche point de me montrer à l'occasion fort partisan des idées nouvelles, de me faire le défenseur des opprimés, de plaider chaleureusement la cause du prolétariat dans ses justes revendications.

— Est-ce que tu fais de la politique?

(A suivre)

Catarrhe du Nez ou de la Gorge



Mettre Vicks dans le nez ou le faire fondre dans l'eau chaude et l'inhaler.

VICKS VAPORUB
Pour Tout Refroidissement

Procurez-vous

La Revue Populaire

DE NOVEMBRE

Un magnifique roman d'amour COMPLET par un auteur à la mode

LES AILES DE L'AMOUR

par Y. DENIS LE SEVE

Les Mots Croisés

avec prix en argent.

50 illustrations
25 articles

sur les sujets les plus variés

CHANSONS FRANÇAISES

Tous les mois *La Revue Populaire* vous apportera les paroles des derniers grands succès de la radio.

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, Prop.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

L'Amoureux de Mireille

Par LEO DARTEY

No 3 (Suite et fin)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Dépit de n'avoir pu présenter son invention à Jeankins, directeur d'une fabrique d'avions, un jeune homme s'assure la complicité de la secrétaire du patron, Mireille. Grâce à un subterfuge, l'invention est acceptée et le jeune homme entre à l'usine, portant lunettes, barbe postiche, et un nom d'emprunt, George Robert.

IX

— Mademoiselle Mireille, j'ai à vous parler. A vous parler très sérieusement :

Cet exorde fit frémir Mireille. Survenant après l'incompréhensible congé de la veille au soir, il ne pouvait signifier rien de bon ! Le patron avait-il découvert sa petite complicité avec l'ingénieur Robert ? Allait-il lui signifier qu'elle ne faisait plus partie de la maison ?

Elle pensa à sa maman dans un élan du cœur navré ; mais, se dominant, elle garda un front serein et calme pour s'approcher du bureau devant lequel elle se tint avec l'attitude correcte d'une employée :

— Mademoiselle Mireille, reprit Jeankins, terrible avec ses yeux pétillants et sa barbe rousse qui tressautait à chaque mot, je crois que je ne vous fais pas peur, j'aime assez ça !

Très calme, elle déclara en le regardant bien en face :

— Oh ! pas du tout, Monsieur !

— Vous ne vous fichez pas de moi, non plus. Enfin, vous êtes, en toutes circonstances, exactement comme il faut être. Vous avez de l'intelligence, du bon sens, de la malice à l'occasion...

Il prit un temps d'un petit air goguenard qui eût désemparé toute autre que Mireille, digne descendante du sergent Delpierre.

— Enfin, reprit-il, vous êtes quelqu'un ! Une nature !

Absolument démontée par ce début, qui ne ressemblait nulle-

ment à ce qu'elle attendait, Mireille songea : "Il va me donner une augmentation ! Veine !" et elle attendit, en inclinant seulement la tête.

— D'autre part, j'ai compulsé votre dossier, qui est très détaillé, sans que vous vous en doutiez. Vous appartenez, par votre naissance, à une excellente famille. Toute votre jeunesse s'est écoulée dans un monde qui est sensiblement du même milieu que celui auquel j'appartiens. Toutes différences d'éducation et d'instruction étant écartées, je viens donc vous demander, mademoiselle Mireille, si vous êtes libre de disposer de vous-même ? Bref, je vous demande en mariage !

— Vous, Monsieur ! s'écria-t-elle, affolée.

Il sourit, ironique :

— Je vous demande en mariage pour mon fils. Acceptez-vous ?

— Mais, Monsieur, fit-elle de plus en plus égarée, je ne sais si Monsieur votre fils m'a vue ; mais, moi, je ne le connais pas...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demanda Jeankins rondement.

Il a vingt-six ans, de beaux yeux, l'habitude des sports. Il danse à ravir, s'habille à Londres, malgré la crise, et porte des cravates de chez Charvet qui sont des poèmes. Parfaitement sain de corps et d'esprit. A des idées extraordinaires sur la vie et sur le devoir des hommes, ainsi que sur le mariage. Je voulais lui donner une duchesse, il a préféré ficher le camp pour une croisière en Norvège, en prétendant qu'il n'épouserait pas une poupée, mais seulement une femme digne de ce nom, ayant des qualités et non des manies mondaines. Je suis sûr que vous ferez tout à fait son affaire.

Vous êtes très jolie, ce qui ne gêne rien, car je tiens à avoir de beaux petits-enfants. Voyons, Mademoiselle, si vous êtes bien celle que j'estime et admire, dites oui, tout de suite. Il n'y a pas à hésiter.

Mireille avait eu le temps de se ressaisir. Elle protesta :

— Monsieur, si estimable et flatteuse que puisse paraître une telle recherche, quels que soient les avantages présentés par la famille, la situation, la femme qui accepterait d'épouser un homme qu'elle ne connaîtrait pas, ne serait justement pas digne des sentiments que vous voulez bien me témoigner.

Il la regardait finement :

— Huit cent mille francs de dot, plus mon domaine de Châteaufonds. J'avais omis de le dire, pensant que la caution du papa Jeankins suffisait. Mais vous êtes décidément une femme de tête.

— Une femme de cœur, aussi, Monsieur. Je vous affirme qu'aucune considération ne me ferait accepter n'importe quel candidat sans le connaître, sans savoir si je pourrai m'y attacher, être une compagne affectueuse et dévouée.

— Tiens, tiens, fit-il, ironique. Je n'avais pas pensé à cela. En somme, vous ne dites ni oui ni non, vous demandez à voir l'objet, voilà tout ?

Mireille s'épouvanta tout bas. Si elle refusait, après avoir connu le fils Jeankins, quelle serait sa situation ici ? Il valait mieux être nette.

— Je vais être franche, Monsieur. Je ne crois pas que je me déciderai pour le moment à me marier. Je suis encore très jeune. Ma mère n'a que moi comme soutien. Je préfère rester libre...

Le patron tapotait la table d'un doigt nerveux :

— Bien, bien, fit-il sèchement. Autrement dit, ce petit cœur n'est plus libre ?

Elle devint très rouge :

— Monsieur...

— Pourquoi vous en défendre ? Il n'y a rien de mal à cela ! Cependant, je vous demande de ne pas refuser catégoriquement sans prendre le temps de réfléchir. Voyons... je vous donne trois jours. Vous voyez que je ne suis pas un ogre ! Mais promettez-moi, pendant ce laps de

temps, de réfléchir profondément à ce que je vous ai proposé, de peser le pour et le contre... Peut-être vous êtes-vous attachée à quelque employé modeste ? Songez à la différence de vie que l'union avec mon fils vous apporterait. Songez au bien-être de votre mère. A l'honneur d'être appelée Mme Jeankins, des avions Jeankins...

— Ah ! dit Mireille avec un élan sincère, de tous les avantages que vous m'énumérez, Monsieur, c'est bien cela qui me tenterait le plus !

L'homme rude eut une émotion rapide et insaisissable à cette déclaration qu'on sentait tellement spontanée. Mais, très vite, il se raidit. D'une voix froide et posée, il acheva :

— Vous avez des qualités qui méritent le bonheur, Mademoiselle, je persiste à le croire. Je vous l'offre. Réfléchissez donc...

Puis, sur un ton plus cordial :

— Je vous demande simplement le secret le plus absolu sur ce que nous venons de dire.

— Bien entendu, Monsieur.

— Mais, entendez-moi bien. Par le secret absolu, je demande que vous n'en parliez à personne au monde. Pas même à votre mère... pas même à votre... amoureux ! Car il paraît que vous avez un amoureux, mademoiselle Mireille !

D'une voix ferme, elle déclara :

— Vous pouvez être tranquille, Monsieur. Je n'en parlerai à personne.

— J'ai votre parole d'honneur ? insista Jeankins, solennel.

— Ma parole d'honneur, Monsieur.

— Allons, je suis bien rassuré, alors. Car, je vous connais, Mademoiselle, sur le point d'honneur vous êtes un honnête homme !

X

Le soir, Georges Robert attendait Mireille à la petite porte de l'usine, comme le premier jour où il l'avait vue.

En l'apercevant, fidèle au rendez-vous qu'ils se donnaient tacitement chaque jour, Mireille eut une palpitation.

Pourquoi, ce soir-là, était-elle plus émue que les autres, de le voir?

Lui, cependant, paraissait sombre et préoccupé. Ils s'étaient mis à marcher en silence après une poignée de main sans chaleur. Mireille surprise, demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Une paille au stabilisateur?

Elle s'intéressait à l'invention maintenant comme si elle eût été sienne et prenait à cœur toutes les difficultés que sa réalisation pouvait rencontrer.

L'ingénieur, habituellement, était heureux et doucement fier de cet intérêt. Il lui contait ses joies ou ses déboires avec une sorte de soulagement. Et, peu à peu, dans cette communion d'intérêts, une affectueuse camaraderie était née entre les deux jeunes gens. Mais, ce soir, il se dérida à peine pour répondre :

— Non, non. De ce côté-là, tout marche à merveille,

— Ah! dit-elle, surprise, c'est que vous me paraissiez préoccupé.

D'un mouvement d'épaules, il rejeta la question et demanda brusquement :

— Qu'est-ce que vous faites demain dimanche?

— Mais, je ne sais pas au juste...

— Ecoutez, fit-il du ton dont on prend une grave détermination. Un de mes amis me prête une petite bagnole... voulez-vous que je vous emmène voir la mer et respirer l'air du large quelques heures? On filerait très tôt. On déjeune là-bas, on y dine de bonne heure et je vous ramène avant minuit. Ça va?

Elle protesta, quoique tentée intérieurement :

— C'est que, le dimanche, je n'ai pas l'habitude de quitter maman. Elle est déjà si seule toute la semaine!

— Mais, dit-il, comme quelqu'un qui a mûri la question, c'est justement pour faire sa connaissance que je vous propose cette ballade. Mme Delpierre en est. Je suppose que la vitesse ne lui fait pas peur?

D'un ton légèrement attristé, Mireille riposta :

— Maman conduisait encore, il y a quatre ans, et sans aucune prudence, je dois en convenir. J'ai entendu bien des fois mon pauvre papa lui en faire l'observation. Elle sera ravie, je crois...

— Tout de même, dit-il, si quelque chose ne marchait pas, vous me téléphoneriez.

Il lui donna son adresse : un hôtel dans une rue perdue du côté de la Glacière.

— Tiens, dit-elle, surprise, vous habitez à l'hôtel? Et votre papa?

— Papa? répéta-t-il, Papa, il habite de son côté...

— En province, peut-être?

— Oui, c'est cela, en province. Ici, je suis seul, tout seul...

Son front s'attrista, sa bouche eut un pli amer.

— Ce n'est pas drôle!

Puis, secouant sa mélancolie passagère :

— Alors, entendu pour demain, hein? Sauf contre-ordre, je passe vous prendre à six heures et demie.

Comme Mireille l'avait prévu, Mme Delpierre ne fit aucune objection. Dès l'instant où elle en était, la promenade lui paraissait très convenable et elle en était heureuse pour la petite. Depuis son entrée aux usines Jeankins, elle avait bien compris que ce jeune inventeur avait pris une place très importante dans les préoccupations et les pensées de Mireille. Elle n'était pas fâchée de le connaître et de pouvoir se faire une opinion personnelle sur lui. Elle redoutait tellement pour son enfant, si peu favorisée déjà par le sort, une déception qui eût terni sa jeune confiance.

Cette fois, l'attention du jeune homme invitant la maman donnait un certain sérieux à cette camaraderie. Qui sait, il y avait peut-être là pour la jeune fille une chance de bonheur.

Et pleine d'espoirs et d'agitation, Mme Delpierre passa la soirée en préparatifs, comme si, de sa vie, il ne lui fût arrivé de faire quatre cents kilomètres en auto, dans la même journée.

Mireille, elle, s'amusait de l'agitation de sa mère, bien loin d'en deviner la cause exacte.

Elle éprouvait elle aussi une joie infinie à l'idée de cette escapade; mais c'était une sorte d'allégresse plus grave, plus intime. Au fond, d'ailleurs, elle était ravie de voir sa mère aussi préoccupée. Cela lui évitait toute occasion de parler de la communication de M. Jeankins. Les deux femmes vivaient dans une telle confiance, dans une telle intimité, qu'il eût été bien pénible et difficile autrement à la petite de taire à sa mère ce grave épisode de sa journée. Or, elle avait promis.

Pour elle, la pensée de cette offre inouïe, effarante, revenait parfois l'assaillir au milieu de sa gaieté. Mais malgré la recommandation que le patron lui en avait faite, elle ne voulait pas y réfléchir ce soir, il serait bien temps lundi de penser aux choses sérieuses.

XI

Exact au rendez-vous, Georges Robert "klaxonnait" vigoureusement sous les fenêtres de Mireille à six heures trente-cinq.

Rapidement, les deux femmes descendirent. Tout de suite, à la façon respectueuse mais attentive dont il l'examinait, Mme Delpierre sentit se confirmer l'impression que si le jeune homme l'invitait c'était afin de la connaître avant de pousser davantage ses relations avec sa fille.

Satisfaite du sérieux que cela semblait donner aux intentions de l'inventeur, Mme Delpierre l'inspecta à son tour. La première impression fut excellente au point de vue physique.

Pour cette escapade, le jeune homme avait déposé sa barbe postiche et ne gardait que ses lunettes jaunes. Dans le costume bien coupé, il avait une élégance désinvolte et sûre.

Mireille en l'apercevant, telle qu'elle l'avait connu, eut un petit cri de surprise amusée.

— Mais ce n'est plus mon ami Georges Robert que voilà...

Il soupira comiquement :

— Non, c'est un pauvre quémandeur qu'on peut flanquer tranquillement à la porte!

Mireille dit en riant :

— Et qui ne se gêne pas pour rentrer par la fenêtre ! C'est égal, ce que cette barbe vous change. J'aurais eu peine à vous reconnaître tant je me suis habituée à elle.

D'un air drôlement inquiet, il demanda :

— Vous me trouvez mieux avec? Ah! dame, je perds toute parenté avec François Ier! Cela m'ôte du prestige! Tout de même on respire mieux comme ça! Je me demande comment les hommes du siècle dernier pouvaient supporter ce petit mate-
as sur leur visage?

Il paraissait très gai, avec cependant par éclair, un regain de souci et de préoccupation.

Derrière eux, Mme Delpierre observait le jeune homme et s'étonnait de le trouver mille fois mieux qu'elle ne l'eût supposé. Lorsque passé Rouen, il ôta ses

lunettes jaunes avec un soulagement évident, elle songea, appréciant la douceur du regard brun large et caressant, l'énergie du profil, l'intelligence de tous ses traits et la franchise qu'exprimait ce visage charmant.

— C'est qu'il est très bien, ce garçon. Ma pauvre Mireille doit en être folle, sous ses airs de sagesse. Pourvu qu'il ne la fasse pas trop souffrir!

C'est que, pour la maman de Mireille, qui avait connu auprès de la laideur géniale du banquier Delpierre, vingt ans de bonheur sans nuage, les hommes jusqu'ici se divisaient en deux catégories : les braves types sans beauté qui rendent les femmes heureuses et les jolis garçons qui les font souffrir.

Le seul défaut qu'elle relevait à l'actif de Georges était qu'il appartenait à cette catégorie redoutable.

La petite, elle, ne semblait pas s'en effaroucher. Sans rien analyser de ses sentiments, elle était inconsciemment contente de retrouver en son compagnon sympathique ce garçon séduisant dont elle avait conservé le souvenir.

Le déjeuner fut plein d'entrain. Georges avait mis le cap sur le Havre afin de trouver un restaurant convenable. Il fit merveilleusement bien les choses et Mme Delpierre qui savait évaluer les dépenses s'étonna d'une telle prodigalité.

Aussitôt après, cependant, il emmena ses compagnes sur une de ces petites plages, charmantes au printemps d'être désertes et verdoyantes comme ces îles qu'on apercevait de la grotte de Calypso, et qui foisonnent le long de la côte.

Sagement, Mme Delpierre se déclara fatiguée et désireuse de goûter, sur le siège des galets un peu durs, un repos bien gagnés pour que leurs paroles ne couragement, partirent à travers les roches basses à la recherche de problématiques vignes.

Bientôt, ils furent assez éloignés pour que leurs paroles ne puissent être entendues que des falaises de la mer et de leurs cœurs.

C'était le moment que Georges semblait attendre. Comme Mireille venait de rester trois secondes silencieuses, acharnée à la recherche des coquillages, il lui dit contre toute évidence :

— Qu'y a-t-il donc, Mireille blonde? Vous paraissiez préoccupée? Seraient-ce les amours qui

ne marchent pas à votre gré?

Surprise, elle leva un regard élargi vers lui.

— En voilà une idée, Georges?

— Mais très naturelle, avouez-le? A votre âge, le moindre souci peut être attribué à cette cause poétique...

— D'abord, fit Mireille en secouant sa tête blonde où dansaient des reflets lumineux, je n'ai aucun souci...

— Cela fait grand honneur à votre fiancé!

Du coup, elle se redressa, abandonnant la récolte de bigorneaux.

— Allons, qu'est-ce que cette histoire? Je suis fiancée, moi?

— Ou tout comme, m'a-t-on dit?

Elle éclata de rire.

— On vous a raconté des blagues, mon vieux! Comme vous avez la réputation d'être "l'amoureux de Mireille", un camarade aura voulu vous faire marcher!

Le regard si doux de Georges s'éclaira.

— Vrai?

— Vrai de vrai! Qui donc vous a raconté cela?

— Je ne peux pas vous le dire, fit-il sérieux. Mais cela n'a aucune importance. Je suis si content! J'avais de la peine, comprenez-vous, à l'idée que vous pouviez cacher quelque chose à votre vieux copain, à votre ami sincère. Et puis aussi un peu... parce que... cette place que je croyais prise... depuis quelque temps je voulais vous demander de me la donner?

— Vous? dit-elle.

— Mais oui, moi... A force de jouer un rôle, je l'ai pris au sérieux. Celui qui a cru me faire de la peine en me racontant que vous n'étiez pas libre ne s'était pas trompé! Mireille, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur...

Il s'arrêta, suffoqué par le vent de la mer ou par l'émotion. Prise d'une sorte de suffocation aussi, Mireille trouva tout juste assez de voix pour murmurer:

— Moi aussi!

S'ils étaient hors d'écoute, ils demeureraient cependant trop en vue pour pouvoir tomber dans les bras l'un de l'autre.

Il murmura, ébloui, tandis qu'elle tenait le regard baissé.

— Vous aussi! Vous aussi!

Et dans son enthousiasme, c'était le petit panier de bigorneaux qu'il serrait sur son cœur.

— Oui, dit-elle avec une jeunesse délicate, je n'en savais encore rien ce matin: mais je viens de m'en apercevoir. C'est merveilleux!

— Rien n'est plus beau au monde! fit-il avec enthousiasme, même le fameux stabilisateur Robert! Piètre inventeur que je suis, ma Mireille bien-aimée. La plus belle découverte nous venons de la faire ensemble: c'est l'amour!

XII

Ils rentrèrent enivres d'une joie merveilleuse. Toute la jeunesse chantait dans leur cœur.

Ils n'avaient cependant pas communiqué à Mme Delpierre leur bonheur lumineux.

Georges, prudent et sage pour la frêle Mireille, ne voulait pas que rien fût officiel avant la réussite des essais.

— Comprenez-moi bien, ma chérie, avait-il dit. Si je réussis, c'est la gloire, la situation assurée, mon indépendance formellement établie; mais il y a des risques que je ne veux pas vous voir courir. Admettez que j'échoue, que je sois accidenté, blessé, pire même...

— Mais c'est justement pour cela, Georges, que je voudrais être votre fiancée dès aujourd'hui à la face de tous.

— Moi, je ne peux pas, Mireille! Je n'en ai pas le droit. Certes, je serais le plus heureux des hommes en m'envolant, de pouvoir me dire que c'est pour nous deux que je tente ma chance; mais c'est seulement "après" que je serai libre de vous offrir mon nom, mon véritable nom, vis-à-vis du monde entier.

— Je n'ai pas peur, Georges, dit-elle, stoïque.

— Je le sais, ma chérie. Mais il y a en tout ceci encore un petit mystère. Vous ne connaissez pas seulement ma véritable identité et vous acceptez généreusement de me donner votre vie!

— Je vous connais, vous, cela ne suffit-il pas pour mon cœur?

— Pas pour moi, Mireille. Je n'ai pas le droit, je vous le répète, d'agir aujourd'hui comme je le ferai le jour même de ma réussite. Alors, vous comprendrez et m'approuverez. D'ailleurs, que m'importe la sanction du monde. Votre consentement n'est-il pas pour moi le plus précieux encouragement? Mireille, nous n'avons plus bien longtemps à attendre pour être heureux, complètement, définitivement. Dans trois jours, je saurai si j'ai le droit de vous appeler ma femme!

Et, docile à celui qu'elle aimait de tout son petit cœur tendre soudain éveillé sous la sagesse décidée de la femme d'action, Mireille avait cédé, accepté ces tacites fiançailles.

Le soir, seulement, lorsqu'elle repassa dans sa mémoire éblouie les événements de cette journée mémorable pour elle, Mireille songea à la proposition de M. Jeankins.

— Eh bien, songea-t-elle, rieuse, mes réflexions n'auront pas été longues! Dès demain je l'avertirai.

Le lendemain matin, en effet, le cœur serré à l'idée qu'elle risquait sa situation, Mireille décida cependant de déclarer la vérité à Jeankins, qu'honnêtement elle ne se reconnaissait pas le droit de laisser plus longtemps dans l'attente.

Lorsqu'elle eut déposé sous ses yeux le courrier dépouillé, elle fit donc appel à toute son énergie et dit simplement:

— Monsieur, je voudrais vous parler.

— Ah? fit-il de l'air dont il eût dit: Vous y venez donc!

— Oui, monsieur. J'avais accepté de réfléchir quelques jours. Mais ce délai est devenu inutile. A la suite de... circonstances nouvelles, j'ai été appelée à lire nettement en moi comme je ne l'avais pu faire jusqu'ici. Monsieur, vous aviez raison: je ne suis pas libre de mon affection. Dans ces conditions, je ne puis que vous remercier de tout mon cœur de l'honneur que vous avez bien voulu me faire. J'en resterai profondément émue et reconnaissante toute ma vie.

Jeankins avait écouté dans un silence terrible. Il se dressa comme mu par un ressort:

— Ainsi vous refusez, vous refusez à cause de ce garçon, de cette espèce de petit inventeur... Vous pensez avoir trouvé là, sans doute, la belle situation? Mais il me la doit sa situation, y avez-vous songé? Si je veux, je puis la casser, la briser... Il n'en restera pas grand-chose de votre amoureux, ma petite!

Georges lui avait bien recommandé de ne pas annoncer leurs fiançailles au patron bien qu'elle ait correctement tenu sa promesse de ne pas lui parler de la proposition de M. Jeankins. Mi-

reille, sans vouloir le compromettre, répondit dignement:

— Je ne sais de qui vous voulez parler, monsieur. Mais, quel qu'il soit, celui que j'aime sera toujours assez riche pour mériter mon cœur. Je l'aimerai dans la misère s'il le faut!

— Des mots tout ça!

— Des faits, reprit-elle avec fermeté. Je risque bien ma situation à moi, aujourd'hui, pour cet amour.

Il la regarda, frappé.

— Oui, ricana-t-il, car vous avez bien compris, n'est-ce pas, qu'après cela vous ne pourrez pas rester chez moi?

Elle baissa la tête:

— J'en étais convaincue, monsieur.

— Et il vous a encouragée à cela, votre fiancé?

— Mon fiancé, comme tout le monde, ignore votre offre, monsieur. Je vous l'avais juré.

— Bon! bon! fit-il, bourru. Reste à savoir si le jeune homme répondra à votre abnégation par un sacrifice égal?

— Que voulez-vous donc faire? cria-t-elle, éperdue.

— Je vais le flanquer à la porte, tout simplement!

Mireille perdait la tête. Pour la première fois de sa vie elle sut mentir avec conviction. D'ailleurs, Georges ne le lui avait-il pas commandé?

— Monsieur, monsieur! Vous vous trompez, je vous l'affirme! N'égarez pas votre colère sur un innocent. Ne ruinez pas inutilement tous les efforts qu'a causés la réalisation du stabilisateur. N'anéantissez pas d'un seul coup ce qui doit faire la prospérité et la gloire de l'aviation française! Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui!

— Ce n'est pas lui? reprit Jeankins, froidement. Vous n'épouserez pas ce Georges Robert?

Mireille hésita une seconde avant de répondre. Mais sa décision, si douloureuse soit-elle n'était-elle pas prise? En face du trouble et des ruines qu'elle apporterait dans la carrière de celui qu'elle aimait, elle devait se sacrifier.

Oui, elle venait de le comprendre, Jeankins ne pardonnerait jamais l'outrage et c'est Georges qu'il en rendrait responsable. C'est sur lui qu'il se vengerait! Cette invention si chère au cœur du jeune homme, il n'hésiterait pas à la briser pour assouvir sa rancune. Tout ce que Georges avait mérité de gloire, d'honneurs pour sa découverte, la ténacité qu'il avait mise à la réaliser, le courage avec lequel il

YVONNE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigues au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les **PILULES ROUGES**, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

voulait l'expérimenter, tout cela serait fauché par l'homme impitoyable et puissant. Et c'était elle, Mireille, elle qui serait la cause de ces ruines et de ce désastre pour celui qu'elle aimait? Jamais!

— Monsieur, dit-elle d'une voix qui tremblait à peine. *Je n'épouserai pas Georges Robert.*

Il la regarda bien dans les yeux, frappé par son accent de sincérité.

— Bien, dit-il enfin après un assez long silence. Sa situation restera donc intacte ici. De votre côté, je vous prierai, mademoiselle, de bien vouloir continuer à assurer votre service jusqu'à la fin du mois afin de me laisser le temps de vous trouver une remplaçante.

— Bien, monsieur, dit-elle simplement.

XIII

La journée fut, pour Mireille, longue et douloureuse. Inlassablement, elle réfléchissait avec amertume au sacrifice nécessaire.

Cependant, elle décida de n'en pas faire part au jeune homme avant les essais de l'appareil. Elle savait ces essais dangereux, elle ne voulait pas qu'il emporte au cœur cette blessure de savoir qu'elle lui reprenait sa parole. Elle ne voulait pas non plus qu'il sût jamais pourquoi elle avait changé ainsi. Elle lui écrirait donc une lettre qu'elle lui ferait remettre à sa descente d'avion s'il était victorieux.

Le bonheur de la réussite lui permettrait de supporter sa déception. Bien au contraire, s'il échouait, s'il sortait de l'épreuve diminué et par là même, hors de la puissance de Jeankins, elle resterait auprès de lui, fiancée fière et courageuse, pour l'aider à supporter l'adversité.

Dans son cœur déchiré, par moments, Mireille en venait presque à souhaiter cet échec qui lui permettrait de continuer à aimer Georges! Mais comme elle se reprenait bien vite! Comme elle priait de tout son cœur pour qu'il ait le bonheur de voir cette invention reconnue et admirée de tous. Pour sa gloire et sa réussite, elle sacrifiait courageusement son cœur!

Elle ne voulait pas non plus qu'il sût son renvoi. N'était-ce pas facile puisqu'elle devait rester jusqu'à la fin du mois? Ce serait vraiment bien une malchance si le jeune homme l'apprenait par une indiscretion pen-

Et Georges, aveuglé par son amour, accaparé par les derniers préparatifs, obsédé par le souci de la réussite, ne devina pas quel drame se jouait dans le petit cœur tendre qui battait à ses côtés.

XIV

Et le terrible jour des essais du stabilisateur Robert sur Jeankins arriva.

L'appareil avait été conduit sur le terrain. Toute la nuit le mécanicien Brulard l'avait veillé comme un enfant dont on guette le souffle et le petit matin pâle, le vit sortir du hangar, luisant et solide, pareil d'aspect à ses frères.

Quelle fortune, cependant, portait-il en ses flancs? Quel avenir devait-il en sortir pour l'aviation française garantie par la sécurité donnée par le stabilisateur nouveau? Quelle allégresse ou quelle déception réservait-il à l'inventeur angoissé mais confiant, au constructeur nerveux, à la pauvre Mireille étreinte d'une douleur inconnue jusque-là?

La veille au soir, comme le patron se disposait à partir, il s'était retourné vers elle et avait déclaré d'une voix coupante:

— Vous savez, sans doute, mademoiselle, que nous faisons demain à l'aube, les essais du nouveau stabilisateur? J'aurai absolument besoin de vous pour répondre aux journalistes, pour les communiqués officiels, pour les notes au ministère... Donc à cinq heures, sur le terrain. Je compte sur vous.

Mireille avait baissé la tête sans répondre.

Était-ce dernière cruauté, ou bien tentative suprême pour la forcer à avouer que celui qu'elle aimait était bien Georges? Pourquoi cet homme la condamnait-il à assister impassible à l'envol plein de risques? Elle aurait tant voulu pouvoir le suivre, cachée derrière un hangar, libre de son visage et de ses yeux, pour pleurer ou rire à son gré!

Mais, pour l'avenir de Georges même, il fallait s'incliner.

Dès le matin, elle était donc là, un peu pâlie et les yeux trop brillants au-dessus de son col de manteau relevé.

Cependant, très calme en apparence, le bloc aux doigts, le crayon tout prêt, elle écoutait les ordres brefs du patron, ou prenait quelques notes rapides.

Dans son petit sac, pendu à son bras, elle avait la lettre de rupture qui devait après la réussite rendre la liberté à Georges.

Et, chaque fois qu'à un de ses mouvements, le sac heurtait sa hanche, elle ressentait une douleur épouvantable comme s'il se fût agi d'une terrible blessure.

Cependant, un peu après les deux jours qui restaient encore avant les essais décisifs!

Et pendant ces deux jours, malgré son chagrin et son souci, elle s'évertua à demeurer gaie et enjouée, aussi affectueuse et joyeuse avec lui que pendant ce dimanche qui devait rester dans son souvenir comme le seul souvenir de bonheur sans nuage.

autres, Georges arrivait, calme, impassible, très maître de lui. Tout de suite, ses yeux coururent à Mireille et s'émurent de sa pâleur. D'un signe discret, il lui montra le hangar.

Un instant après, il s'y rendit pour prendre son casque et, derrière lui, la jeune fille pénétra sous la toile qui flottait au vent bref avec un bruit sourd.

Elle était émue atrocement. Pour eux, c'était l'adieu, l'adieu définitif qui allait se dire ici. De toutes façons, Georges était perdu pour elle! Qu'il lui arrivât malheur (elle avait beau se raidir contre cette pensée déprimante, le sourd grelottement de la tente l'oppressait de crainte!) ou qu'il revint vainqueur de l'épreuve... tout était fini pour elle!

Beaucoup moins grave, avec seulement une tendresse rayonnante de confiance, le jeune homme l'attira vers lui.

— Mireille, petite Mireille blonde, voulez-vous bien chasser cette vilaine tristesse que je vois au fond de vos beaux yeux! Une femme d'aviateur doit être courageuse, ma chérie! Ne pensez qu'à la réussite proche, certaine.

Hélas! pouvait-elle lui confier que c'était cette réussite qu'elle redoutait presque à l'égal le la mort?

— Mireille, reprit-il, d'une voix plus émue, plus caressante, si vous saviez comme votre tendresse m'est un réconfort à cette dernière minute. Vous ne pouvez comprendre, ma bien-aimée, le bien que vous m'avez fait en m'encourageant, en croyant en moi, seule, alors que tout me décourageait. Mireille, si je réussis, je le devrai à votre foi, à votre amour. Jamais, jamais je ne pourrai vous aimer assez pour cela...

Il rêva une seconde, le regard lointain, errant au-dessus d'elle, tandis qu'il serrait davantage les épaules minces.

— Mais si je dois échouer, ma Mireille, reprit-il un peu plus

IL A BESOIN D'UN TONIQUE

Donnez-lui le



bas, si je dois mourir, il faut que vous sachiez que ma dernière pensée, ma seule pensée d'amour aura été pour vous, ma femme bien-aimée.

Sous le grand hangar, au clapotement des toiles mal closes, quelque chose de grand et de très émouvant passa en battant des ailes, un peu de l'héroïsme des champs de bataille et de l'abnégation des martyrs, dans le premier baiser d'amour de deux enfants.

* * *

— Eh bien, cria du dehors la voix, haussée par la nervosité de M. Jeankins qui s'agitait, vous allez être prêt, Robert?

Un dernier regard, un serrement de mains.

— Le vent va se calmer, dans cinq minutes, vous pouvez prendre le vol, affirme le colonel Mayard. Tout est-il bien en ordre?

Surexcité, Jeankins allait de l'un à l'autre, s'affairait, s'agitait avec une nervosité grandissante.

Barnave qui assistait, surpris, à cette transformation, dit à un de ses collègues:

— Pas dans son assiette, le patron! Jamais je ne l'ai vu pareillement agité; même les jours de grandes épreuves. Faut-il qu'il s'intéresse à ce stabilisateur?

— Barnave, qu'est-ce que vous fichez à regarder en l'air? Voyez si on a bien pensé à pointer la carte du bord.. Bruard, vous me répondez de l'appareil sur votre tête?

Tout à coup, il arrêta son tournoiement maladif et tonna:

— Mlle Mireille! Je veux Mlle Mireille, là, à côté de moi!

Elle accourait toute tremblante, la gorge serrée, juste au moment où Georges s'avancait vers le constructeur.

— Tout est prêt, monsieur Jeankins.

— Ah! tout est prêt?

Encourageons nos Écrivains et nos Artistes

GRAND CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

Désireuse d'augmenter le nombre déjà grand de ses collaborateurs et de les recruter dans tous les milieux littéraires du Canada et des centres franco-américains, la maison Poirier, Bessette Cie, (limitée), éditrice du *Samedi*, de *La Revue Populaire* et du *Film*, lance un *Concours de Nouvelles Canadiennes* auquel peuvent prendre part tous les Canadiens et Franco-américains.

La reproduction des nouvelles primées commencera dans LE SAMEDI de NOEL, daté du 23 décembre 1933, et LA REVUE POPULAIRE du mois de janvier 1934.

Un prix de \$10,00 par nouvelle de 3500 à 4000 mots sera alloué à toutes les nouvelles primées. Le nombre de nouvelles primées n'excédera pas vingt-six (26). Avec l'autorisation expresse de leurs auteurs, les nouvelles acceptées par notre comité de lecture, mais non primées, seront reproduites également

\$10.00
à chacun
des 26
gagnants

dans nos magazines à notre tarif régulier.

Les auteurs restent maîtres de leurs oeuvres, en ce sens qu'ils peuvent en disposer à leur gré une fois qu'elles auront été reproduites dans LE SAMEDI ou LA REVUE POPULAIRE. Nous exigerons toutefois que ces oeuvres soient strictement inédites.

Toutes les nouvelles ainsi reproduites seront *illustrées* par des ARTISTES CANADIENS.

Nous ne reproduirons qu'une seule nouvelle primée du même auteur, afin d'encourager le plus grand nombre d'auteurs possible.

Par nouvelle, nous entendons un court récit de trois mille cinq cents à quatre mille mots, occupant deux pages de nos magazines, en gros caractères. Ces nouvelles peuvent être sentimentales, dramatiques, policières, etc.

Depuis plusieurs années, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et le FILM publient des nouvelles et des romans canadiens. Pour se guider, au besoin, les auteurs n'ont qu'à se procurer un exemplaire de ces magazines.

LES AUTEURS PEUVENT NOUS FAIRE PARVENIR DES MAINTENANT LEURS OEUVRES. LE CONCOURS DURERA SIX MOIS ET SERA SUIVI D'UN CONCOURS DE ROMANS.

AVIS. — Après ce concours, nos auteurs pourront continuer à nous faire l'envoi de leurs nouvelles canadiennes que nous reproduirons, au tarif ordinaire. Toutes les nouvelles qui nous sont soumises doivent, bien entendu, être acceptées par notre comité de lecture.

Veuillez adresser toutes communications au :

Service des Nouvelles
Poirier, Bessette Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal

Ils semblaient bouleversés d'émotion en face l'un de l'autre. Un instant, les lèvres de M. Jeankins tremblèrent sans proférer un son ; mais il se raidit visiblement et demanda, d'une voix méconnaissable :

— Alors ? Confiance ?

— Plus que jamais, dit le jeune homme, très ému, lui aussi.

— Et vous avez raison, car moi aussi j'ai confiance, clama le constructeur soudain enthousiaste, sans cela... je ne vous laisserai pas partir, mon petit !

Puis, brusquement, avec un élan imprévisible chez cet homme impassible, il lui tendit les bras :

— Venez m'embrasser, mon enfant !

* * *

La rude étreinte des deux hommes ne dura qu'une seconde. Pourtant, il y passa tant de choses insoupçonnables et insoupçonnées que, autour d'eux, elle émut les assistants jusqu'aux larmes.

— Mademoiselle Mireille, dit gaîment Jeankins qui semblait avoir repris empire sur lui-même, serrez la main à ce héros pour lui porter bonheur.

Puis, ce furent les dernières paroles, les derniers préparatifs, l'envol, l'angoisse.

Successivement, l'appareil fléchit à gauche, à droite, piqua du nez, se cabra. Victorieusement, le stabilisateur lui rendit l'équilibre. A chaque nouvelle manœuvre périlleuse, il y avait en bas deux pâleurs, deux cris étouffés. M. Jeankins et Mireille communiaient dans une même angoisse.

* * *

Lorsque l'épreuve fut terminée, lorsque, peu à peu, l'avion se rapprocha, redescendit, tout scintillant sous le soleil qui se levait comme pour saluer la belle victoire, un immense hurrah s'éleva pour accueillir le triomphateur.

Seule, défaillante et brisée, Mireille ne pouvait se réjouir pleinement. Contre son cœur hâlétant, elle étreignait son petit sac ou sa lettre, cette lettre qui consacrait leur rupture attendait.

M. Jeankins, lui, comme enivré par la victoire de son ingénieur, perdait la tête, voulait s'élancer au-devant de l'appareil au risque de se faire blesser. Il fallut que Barnave, décidément interloqué, le retint solidement par le bras pour éviter toute imprudence.

Mais lorsque le jeune homme jaillit tout mince et svelte de l'appareil vainqueur, il n'y eut

plus rien à faire pour retenir Jeankins qui s'élança, bondit comme un fauve, les bras tendus, avec un cri :

— Georges, mon petit !

— Papa !

XV

Il y eut sur le coup, une confusion d'exclamations, d'explications auxquelles personne ne comprit rien.

— Georges, mon petit, répétait Jeankins en embrassant le jeune homme rayonnant, c'est toi qui as fait cela, mon petit !

— Il fallait bien, papa, puisque tu ne voulais pas avoir confiance en moi. Puisque chaque fois que je te parlais de ma découverte, de mes travaux, tu me riais au nez en me disant que ma seule tâche ici-bas, était de dépenser l'argent que tu gagnais ! Mais comment as-tu su que c'était moi ?

Le constructeur éclata d'un bon rire :

— Hé, clampin ! Tu croyais donc pouvoir rouler le papa Jeankins ? Il faut encore vieillir, mon petit ! Tout de suite, j'ai reconnu à ton plan les caractéristiques du stabilisateur dont tu m'avais parlé si souvent.

— Et tu m'as admis après m'avoir chassé de ton usine quelques jours auparavant ?

— J'ai voulu faire subir à ta vocation le baptême de l'épreuve... Comme ça, je suis certain de sa solidité. Allons, tu travailleras puisque tu y tiens tant et que tu as déjà si bien commencé... Messieurs, je vous présente mon associé : M. Georges Jeankins, mon fils.

Un murmure d'étonnement et d'admiration s'élevait. L'heureux père dit avec fierté :

— Hein ! c'est un gaillard digne de la succession paternelle ? Un peu plus, avec son histoire de croisière en Norvège et de camouflage en petit ingénieur, il allait me rouler, moi !

Et se tournant vers Georges qui rayonnait de joie et d'orgueil :

— Maintenant, mon fils, comme un bonheur n'arrive jamais seul, je dois te dire que je te te marie...

— Encore ! fit le jeune homme avec un haut-le-corps.

— Oui, avec une jeune fille charmante, de mon choix...

— Papa, je te demande pardon de te faire de la peine aujourd'hui, dit-il d'une voix très

nette ; mais pour cela, rien à faire. Je suis déjà engagé.

— Ah ! dit le terrible homme en fronçant les sourcils, et si je désapprouvais ton choix.

— J'en serais désolé, papa. Mais vous ne le pouvez pas. Celle que j'ai choisie est la seule qui ait eu confiance en moi alors que tout me repoussait. C'est elle qui a eu l'heureuse inspiration, sans savoir qui j'étais, de me conseiller d'entrer chez vous sous un faux nom. Sans elle, nous ne serions pas réunis aujourd'hui.

— Je vous en prie, dit une petite voix tremblante à côté de lui, ne discutez pas, c'est bien inutile, car voici la lettre que je vous avais écrite avant de savoir qui vous étiez...

D'un geste vif, Jeankins saisit l'enveloppe.

— La lettre, elle est pour moi. Nous la joindrons au dossier de

Mlle Delpierre, secrétaire parfaite, qui me quitte aujourd'hui, pour devenir ma fille.

— Papa, cria Georges, ahuri, tu veux donc bien.

— Naturellement, serin, puisque c'était elle la femme que je te destinais !

— Oh ! reprocha doucement, quelques instants plus tard, Mireille encore toute étourdie de son bonheur. Vous saviez tout, et que c'était lui, et que nous nous aimions, et vous avez pu me torturer ainsi ! Mais pourquoi, pourquoi ?

— Pour mettre votre amour à l'épreuve, comme je le faisais de sa vocation, dit-il. Et maintenant, je suis bien tranquille je peux les marier ensemble, parce que, tous les deux, ils sont vraiment de première qualité.

FIN

Notre prochain roman d'amour

Dans

Le Samedi

DE LA SEMAINE PROCHAINE

nous commencerons la publication, en trois numéros, d'un très joli roman inédit, bien écrit, amusant et sentimental à souhait, que nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs et lectrices :

UN JEUNE HOMME TRÈS BIEN

par

MARCEL IDIERS

VOTRE FOIE VOUS MET MAL EN TRAIN

Stimulez la Bile de Votre Foie

— Pas besoin de Calomel.

Quand vous vous sentez mélancolique, déprimé, agité contre le monde entier, c'est que votre foie ne déverse pas ses deux livres quotidiens de liquide biliaire dans vos intestins. La digestion et l'élimination sont ralenties, la nourriture s'accumule et se corrompt en vous, vous donnant une sensation de délabrement.

Les agents qui font simplement mouvoir les intestins, tels que sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou cacaïes ne vont pas assez loin.

Vous avez besoin d'un stimulant pour le foie. Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) sont le meilleur. Inoffensives. Purement végétales. Sûres. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c. chez tous les pharmaciens. 52P

Choses Drôlatiques

BIZARRERIES DE NOTRE LANGUE

Voici quelques-unes des bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Nous portions les portions.

Les portions, les portions-nous ?

Les poules du couvent couvent.

Mes fils ont cassés mes fils.

Il est de l'Est.

Je vis ces vis.

Cet homme est fier, peut-on s'y fier.

Nous éditions de belles éditions.

Nous relations ces relations intéressantes.

Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.

Nous acceptions ces exceptions.

Je suis content qu'ils content cette histoire.

Il convient qu'ils conviennent leurs amis.

Ils ont un caractère violent : ils violent leurs promesses.

ENTRE MEDECINS

— On parle quelquefois des malades imaginaires. Mais j'ai vu des gens qui adoraient les malaises.

— Sans doute les Malais ?

PLUS FACILE

— Enfin, pourquoi avez-vous pris l'habitude de griser vos clients ?

— C'est bien simple ! lorsqu'ils sont ronds, je les roule bien plus facilement !...

TRISTESSE

— Il y a une chose plus triste que la mort.

— Dis.

— Quand tous ceux auxquels on peut emprunter sont morts.

LE CAMÉE

(Suite de la page 8)

d'une merveilleuse acuité, je dirais même divinatoire, qui pénétrait un homme jusqu'au fond, lui scalpait le crâne, lui ouvrait la poitrine pour entendre de plus près battre son cœur, se faisait son conseiller, son guide, son cornac, si vous voulez, son ami, si on savait le comprendre et l'apprécier, son ennemi juré — puissant et implacable — si on semblait le mépriser ou même le négliger; sans jamais, dans tout cela, amitié comme inimitié, perdre de vue ses divers "petits commerces", et avec tant d'habileté, de doigté, — assez extraordinaire chez ce gros homme qui physiquement semblait un tranfiquant de bestiaux, avec aussi, parfois, des éclairs de sensibilité d'autant plus exquis qu'ils étaient inattendus, — que parmi ses obligés dont bon nombre étaient ses victimes, il y en avait plusieurs qui lui étaient sincèrement reconnaissants.

Dans cette crise que je traversais, marionnette entre les mains de cette danseuse, ne me rendant presque pas compte de mes sottises journalières, Eléazar arriva chez moi, un après-midi où heureusement, je commençais à voir clair.

Il s'assit sans façon, croisa ses jambes, alluma un de ses énormes cigares, et, avec le flegme d'un Rothschild signant un chèque d'un million:

— Vous savez, Valsolda, je vous emmène!

▲

Voyant ma surprise, Valsolda poursuivit tout de suite:

— Je vous donne le schéma de la conversation. Elle fut assez courte, mais pour exprimer les nuances, les prudences, qu'y mit ce lourdaud d'Eléazar, il faudrait un littérateur, et non un peintre, héros de l'aventure, et qui en éprouve, ce soir encore, l'intime vibration.

— Donc vous m'emmenez? A quel titre? Où?

— Comme compagnon de mon prochain voyage... C'est la saison où je vais acheter mes tapis... car, entre nous, c'est extraordinaire ce qu'on vend de tapis d'Orient... vrais ou faux, leur vogue est loin d'être passée... Petits pied-à-terre pour rendez-vous clandestins, salons d'attente pour médecins, pédicures, diseuses de bonne aventure, somnambules, garçonniers, hôtels plus ou moins louches, il y a toujours la Smyrne, la Perse, l'Inde, le Turkestan, etc., etc... Restent aussi quelques véritables amateurs, pour lesquels il vaut la peine d'aller choisir sur place... voyages fatigants et coûteux!... Cette fois, comme mon docteur m'ordonne un peu de repos, j'ai l'intention de me fatiguer

un peu plus... mais pour mon plaisir... et vous me tiendrez compagnie dans ce vagabondage.

— Impossible!

— Bah!... Marseille, Alexandrie, Beyreuth, Smyrne, c'est un peu banal... il faut y passer tout de même... Mais le Liban, Balbek... le désert... le mont Sinai!... Il y a encore là de vieux monastères, des types saisissants... vous y ferez de magnifiques peintures, mon cher ami!...

— Je n'ai pas le sou!

— Je le sais bien!... Peu importe! Remettez-vous sur moi de ce soin!... Et puis, tenez, j'aime mieux vous le dire crûment, car ça me serre le cœur, sous ma carapace... Vous êtes perdu... perdu... si vous restez à Paris en ce moment! Certaines gens me considèrent comme un... monstre... soit!... Un monstre vous sauvera de l'autre... Et sachant qu'aux grands maux il faut de grands remèdes, je ne vous lâche plus, je ne vous laisse pas retourner même une heure à ce tutu auquel vous ne penserez qu'avec dégoût quand nous aurons navigué deux jours sur la Méditerranée!... Mes malles sont prêtes... mon valet de chambre est là, derrière la porte, qui va vous aider à faire les vôtres. Ce qui nous manquera à tous les deux — il eut la délicatesse de dire ce qui nous manquera, — nous l'achèterons en route... Nous dînons au buffet de la gare de Lyon: demain matin nous sommes à Marseille... et vous ne me ferez jamais croire que l'Egypte, la Palestine, la Syrie... — pour des tapis, soit, mais, je vous le répète, cette fois pas seulement pour des tapis — cela ne vous dise rien!

Nous fîmes, en effet, un merveilleux voyage, plus complètement agréable que je n'aurais jamais osé le rêver. J'avais en Eléazar un cicérone admirable, qui connaissait l'Orient sur le bout du doigt, ne s'en laissait imposer par personne, et qui eût ravi son médecin par le plaisir qu'il prenait à toute chose, déjà vingt fois vue, mais vue cette fois sous un aspect différent! Il fut avec moi aux petits soins, m'inspira de l'estime, de l'affection. Par ses égards, ses attentions, qui le rehaussaient singulièrement, sans qu'il montrât vouloir l'être. Vous décrirai-je ces deux mois enchantés, les palmiers du Caire, les cataractes du Nil, les roses de Damas, les oliviers de Jérusalem, les fulgurants couchers de soleil derrière les

ruines de Palmyre? Vous savez ce que j'en ai rapporté, ce que cela m'a valu!

— Et ce camée?

— J'y viens!... Quelques semaines après notre retour, j'étais allé rendre visite à Eléazar, que désormais j'avais devoir de tenir pour un véritable ami. Il m'avait parlé clair: comme peintre, je lui appartenais pendant quelques années, mais le traité que nous avions signé était parfaitement loyal de sa part et très généreux. Du tutu, il n'avait même plus été question depuis que nous avions passé aux environs de Malte, par une matinée paradisiaque. A Camille, j'avais naturellement écrit au cours de ce voyage, le lui contant par le menu, écrit souvent d'abord, un peu moins ensuite, alors que je nageais en pleine féerie assyrienne, alors aussi que les communications postales devenaient moins faciles. Au retour, j'aurais dû voler chez elle. Mais Eléazar ne me quitta pas au débarqué: on fêta notre retour; puis j'eus cent choses à faire. Quand je fus de nouveau maître de moi-même, que je retournai à Camille, elle avait disparu, sans laisser d'adresse. Hélas! où la retrouver? Elle avait été si discrète, si effacée, — une ombre qui ne demandait qu'à rentrer dans l'ombre, je le compris alors, la poitrine serrée.

Et ce serrement devint une douleur vraie, une révélation et un remords, lorsque, en cette visite à Eléazar, je le trouvai admirant un camée... que je reconnus tout de suite...

— Regardez, mon cher, dit-il, une trouvaille, oh! pas de bien grande importance, mais une trouvaille tout de même, une bonne copie d'un des plus beaux exemplaires du Musée de Naples! J'ai découvert ça par hasard, chez un brocanteur de la rue de Seine... et je l'ai eu pour quinze louis... il en aura donné dix à quelqu'un pressé par le besoin!...

Dix louis, deux cents francs que j'avais reçus mystérieusement, ce camée vendu!... J'avais le mot de l'énigme, ce mot simple, si naturel, qui pourtant ne m'était pas venu à l'esprit lorsque la somme m'était arrivée. Maintenant il éclatait jusqu'à l'évidence: pour m'aider, Camille avait sacrifié la seule chose de valeur qu'elle possédât; ce ne devait pas avoir été sans tristesse, mais avec quelle spontanéité, quelle bonté de cœur aussi, puisqu'elle n'en avait rien laissé voir, pas un

éclair du regard, pas un tressaillement du visage, lorsque je lui avais raconté le vraiment miraculeux envoi de ces deux cents francs!

Avec quelle délicatesse et quelle profondeur j'avais été aimé, je n'en pouvais douter!

— Voulez-vous me faire un plaisir? dis-je à Eléazar, quand il eut fini de me détailler les mérites du camée.

— Lequel?

— Un très grand plaisir?... Me céder ce bijou... au prix qu'il vous a coûté!...

— Tiens, tiens, fit-il, surpris, avec un peu d'ironie bonhomme; quel subit enthousiasme! Seriez-vous pris de la manie de collectionner, car il paraît que c'est contagieux, et il faut se tenir en garde... En tout cas, voilà qui serait en effet un joli morceau de début!

— Non, je ne suis pris d'aucune manie... Ce camée me plaît... vous venez de me le vanter tellement... Allons, mon cher Eléazar, est-ce oui?

— Un échange, si vous voulez... Vous avez une petite esquisse ébauchée au seuil du désert, un soir où nous venions de dresser nos tentes devant un ciel rouge, tandis que des chacals nous flairaient à une centaine de mètres...

— Elle sera chez vous demain!

— Voici votre camée!...

Depuis lors combien je l'ai sorti de cet écrin de velours noir! conclut Valsolda, avec un soupir. Il n'y a pas de décoration qui vailent un tel souvenir.

ADOLPHE RIBAU

— o —

Choses Drôlatiques

PAUVRE HOMME

Le docteur. — Avez-vous eu soin de donner à votre mari la potion que j'ai prescrite pour le faire dormir?

La femme. — Oui, monsieur le docteur, une cueillerée toutes les deux heures, mais le pauvre homme, ça m'ennuyait de le réveiller, chaque fois, pour la lui faire prendre!

VOILA LE HIC !

Isaac. — Désolé, monsieur, mais sans garantie je ne puis prendre ce billet.

Philidor. — Vous plaisantez, moi Philidor, fils de Théophrase Filidor, je n'ai jamais besoin de garantie.

Isaac. — Certainement, monsieur, vous n'avez pas besoin de garantie, c'est moi, dis-je qui en ai besoin.

four, en marché, en toute place où est affluence de peuple!"

"Je te défends de marcher pieds nus et de sortir de ta demeure sans tes cliquettes et ton habit de ladre.

"Je te défends de te laver jamais, non plus que tes objets, en fontaine ou ruisseau.

"Je te défends de toucher à aucune chose marchandée avant qu'elle ne soit devenue tienne.

"Je te défends, si quelqu'un de nous te parle par les routes, de lui répondre avant de t'être placé sous le vent.

"Je te défends:

"De passer par chemins étroits;

"De toucher puits ni corde même, que tu n'aies mis tes gants;

"De toucher aux enfants ni de leur donner aucune chose;

"De manger ou de boire avec d'autres ladres comme toi;

"Et je te rappelle qu'à ton heure suprême, tu seras enseveli dans cette hutte et non au cimetière."

Lorsque le vieux prêtre eut achevé ce discours, il planta devant la cabane une croix de bois. Un clerc y suspendit le tronc des aumônes; et la foule muette, en proie aux terreurs vagues de l'inconnu, regagna les nefs, qui glissèrent vers la côte, cependant que là-bas, sur la "Male Pierre", pleurait l'homme sans nom, l'homme qui aimait la voix musicale des femmes et le sourire pur des enfants...

▲

Des années se passèrent...

L'homme ne venait à terre que le moins possible: rien que pour y trouver un peu de pain et puiser l'eau des sources, car son horrible mal lui avait rongé tout le nez et l'effrayait d'autant plus, lui, le pauvre damné de la terre, qu'il les aimait toujours, les petits enfants et les femmes, de tout son cœur vibrant, de toute son âme saine et radieuse...

Mon Dieu! mon Dieu! si encore, il avait pu faire quelque chose pour eux!...

Ce cri d'amour et de détresse, de détresse insondable et d'amour infini, chaque soir il le répétait aux solitudes marines, inconsolable et désespéré.

▲

Ce fut la Mer qui lui répondit.

A l'époque où, chaque année, les prêtres s'en venaient, vêtus de leurs plus riches ornements, bénir les eaux et chanter l'Etoile du Matin, il y eut au large, malgré les menaces du ciel blafard et de la houle surnoise, une longue procession de barques. Ce n'était plus le cortège lamentable des cent nefs en deuil; c'était la théorie des galères joyeu-

ses, d'où montait le chant des éphèbes et des vierges... Quand tout à coup accourut, de l'horizon bouché, une formidable et fantastique nuée, une bête d'apocalypse, au ventre noir, à la tête cuivrée, aux vastes ailes de ténèbres.

Et, presque subitement, la mer s'affola; les nefs se dispersèrent; des voiles furent emportées; des coques s'entr'ouvrirent; tandis que les plus heureux des pêcheurs couraient des bordées vers la terre, les autres faisaient retentir l'air de leurs cris d'appel mêlés aux plaintes des femmes et aux gémissements des petits éperdus.

Il y avait surtout une grande barge, chargée à couler bas, qui, mal pilotée, allait se briser contre la Roche casquée... Ah! que ne pouvait-il, lui, l'homme sans nom, courir à ce grand bateau, monter à bord, et le conduire dans le bon courant, vers le port abrité sous les murailles d'argile!

Non! la grande nef n'irait pas même jusqu'à la Roche casquée... Elle courait droit sur la "Male Pierre", maintenant, et il allait voir périr sous ses yeux ceux qui l'avaient oublié, mais qu'il aimait toujours...

Un souffle mauvais lui refroidit le cœur: "Après tout, qu'avaient-ils fait pour lui?"

Mais ce ne fut qu'un instant d'hésitation, un seul instant, et, lorsque, brisée, emportée aussitôt par les vagues en flottantes épaves, la grande barge abandonna tout, femmes et enfants, à la mer dévorante, l'homme de la "Male Pierre" se lança tout de suite à l'eau, empoignant les petits et les mères, plongeant et replongeant, les amenant sur son île, sondant l'abîme de nouveau, lui arrachant sa proie, ne s'arrêtant qu'à bout de forces, épuisé mais joyeux, sa pauvre face rongée par l'âpre morsure du sel, mais l'âme remplie d'un immense bonheur.

▲

Lorsque vinrent les autres — ceux de la terre ferme — pour recueillir les rescapés du péril de mer — l'homme sans nom se cacha: des petits — ces petits qu'il aimait d'un profond amour — des femmes — ces femmes dont il n'avait point connu les si douces tendresses — elles et eux, pris de peur à sa vue, avaient fui leur sauveur!

Les pêcheurs cependant songèrent bien à l'appeler, pour du moins lui dire, et de loin, hélas! un merci de pitié... Mais... com-

ment s'appelait-il donc?... Ils craignaient de s'en souvenir, du nom fatal de cet homme, et, effrayés déjà du contact de ces femmes et de ces enfants que le lépreux avait de ses mains sauvées, ils partirent sans l'avoir prononcé.

Quant à lui, l'homme sans nom, il pleurait encore, mais de doux pleurs cette fois, de vrais pleurs d'allégresse, car il sentait en lui "qu'on l'aimerait quand même!"

...Et, lorsque débarquèrent les gens de l'Official, dix jours plus tard, pour bénir l'héroïque paria, ils le trouvèrent expirant au seuil de sa hutte, le visage rongé jusqu'aux yeux; mais, dans ces pauvres yeux de martyr, l'amour faisait plus de clarté vraiment que le grand soleil de midi dans les espaces du ciel.

LEON BERTHAUT

— o —

Le rebelle insaisissable

(Suite de la page 5)

chette du chef ennemi et Russel le relâcha suivant la promesse qu'on lui avait faite.

— Vous avez raison, capitaine, dit le senior Reyes. Sanchez est un brave homme que je connais assez bien et qui ne serait pas à sa place en prison.

Le traître, en s'enfuyant, était très pâle, mais les traîtres ont rarement bonne mine et personne ne s'inquiéta de connaître les impressions de l'homme qui disparut dans la brousse.

Le lendemain Russel et Brewster déjeunaient tranquillement quand un planton apporta une petite caisse. Le nom du capitaine était inscrit dessus. Le porteur venait de repartir sans dire qui l'avait envoyé.

Russel décloûait négligemment la boîte quand, brusquement, il poussa un cri.

La caisse contenait la tête de Ramon Sanchez. Sur un bout de papier on pouvait lire: "De la part de Ruperto Dumaquilla."

— Cette fois, cria le capitaine exaspéré, je n'aurai pas de repos avant d'avoir capturé ou tué ce bandit.

— Le fait est, convint Brewster, qu'il se moque assez insolamment de nous. Prenons avis de Reyes. Son expérience du pays et des hommes nous seront bien utiles.

Les deux officiers s'entretenirent le soir même de Dumaquilla, avec le riche planteur.

— Je ne voudrais pas vous décourager, expliqua le senior Reyes, mais dites-vous bien que les indigènes protégeront toujours Ruperto Dumaquilla. Pour eux, cet homme est le prototype du patriote, un héros national. Vous voyez en lui un bandit et pour tout le monde ici, Dumaquilla est un rebelle. Il peut demander n'importe quel sacrifice aux gens qui lui sont dévoués. Vous ne l'aurez pas et vous exasperez la population par cette guérilla perpétuelle alors qu'elle aspire à la paix.

— Que feriez-vous donc à la place du gouvernement?

— Je n'hésiterais pas à voter une amnistie qui ramènerait aussitôt le calme dans le pays.

Russel ne manqua point de faire parvenir à ses supérieurs cette opinion autorisée et il est possible qu'elle ait pesé d'un certain poids dans la balance. Toujours est-il que cinq mois plus tard une amnistie qui devait ramener la paix dans l'archipel étendait son pardon à tous les rebelles sans exception.

Le capitaine Russel fut tout heureux de pouvoir l'apprendre à son excellent ami Reyes, le soir, quand il arriva pour faire sa quotidienne partie d'échecs.

— Voyez, dit-il, cette pile de papiers. Chacun d'eux représente la grâce d'un rebelle, il n'aura qu'à signer-là.

— Tiens, vraiment, dit Reyes en prenant une plume, vous m'en voyez charmé.

— Que faites-vous donc? demanda l'officier étonné.

— Vous le voyez bien, je profite de l'amnistie et, en toute justice, il fallait que je fusse le premier à en profiter.

Il souriait mystérieusement. Le capitaine saisit le papier où l'autre venait d'une main ferme d'apposer un beau paragraphe. Il y jeta un coup d'oeil et recula, écrasé de stupeur. Il venait de lire.

Ruperto Dumaquilla.

Allons, c'était une plaisanterie. Son ami le riche planteur venait de le mystifier sans aucun doute. Mais en même temps de nombreux petits détails lui revenaient en mémoire et l'étrange regard de l'indien ne pouvait le tromper. Reyes et le rebelle tant cherché n'était qu'un seul et même homme.

— Quand vous voudrez, dit tranquillement Dumaquilla en s'asseyant devant l'échiquier. Vous avez les blancs, à vous l'honneur.

JACQUES CEZEMBRE

CHEZ LES LAPONS

(Suite de la page 9)

troupeau d'au moins deux cents rennes; les riches en ont jusqu'à mille et davantage; c'est là une fortune dont seraient embarrassés bien des hommes vivants dans d'autres régions. D'autre part, les Lapons crèveraient de faim à côté de sacs remplis d'or et, avec leurs troupeaux ils ont la satisfaction de ne pas craindre les effets des crises financières.

Pendant l'hiver ils ne se tiennent pas renfermés dans leurs huttes de glace ou leurs grossières maisons de bois comme on se l'imagine volontiers; ils se déplacent et font même parfois de longues randonnées sur la neige glacée. Ce sont de vrais professionnels du ski et des voyages de soixante ou soixante-dix milles d'une seule traite sur ces longs patins de bois ne sont pas faits pour les effrayer.

Ils mènent en somme une vie très indépendante et qui n'est pas sans charme; très habitués dès leur enfance aux fatigues de toutes sortes souvent aggravées par les privations, ils ne craignent pas les rigueurs de l'hiver; ils ont, malgré leur petite taille, une vigueur extraordinaire et la plupart des maladies leur sont inconnues.

Il arrive parfois, qu'au cours d'un long voyage en famille, un bébé vienne à naître; cela ne modifie en rien les conditions du voyage, quelles que soient les rigueurs de la saison. La maman place le bébé dans un morceau de bois taillé en creux qui lui sert de berceau; elle s'attache cet objet informe sur le dos à l'aide de courroies en peau de phoque et continue la route avec le reste de la famille.

C'est une vie simple et rude qui se continue chaque jour dans des conditions identiques, mais la vieillesse est particulièrement malheureuse chez les Lapons. Elle l'était du moins autrefois plus que de nos jours où une surveillance plus active s'exerce sur ces peuples demi-nomades. Il n'y a pas encore très longtemps, quand un Lapon affaibli par l'âge ne pouvait plus rendre de services, ses propres enfants l'abandonnaient en route en ne lui laissant des vivres que pour quelques jours. C'était sans doute moins brutal que de s'en défaire immédiatement par des moyens violents mais c'était peut-être plus cruel parce que c'était inutilement prolonger son agonie. Les maigres forêts laponnes renfermaient ainsi de nombreux squelettes de vieillards abandonnés.

En certains endroits des pays lapons, la neige forme souvent des obstacles insurmontables pour les voyageurs étrangers, assez rares d'ailleurs, qui s'aventurent dans ces régions; le Lapon seul peut et sait

se tirer de ces passages dangereux grâce à ses rennes.

Un notable norvégien ayant dû accomplir un jour un de ces voyages se trouva ainsi bloqué dans un petit village et dans l'impossibilité absolue de se rendre où on l'attendait, soit à une vingtaine de milles de là. Son cheval et son traîneau disparaissaient littéralement sous la neige et c'eût été folie que de vouloir persister. Un Lapon lui offrit alors de le tirer d'embarras.

Le Lapon chaussa ses skis et appela son troupeau de rennes; il mit en tête l'animal le plus ancien et par conséquent le plus expérimenté, celui qui est en quelque sorte le capitaine du troupeau et que les autres suivent docilement. Le troupeau se composait de cinq cents rennes qui se placèrent par rangs de quatre comme de véritables soldats à la manoeuvre et tout le cortège se mit en marche.

Derrière le dernier rang de rennes, la neige était tassée et suffisamment aplanie pour former un chemin solide et confortable; le voyageur norvégien n'eut plus qu'à suivre sans avoir la moindre crainte de rester en route. Pour prix de ce service pour lequel il avait mobilisé un demi-millier de rennes, le Lapon ne lui demanda qu'une somme équivalente à peu près à un dollar et quart de notre monnaie. Ce n'était vraiment pas cher.

Dans les pays lapons de la Norvège on exerce également une industrie un peu inattendue: celle des perles. La rivière Silbo que l'on appelle encore aujourd'hui la rivière des perles bien que cette industrie ne soit plus que d'une importance à peu près nulle, contenait des coquillages dont quelques-uns renfermaient des perles d'une certaine valeur.

Les Lapons sans troupeaux trouvaient là de quoi vivre. C'était toutefois un travail extrêmement pénible; les pêcheurs descendaient dans l'eau glacée jusqu'à mi-corps puis, avec de longues perches munies de pinces, ils recueillaient les huîtres. Il fallait très souvent en ouvrir des centaines avant de trouver une petite perle de médiocre valeur; parfois aussi, mais bien rarement, la trouvaille était d'importance mais ce n'était pas le Lapon qui en profitait le mieux. De fort belles perles, comparables à celles qui ornent les plus riches colliers étaient vendues par lui pour une somme équivalente à un ou deux dollars, quelquefois pour moins encore, un petit flacon de mauvais al-

cool et l'acheteur revendait son acquisition cinquante fois ce prix à un bijoutier européen qui le volait à son tour le plus possible.

Il y a maintenant un journal en langue laponne, journal peu important sans doute comme format et comme nouvelles, mais enfin un journal tout de même; il fut accueilli avec enthousiasme dès sa parution bien qu'un lapon qui sache lire soit plutôt une exception, mais celui-là fait la lecture pour les autres et tout le monde est content, car le Lapon est avide de nouvelles.

Auparavant, il y avait au cours de l'hiver une grande réunion dans le village principal; c'était un prétexte à commerce et surtout à bavardages. Les Lapons arrivaient de très loin à la ronde et se réunissaient chez leur pasteur dont le principal rôle en cette occasion était de leur servir de journal vivant.

Il devait leur raconter tous les événements remarquables qui s'étaient produits depuis l'année précédente, non seulement dans le pays et les environs mais dans tout le reste du monde. Ce n'était pas, on le voit, une mince besogne, mais le pasteur avait sans doute le droit d'oublier certaines choses et de les remplacer par d'autres de son invention.

Pendant cette sorte de convention, les Lapons faisaient enregistrer par le pasteur tous les décès survenus au cours de l'année et ensuite baptiser leurs enfants; après quoi ils s'informaient toujours avec une grande curiosité de l'âge qu'ils avaient eux-mêmes, détails qu'ils ne pouvaient jamais arriver à fixer dans leur mémoire et qu'ils avaient déjà oublié un mois plus tard.

Cela durait ainsi une quinzaine de jours pendant lesquels la maison modeste du pasteur était transformée en véritable hôtellerie de la cave au grenier; pendant toute cette période c'était un va et vient continuel de Lapons jeunes et vieux qui se poussaient, discutaient, interrogeaient et ne s'arrêtaient que pour recommencer. Au bout de ce temps et quand ils étaient partis, il fallait faire subir à la maisonnette un nettoyage sérieux qui prenait même les réalités d'une désinfection en règle.

Les Lapons ont une manière assez ingénieuse de faire la pêche au saumon à l'époque où ces gros poissons remontent les cours d'eau et franchissent d'un bond des chutes d'eau parfois assez élevées. Souvent le saumon doit recommencer

plusieurs fois ses tentatives et c'est cette circonstance que les Lapons ont mise à profit.

Ils placent sous la chute une cage métallique qu'ils laissent reposer sur le fond de la rivière ou qu'ils maintiennent à peu de distance de la surface si l'eau est trop profonde. Le haut de cette cage est formé d'une sorte d'entonnoir qui rappelle assez bien l'ouverture des nasses à poissons bien connues.

Quand le saumon manque ses bonds, ce qui lui arrive souvent, il retombe dans le grand entonnoir et de là dans la cage métallique dont il ne peut plus sortir. On comprend facilement que, pour peu que le passage des poissons dure quelque temps et que les poissons soient nombreux, le nombre de ce que l'on capture ainsi devienne important. Il n'est pas rare d'en voir ainsi une trentaine dans la cage lorsqu'on la retire de l'eau avec des câbles.

Un Lapon pénètre alors dans la cage et, à l'aide d'un solide bâton, assomme les captifs qui pèsent généralement de quinze à quarante livres. C'est une pêche fructueuse.

Ces poissons sont ensuite mis à la salaison ou bien séchés à la fumée et ensuite vendus à des marchands.

Comme on le voit, les Lapons sont de petits hommes ayant de petites industries; d'autre part ils ont une grande liberté et ceci compense bien cela.

— o —

Choses Drôlatiques

SOUVENIRS D'AUTREFOIS

Madame.— J'ai fait une bêtise quand je t'ai épousé: j'ai épousé un imbécile.

Monsieur.— Cela me rappelle une remarque que tu faisais quelque temps avant notre mariage. Tu disais, t'en souviens-tu? qu'il était difficile de trouver deux personnes se ressemblant plus parfaitement que toi et moi.

✱

LA SITUATION

Philidor.— Dites-moi, Marie, ce que votre père voit dans moi pour qu'il me soit hostile.

Marie.— Il ne voit rien du tout dans vous. C'est pour cela qu'il s'objecte.

✱

MOEURS COMPAREES

Chez les Zoulous les jeunes gens se battent, puis se marient. Ici ils se marient, puis se battent.

LE BRAVE ERIK

EPISODE NUMERO 10
(Suite et Fin)



1—Julia, la fille du général Marcus, avait failli être blessée par un sanglier. Mais grâce à la présence d'esprit d'Erik, elle avait pu heureusement y échapper.



2—En ce moment, le général Marcus arriva à cheval. Il était à chasser dans la forêt et il avait été témoin de l'incident. Il félicita et remercia le brave Erik.



3—Le jeune Brutus lui-même reconnut le courage de l'étranger. Dès lors il devint son ami. Lorsque le général et ses compagnons arrivèrent à la maison...



4—...des serviteurs étaient occupés à entrer un gros coffre rempli d'objets d'or recueillis au cours d'une expédition guerrière. C'était une fortune.



5—Durant la nuit, Erik fut éveillé par un bruit suspect. Il se leva silencieusement et découvrit un voleur occupé à dérober les vases contenus dans le coffre.



6—Sans songer à prévenir les esclaves, Erik bondit sur le voleur et tenta de le maîtriser. Surpris par cette agression inattendue l'homme fut renversé.



7—Erik le jeta violemment sur le coffre dont le couvercle était resté ouvert. Le voleur se frappa rudement la tête et fut étourdi par le choc.



8—Erik se hâta de recouvrir le couvercle sur lequel il s'assit en attendant l'arrivée des serviteurs. Le général lui-même survint le premier.



9—Ce fut une surprise pour le maître de la maison et ses serviteurs de voir le jeune homme assis sur le coffre et des vases dispersés sur les dalles.



10—Leur étonnement fut bien plus grand quand Erik ouvrit le coffre. Tout effrayé, le voleur ne fit aucune résistance. On le conduisit aussitôt en prison.



11—Mais Erik désirait vivement retourner dans son pays. Le général Marcus lui donna un coffret contenant des bijoux et des joyaux de grande valeur.



12—Un solide vaisseau fut mis à sa disposition. Quelques mois plus tard, Erik abordait au pays du roi Derrick, où il fut acclamé par tout le peuple.

Notre nouveau Conte: **Comment Gontran devint chevalier**, dans le prochain numéro



EPISODE NUMERO 8



1—Pendant qu'il attendait le fermier et son ami, Jim s'était vu soudain entouré par une troupe de nègres portant des flèches et des grosses masques.



2—Il lui fut donc impossible de résister à ces hommes vigoureux. L'un d'eux lui posa un bandeau serré sur les yeux de sorte que le malheureux ne put voir où on le conduisait.



3—Quelques instants plus tard, Jim s'aperçut cependant qu'il marchait dans un souterrain. L'air était humide et frais. Il entendait le pétilllement des torches.



4—Cette marche lui semblait interminable. Il espérait toutefois que ses gardiens étaient au service de la jeune inconnue. Mais pourquoi aurait-elle voulu s'emparer de lui ?



5—Tout à coup, le sol devint une pente puis un long escalier. Le jeune homme ne pouvait croire que la jeune fille habitât ces souterrains. Mais où le conduisait-on ?



5—Jim, qui écoutait tous les bruits, entendit le grincement d'une porte. Puis on le fit entrer dans une pièce où l'air était moins humide. L'un des hommes lui enleva son bandeau.



7—Jim eut un cri d'étonnement en apercevant devant lui la jeune inconnue qu'il avait rencontrée dans la forêt. Mais la jeune fille semblait très irritée.



8—Elle se leva et s'avançant vers Jim elle lui dit : "Tu as manqué à la parole que tu m'avais donnée de ne pas parler de notre rencontre. Tu seras désormais notre prisonnier."



9—Pendant ce temps le fermier et son compagnon revenaient à l'endroit où ils avaient laissé Jim. Mais ils n'y trouvèrent que le cheval attaché à un arbre. En vain, ils appelèrent Jim.

SON MENTOR

— Comment se fait-il que tu gagnes toujours aux courses?

— J'ai un ami qui connaît, à la perfection, tous les chevaux coureurs.

— Et tu suis toutes ses indications?

— Non, tout le contraire.

SOUHAITS REALISES

1er employé.— Si j'avais autant d'argent que notre peïgre de patron, je voyagerais.

2e employé.— Moi aussi.

Le patron, (entrant et qui a entendu).— C'est ce que je vous permets de faire tout de suite. Passez à la caisse faire régler votre compte.

BELLE CHASSE

Le chasseur.— Tire-t-on quelque chose ici?

Le fermier.— Beaucoup. C'est le meilleur coin du pays. J'ai tiré trois hommes hier, et vous serez le quatrième aujourd'hui, s'il vous plaît de marcher dans mon sarrazin.

UN BON CHIEN

Aussitôt que Bêlidor aperçut Bicoquet sonnait à la grille de sa villa, il n'eut pas de peine à deviner le motif de sa visite.

— C'est au sujet de votre chien que je suis venu vous voir, lui dit celui-ci dès qu'il fut en sa présence.

— Je m'en doutais bien un peu, répondit Bêlidor.

— Oui, poursuivit Bicoquet, ce carnassier vient d'infliger à ma belle-mère trois morsures sérieuses.

— Vous m'en voyez désolé, répliqua le maître de céans, mais que voulez-vous que j'y fasse, je n'y puis rien; attaquez-moi en dommages-intérêts, si vous le voulez!

— Qui diantre vous parle de dommages-intérêts? exclama le visiteur, je suis venu vous proposer de vous acheter votre chien, voilà tout!

COMMENT ON CHANGE D'OPINION

Elle.— Je ne croirai jamais qu'il t'a fallu huit jours à Québec pour faire tes affaires.

Lui.— Tu as tort, ma chère, j'ai été très occupé: aussi, tiens, voici un chèque pour toi.

Elle.— Oh! comme tu es bon; quand repars-tu?

LA LEÇON

Madame, (voyant entrer un menuisier et son apprenti dans son appartement).— Marie, voyez donc si mon coffre à bijou est fermé.

Le menuisier, (ôtant sa montre et sa chaîne et les remettant à son apprenti).— Jean, cours porter cela à l'atelier. La maison n'est pas sûr.

LA CAUSE

— Comme cette jeune fille a dû souffrir! elle ne sourit jamais; que peut-elle bien avoir?

— Des dents de devant de moins.

SENTIMENTALITE

Lui.— Tu as reçu mon billet?

Elle.— Oui.

Lui.— Et qu'y as-tu remarqué?

Elle.— Il y avait une faute d'orthographe.

COMMENT ON FAIT UN LIVRE

— Mon pauvre ami, tu as un très mauvais rhume, à ta place, je rentrerais de suite chez moi et je prendrais...

— Ecris vite ta recette. Tu es le cinquante-deuxième qui me donne une recette depuis ce matin. Quand je serai rendu à deux cents j'en aurai assez pour mon almanach.

CAS DIFFICILE

Le mendiant.— Ayez pitié, Monsieur, d'un pauvre père de famille, ouvrier sans travail.

Le philanthrope.— Mon ami, je ne donne jamais d'argent, mais je ne demande pas mieux que de vous employer à mon service si vous pouvez m'être utile. Quelle est votre profession?

Le mendiant.— Fabricant de cercueils.

Le philanthrope.— ! ! ! !

ENTRE BONS CAMARADES

— Vous avez assisté à la répétition du drame de Tolstolme?

— Oui.

— Quel était le héros pièce?

— Moi.

— Comment, vous?

— Oui, moi, car j'ai écouté sa pièce jusqu'au bout... Si vous ne trouvez pas ça héroïque, c'est que vous êtes difficile!



Le jeune homme en vacances. — Oui, je conduis une voiture de sport, mais je ne l'ai pas apportée ici car je tiens à me reposer. (En médaillon: la voiture sport.)

AU RESTAURANT

— Garçon, voulez-vous me recommander les deux andouilles et nous donner à la place deux biftecks.

— Mais parfaitement, monsieur.

Le garçon, (annonçant dans le cornet accoustique).— Attention, échange... vous donnerez deux biftecks pour deux andouilles... deux!

DANS LA FOULE

— Comment! vous venez à Montréal au moment des fêtes.

— Oui, et j'amène toute ma famille, y compris ma belle-mère.

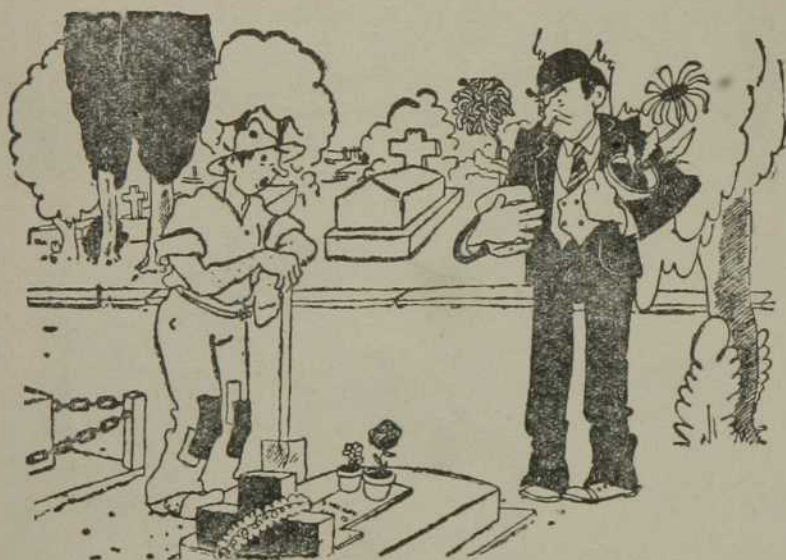
— Dans cette bousculade, je vous souhaite beaucoup d'agréments.

— Certes oui, car on ne sait pas ce qui peut arriver; et c'est bien là-dessus que je compte.



— Oh! maman, que ta robe doit être agréable quand ton dos te chatouille.

IN MEMORIAM



— Comme vous devez le regretter pour lui apporter des fleurs tous les jours...
Votre père, sans doute?
— Non... c'est le premier mari de ma femme...

EN RETARD

C'était à une messe de mariage, les invités se tenaient rangés devant leurs chaises, mais la mariée se faisait attendre.

— Quelle idée de la part de la mariée, dit Mme Lapointe à son mari, qui s'impatientait, quelle idée de se mettre encore en retard pour venir ici, alors qu'on a dû attendre pendant vingt-six ans pour trouver une occasion comme celle-ci!

AU CERCLE

— Si je te demandais de me prêter un cinq, qu'est-ce qui arriverait?

— Rien du tout!...

ENTRE PORTIERES

— Celle qui a les plus beaux yeux de toute la maison, c'est la dame du premier.

— Dame, c'est bien le moins... La femme d'un oculiste!

AVENTURE

Ledardouillaud déambulait gravement le long de la rue Ste-Catherine, quand tout à coup la pluie se mit à tomber. Ayant oublié de se munir de son parapluie, il crut apercevoir, un peu en avant de lui, un de ses amis porteur d'un superbe pépin.

Pensant lui jouer une farce, il le rejoignit et, lui donnant une bonne tape sur l'épaule, il s'écria:

— Eh là! passez-moi ce parapluie!

L'interpellé se retourna vivement, et Ledardouillaud vit alors que ce n'était pas son ami comme il le croyait. Il allait lui faire ses excuses, quand il remarqua que le quidam était encore plus embarrassé que lui-même:

— Je... je vous demande bien pardon, balbutia ce dernier, j'ignorais que ce fût le vôtre!

Et, lui ayant glissé le parapluie dans la main, il s'esquiva au plus vite.

ADAPTATION



— Quelle robe allez-vous me faire pour un deuil?
— Si vous pleurez beaucoup, il n'y a rien d'aussi pratique qu'une robe en tissu éponge!...

DU TAC AU TAC



— Ça fait une heure que tu attends ton fiancé!... Tu as de la patience!...
— Tu n'as rien à dire, toi!... Tu attends bien un mari depuis dix ans!...

HISTOIRE NATURELLE

L'instituteur.— La girafe a deux petites cornes plantées comme des clous sur la tête.

Le mioche.— M'sieu, c'est-y ça qu'on appelle les clous de girafes?

CHEZ UN PHOTOGRAPHE

Une dame, en voyant l'épreuve de son portrait, recule, l'œil injecté, les narines dilatées.

— Quelle horreur! s'écrie-t-elle. Vous l'avez fait exprès, c'est monstrueux.

— Madame, balbutie le photographe, nous ne pouvons faire mieux.

La dame avise le portrait de Mlle X...

— Tenez, dit-elle, voilà comment je veux être.

— Eh bien! répondit le photographe, emportez donc ce portrait et dites que c'est vous!

ENTRE FEMMES

— Triste, triste! chère amie, quand nous autres, pauvres femmes, nous arrivons à quarante ans.

— Les hommes nous mettent en quarantaine.

LES GRANDES DOULEURS

Au carré Viger, deux hommes se rencontrent.

L'un est tout de noir habillé, avec un long crêpe au chapeau.

— Pauvre ami! Vous avez enterré votre femme?

— Hélas! oui... J'ai été jusqu'au cimetière; cette petite promenade m'a fait du bien.

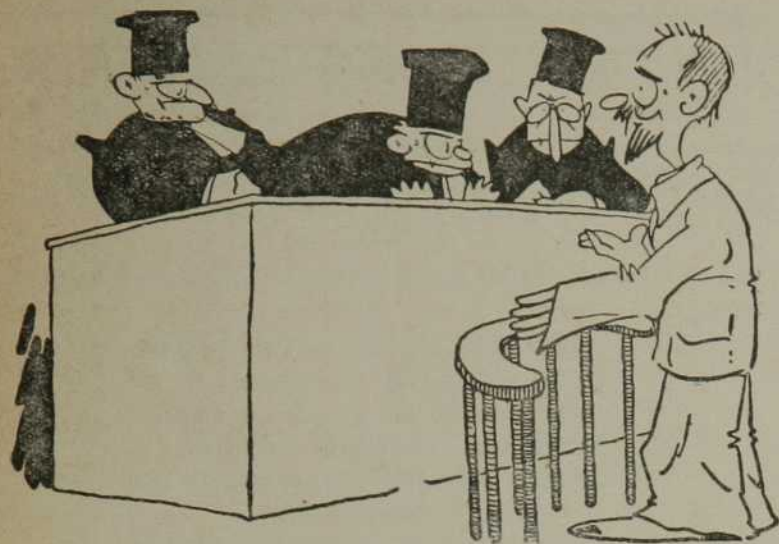
LES MAUX DE LA GUERRE

Monsieur.— Pauvre Joseph! s'il avait suivi mes conseils, il n'aurait pas été tué pendant la guerre, et vous ne seriez pas mon épouse, aujourd'hui.

Madame.— Hélas! La guerre est une bien triste chose.



— Ce n'est pas notre fils, tu t'es trompé de voiture!
— Oui, mais la voiture est bien plus belle que la nôtre...



— En commettant cet assassinat, vous ne vous doutiez pas que vous signiez votre condamnation à mort ? ...

— C'est pas possible, M'sieur le juge ! Je n'ai rien signé du tout, attendu que je ne sais pas écrire !

AU CAFE

IL SE TRAHIT

— Tu as l'air bien triomphant !

— Oui. Je discutais avec cet animal de X... Tout à coup, il m'envoie une de ces gifles ! ... Mais moi, qui l'avais vu venir, je me baisse, et...

— Et ?

— Il n'attrape que mon chapeau... Tu vois d'ici sa figure ? ... Sans compter que je ne lui ai pas mâché son fait : je l'ai traité de... maladroït. Oh ! mais, tu sais, carrément !

— Pensez-vous, docteur, que j'aurai une autre attaque ?

— Certainement non. Je pars en voyage la semaine prochaine.

DEVANT LE JUGE

Le juge. — Etes-vous le défendeur dans cette cause.

L'accusé. — Non, monsieur le juge. J'ai engagé un avocat pour ma défense. Je suis l'homme qui a volé les articles.

UNE FICTION

UN PESSIMISTE

Henri. — Qu'est-ce que c'est qu'une fiction, papa ?

Le papa. — Un roman qui dit : "Ils se sont mariés et ont toujours vécu heureux par la suite."

— Voyons ! un peu de courage ; rappelle-toi que le soleil luit toujours après l'orage.

— Oui, pour mieux constater les dégâts de la tourmente.

UN AS



— Et dans quelle branche êtes-vous spécialisé ?

— Oh ! Monsieur... dans toutes !

ERREUR D'INTERPRETATION



— Mam'zelle, prenez garde... vous avez une bête derrière vous ! ...

— Tiens ? C'est vous, René ? Je ne savais pas que vous étiez là ! ...

UN COMPLIMENT

L'AGONIE DU THEATRE

— Un compliment ? mais ce n'est que mardi prochain ma fête !

— Ça ne fait rien, grand-papa, j'ai tant besoin d'argent ! ...

Avant de commencer la représentation, le régisseur jette un coup d'œil dans la salle ; puis, s'adressant au directeur, d'un ton désespéré :

— Il n'y a que vingt personnes. Nous ferions peut-être mieux de rendre l'argent ?

— Impossible : ce sont des billets de faveur.

TOUT EST BIEN

— A-t-elle perdu la tête quand tu l'as demandée en mariage ?

— Non, je l'ai retrouvée sur mon épaule.

PENSEE PHILOSOPHIQUE

"Un médecin qui meurt après s'être soigné lui-même, c'est comme un pâtissier qui mangerait ses gâteaux."

ESPRIT DE CHARITE

— Le poisson est pourri... faut le jeter ?

— Mais vous n'avez donc aucune idée de charité, Joséphine ? Il faut le donner aux pauvres.

COMPETENCES



— Mais tu es fou ! On te demande si tu aimes le Massenet et tu réponds que tu préfères le gorgonzola !

— Eh bien quoi ?

— Mais, malheureux, Massenet, ce n'est pas un fromage. C'est un musicien !

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 97
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

G	O	L	F	E	F	O	S	S	E
W	H	L	L	I	T	E	M	R	
E	T	C	A	I	L	L	E	S	S
B	A	H	C	R	U	O	R	R	A
E	R	O	S	E	C	U	B	O	U
R	E	P	A	S	E	C	A	B	L
	I	L				L	E		
M	A	T	E	R	P	P	A	R	D
A	M	A	S	F	O	I	I	T	O
S	E	L	T	A	U	P	E	E	N
S	S	S	E	C	R	E	T	S	S
E	T	O	T	O	C	A	I	D	I
P	A	I	E	N	A	T	L	A	S

LE SAMEDI donne
chaque semaine CINQ
prix de \$1.00 cha-
cun. Envoyez votre so-
lution sur le carrela-
ge ci-dessous avant le

28 octobre

Adressez LES MOTS
CROISES (Le Samedi),
975, rue de Bullion
Montréal, - - Canada

Voir en page 12 les
noms des 5 gagnants
du Concours No 96.

Nous prions Mlle Rita
Lamothe, gagnante, de
nous faire parvenir son
adresse le plus tôt pos-
sible.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 98

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												
13												

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROV. ou ETAT _____

Horizontalement

- Graine d'une plante dont on fait des cataplasmes. — Substance sanguine et organique de l'animal. — Bacheliers-és-sciences.
- Symbole chimique de l'iridium. — Temps du verbe naître. — Habitude bizarre.
- Adjectif. — Abréviation d'un grand fleuve.
- Os décharnés ou desséchés d'animaux morts.
- Cette blessure provient d'un instru-ment pointu.
- Action d'un corps liquide qui passe à l'état de semi-solide.
- Plante originaire d'Afrique dont le suc amer, aromatique est très usagé en médecine.
- Vieille cité bretonne, engloutie par les flots, d'après une légende.
- Qui arrive tout à coup. — Douleur. — Garde-malade enregistrée, en anglais.
- Il manque la dernière lettre pour en faire un liquide très commun. — Auto-intoxication par suite de l'insuffisance de la fonction rénale.
- Pronom. — Cours moyen (abrév.).
- Qui est dense, tel un sirop. — Deux mêmes voyelles.
- Situé au milieu. — Se dit d'une solution contenant du chlorure de sodium.

Verticalement

- Premières lettres de liqueur. — Difficulté de respirer qui s'observe dans l'asthme.
- Symbole chimique de l'iridium. — Temps du verbe savoir. — Pater noster.
- Deux voyelles. — Mammifère rongeur.
- Mélancolie. — Le même que 2 vertical.
- Symbole chimique du cérium. — Mot latin signifiant "donc". — Le nom du groupe d'os qui forme le coup de pied.
- Symbole chimique de l'hélium. — Grimace faite par mécontentement.
- Isolés, uniques. — Produit de sécrétion des glandes muqueuses.
- Ministre de la religion mahométane. — Vicié, corrompu.
- Symbole chimique du radium. — Article.
- Pain de qualité inférieure et de couleur grise. — Plante qui donne par extraction une huile visqueuse, à odeur désagréable.
- Chlorure de sodium. — Appauvrissement du sang.

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

Quand il vous regarde

(Bénédic-Dumont)

Enregistré sur Pathé No 94367, par La Palma.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Quand la première fois, je l'ai rencontré,
Ce fut dans un fêt printanière,
Et je m'en souviens quand il m'a regardé,
Malgré moi, j'baissais les paupières.
Ses yeux m'faisaient peur et quand s'approchant,
Il me dit: "Soyez mon amie!"
Moi j'ai répondu, le coeur tout tremblant:
"Etre à vous, jamais de la vie!"
Mais sous ses grands yeux qui brillaient de fièvre,
Vers lui, malgré moi, j'ai tendu mes lèvres...

Refrain

Quand il vous regarde avec ses yeux noirs,
C'est du feu qui dans l'coeur vous pénètre
Désormais c'est lui seul votre maître...
On n's'appartient plus,
On est comm' perdue.
C'est encore un bonheur infini,
De souffrir près d'lui...

II

Pourtant croire en lui, j'savais qu'il était fou,
Mais ses yeux me disaient: "Je t'aime!"
Et c'était si bon et c'était si doux
Malgré tout j'espérais quand même.
Aussi quand un jour, je l'ai rencontré
Passant au bras d'une autre femme
J'ai tell'ment souffert que j'ai crié:
'Tu n'me r'verras plus, c'est infâme!"
Mais il a fallu l'soir même que j'revienne
M'entraîner à ses g'noux pour qu'il me reprenne!

Je l'aimais tant

(DeFleurigny-Lemaire)

Enregistré sur Columbia No 34247, par Lucienne Boyer. Disque, 75c; musique, 45c

I

Il n'avait eu, pour me séduire,
Qu'à me parler tout doucement
Du ton qu'ils prennent pour traduire
Leur immuable boniment.
Il n'avait eu pour me séduire
Qu'à me regarder un instant,
J'étais bien facile à conduire:
Je l'aimais tant!

II

Il m'avait si bien asservie
A l'adorer obstinément
Que je n'avais plus qu'une envie,
Etre sa chose aveuglément.
Il m'avait si bien asservie,
Que pour le voir, me dorlotant,
J'aurais donné toute ma vie:
Je l'aimais tant!

III

Puis un soir, adieu la chimère!...
Il me lâche négligemment
Disant: "J'obéis à ma mère
Et me marie incessamment!"
J'y croyais bien à ma chimère:
Mais quoi?... Je l'ai laissé pourtant
Se trimbaler devant le Maire:
Je l'aimais tant!

IV

Alors, je fis ce que font celles
Qui s'étourdissent bruyamment,
Je connus toutes les ficelles
Et changeai tous les jours d'amant!
Alors je fis ce que font celles
Qui pour oublier l'inconstant
Déchirent leur coeur en parcelles:
Je l'aimais tant!

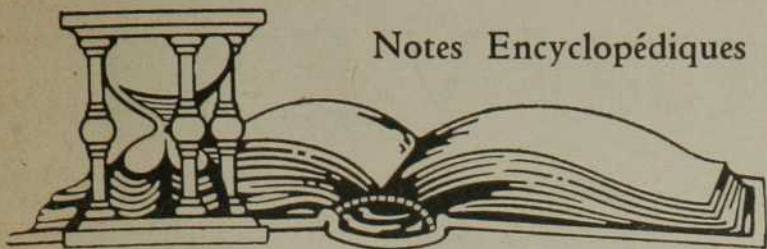
V

Une nuit, pendant ma balade,
Je le croisai fortuitement:
Mais lui, dans une reculade
Me toisa si hautainement
Que m'arrêtant dans ma balade
Et tout à coup me révoltant,
Je lui fis une estafilade:
Je l'aimais tant!

VI

Au dépôt de la Préfecture
On m'a mise brutalement:
Demain c'est leur législature,
Je vais passer en jugement
Et les gens de la Préfecture
Diront de moi: "C'est dégoûtant
Ce qu'a fait cette créature:
Il l'aimait tant!"

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



Notes Encyclopédiques

Guiseppe Caspar Messofanti, né en Italie en 1774, et mort en 1849, parlait couramment 114 langues et dialectes divers.

En l'an 1229, le roi Saint Louis établit un droit de péage pour les singes qui entraient dans Paris, ce qui porte à croire que ces animaux étaient en faveur à cette époque; toutefois le roi dispensa du paiement de ce droit les montreurs de bêtes qui n'avaient simplement qu'à faire danser leur singe pour amuser le péager. De là viendrait l'expression: payer en monnaie de singe.

D'après les étymologistes, le mot *cadeau* vient du mot *catellum*, petite chaîne, dont les dames romaines aimaient à se parer et qu'il leur était donc agréable de recevoir en présent. Le mot *cadeau*, dérivé de petite chaîne, signifia également les traits entrelacés dont les calligraphes aimaient autrefois à orner leur signature.

Une statue de bronze vient d'être élevée à Vienne, en Autriche, en l'honneur de Peter Mitterhofer, inventeur de la machine à écrire. Qu'en pensent les américains qui, eux, prétendent que cet appareil fut inventé par un des leurs nommé C. L. Sholes?

Un savant naturaliste français affirme que lorsque les fourmis s'éveillent, elles baillent et s'étirent les membres tout comme un être humain. Nous voudrions savoir si elles ronflent aussi.

A Charleston, aux Etats-Unis, la foudre frappa un homme du nom de Bailey Scott et détruisit dans sa bouche la moitié inférieure de son dentier. L'homme n'eut aucun mal. Voilà un bonhomme qui est encore plus fort que l'avalleur de sabres; il avale les éclairs.

Il y a cinq ans, un homme entra à l'hôpital de Kogarah, près de Sydney, Australie, et décéda peu après son admission; son chien qui l'avait suivi jusqu'à l'entrée y est revenu chaque jour depuis cinq ans comme s'il espérait en voir sortir son maître. Voilà un brave chien qui a plus de cœur que bien des personnes.

L'Empire colonial de la France est 22 fois plus grand que la France elle-même; les possessions de la Hollande sont 60 fois plus grandes que la Hollande, celles de la Belgique 80 fois et celles de l'Angleterre, 140 fois.

Goya Henry, pilote d'aéroplane bien connu en Australie, volait un jour à environ 300 pieds au-dessus de l'aérodrome quand un oiseau faillit se jeter dans son pare-brise; en étendant machinalement le bras pour écarter l'oiseau, le pilote le captura et le ramena à terre sans lui avoir fait le moindre mal.

Les taxis-aériens de la Grande-Bretagne ont transporté l'année dernière près de 57.000 passagers pour leurs affaires commerciales; le nombre des touristes a été encore beaucoup plus élevé, il a été de 389,280.

Pendant dix-sept ans un homme a rempli les fonctions de directeur du Bureau des Commissaires des Ecoles, à Scranton, Pennsylvanie, et pendant plusieurs années auparavant il en avait été trésorier; or, on vient seulement de constater que cet homme ne savait ni lire ni écrire. Il pouvait du moins se vanter de ne jamais faire de fautes d'orthographe.

Les besoins mondiaux en quinine sont actuellement quarante-quatre fois plus grands que la production totale; celle-ci est de six cents tonnes en moyenne par an et il en faudrait 26.000 tonnes pour 650 millions de personnes annuellement qui en ont besoin.

A Enid, dans l'Oklahoma, un fermier, H. Young, ayant eu cinq poules de volées, confia à la police que l'une d'elles perdait littéralement connaissance ou tombait dans un fit, comme on dit poétiquement, quand on poussait devant elle cette exclamation: *Choû!* La police parcourut les poulaillers environnants en y poussant ce cri et finalement trouva la fameuse poule qui s'évanouissait. Comme quoi il faut se méfier des poules trop sensibles, c'est la réflexion que dut se faire le voleur.

Gardez

vos dents blanches, votre haleine douce à l'aide de Colgate!

ASSUREZ-VOUS un charme véritable. Gardez vos dents blanches et propres... votre haleine douce et parfumée. Pour y arriver, employez le Colgate matin et soir, régulièrement.

Le Colgate nettoie vos dents de deux manières. Sa mousse crémeuse pénètre dans chacune des petites crevasses, pour y dégager et y laver les taches. Puis, à l'aide du même ingrédient sûr de polissage qu'emploient les dentistes, le Colgate polit vos dents et leur confère une blancheur superbe. Plus que cela, la délicieuse saveur de menthe du Colgate vous rafraîchit la bouche, purifie et parfume votre haleine.

Achetez un tube de Colgate aujourd'hui. Servez-vous-en pendant deux semaines seulement. Voyez ensuite la propreté et la blancheur supérieure que donne ce dentifrice à double action de nettoyage. Et comme il purifie et rafraîchit votre bouche.

DOUBLE ACTION
DE NETTOYAGE



25¢

NE PAYEZ RIEN DE PLUS

Coupures et brûlures

doivent être bien
panseées

Les mamans prudentes ont toujours un pot de Gelée de Pétrole "Vaseline" à la maison pour panser les coupures, égratignures, contusions et brûlures que se font inévitablement les enfants. C'est le traitement sûr et efficace recommandé par les médecins dans le monde entier. La "Vaseline" apaise la douleur, tient la plaie propre et favorise la croissance de nouveaux tissus. Empêche aussi les cicatrices. En pots et tubes.

AYEZ SOIN DE TOUJOURS EXIGER LA VÉRITABLE "VASELINE". VÉRIFIEZ LA MARQUE QUAND VOUS ACHETEZ.

Sans cette marque, vous n'obtenez pas le produit authentique de la Chesebrough Mfg. Co., Cons'd., 5520, ave. Chabot, Montréal.

Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE

VOICI LE REMÈDE



LA FILLE L'ÉPOUSE LA MÈRE

Femmes et filles sont sujettes à plusieurs maladies particulières au sexe. Soignées à temps avec le remède approprié, ces maladies sont vite enrayerées; négligées elles nécessitent souvent une opération. Les PILULES FEMOL agissent sur les organes féminins qu'elles décongestionnent. C'est le meilleur remède des femmes. Institut Caso. (SA) Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL

LE BAUME PERSAN. — Rien de tel pour créer et préserver des teints agréables. Frais et caressant — il adoucit et fait disparaître toute irritation, il ajoute un charme exquis à la femme bien mise. Les élégantes s'en tiennent au Baume Persan. Lotion douce comme velours, elle donne à la peau la douceur de la feuille de rose. Recommandé aussi pour adoucir et blanchir les mains. Un article de toilette des plus précieux pour toutes les femmes.

DU NOUVEAU



Un nouveau sarrau (smock) pour la jeune artiste qui veut unir la beauté au confort. Ce vêtement, pour faire chic, doit être de tissu imprimé, avec manches larges. Le collet attache en arrière. Le sarrau sera encore plus charmant si on le porte avec de larges pantalons.



Nous vous présentons une des fantaisies les plus originales d'un grand couturier français. Ce dernier a pensé, et avec raison, que les cheveux bouclés étant fort jolis il conviendrait de transporter ces boucles sur les "bibis". Et voici le résultat! Ça ne manque pas de chic, n'est-ce pas?



Voici un masseur très moderne. Il est mû par l'électricité et possède plusieurs appareils pour la figure, le cou et les cheveux. On assure qu'il est aussi efficace que les traitements d'un expert-masseur, ce qui est une protection. On sait en effet que les massages non scientifiques font plus de tort que de bien.



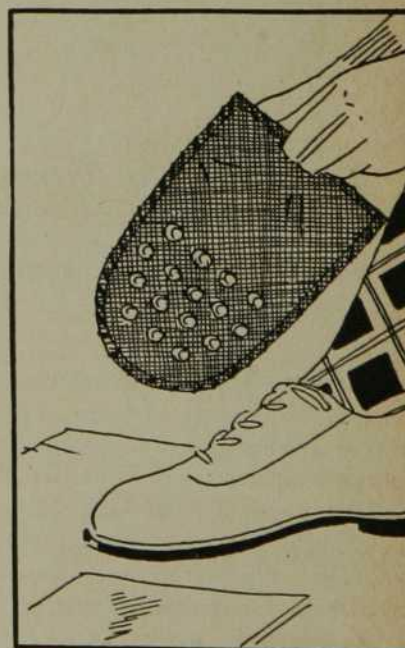
Un nouveau gilet de suède avec bandes tricotées. Le contraste est agréable surtout si les deux couleurs s'harmonisent bien. Une grande actrice, Joan Crawford, si nous avons bonne mémoire, en portait un semblable dans un film. Beaucoup croient qu'il paraît bien avec un manteau de sport.

LES
DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



Une maison de cosmétiques a lancé dernièrement ce nécessaire complet. C'est une sacoche de cuir souple contenant dix articles de toilette à partir de la crème à nettoyer jusqu'à la poudre et au rouge. Il y a aussi des nécessaires pour peau grasse ou sèche. C'est un traitement de beauté que vous pouvez aisément emporter en voyage.



Et pour le jeune écolier ou le voyageur. Une mitaine à chaussures qui contient le poli dans de petites capsules. Il suffit de frictionner un peu pour étendre le poli. L'autre côté de la mitaine est de suède et sert à donner le luisant final. Vous pouvez vous procurer cette mitaine à chaussures dans tous les magasins bien assortis.

Nos Recettes de Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER
Directrice de la Chronique Culinaire



OEUF AUX FINES HERBES

Hachez: persil, ciboule, échalotes; mettez dans une casserole avec sel, poivre, deux doigts de vin blanc, un morceau de beurre manié de farine; faites bouillir sur le feu huit à dix minutes; lorsque la sauce est suffisamment liée, cassez dedans vos oeufs et retirez aussitôt que le blanc est suffisamment pris.

CHOUX-FLEURS AU BEURRE

Cuits et égouttés, passez-les à la casserole avec un bon morceau de beurre frais, sel, poivre, épices; sau-

PETITS POIS VERTS

On les fait bouillir jusqu'à ce qu'ils soient cuits, et on ajoute un morceau de beurre avec poivre et sel. On peut aussi les mettre dans une sauce blanche, ou avec du vinaigre au goût.

OEUF A LA PROVENÇALE

Faites cuire à l'eau bouillante, cinq ou six minutes, une demi-douzaine de gousses d'ail; pilez-les avec deux anchois, ajoutez: l'huile, sel, poivre, pointe de vinaigre; servez-vous de cette sauce pour des

SALADE DE CONCOMBRES

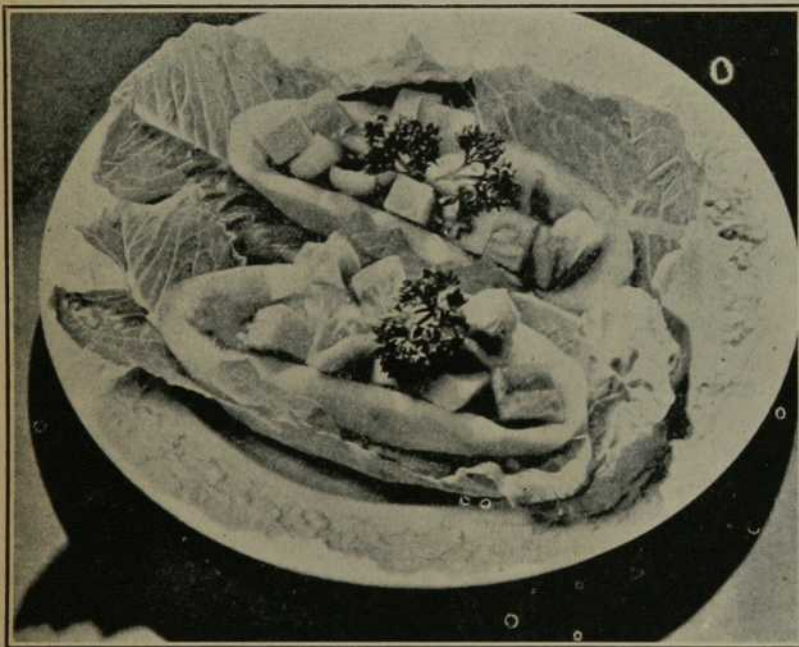


Photo Heinz

3 concombres; 2 tomates; 1/2 tasse céleri haché; 1 c. à thé de sel; 1/8 c. à thé de poivre; 1 c. à soupe d'oignon haché.

Laissez refroidir concombres et tomates. Pelez les concombres et coupez-les en deux, dans le sens de la longueur. Videz-les. Pelez les tomates et coupez-les en cubes. Faites un mélange de la pulpe des concombres, des tomates, du céleri, sel, poivre et oignon, que vous humectez ensuite de mayonnaise. Remplissez les moitiés de concombres de ce mélange et disposez sur feuilles de laitue. Garnissez de persil et servez avec mayonnaise.

tez-les de temps en temps et dressez sur un plat chauffé.

SAUCE MAITRE-D'HOTEL

Mettez un quarteron de beurre dans une casserole, du persil et des échalottes hachés très menus, du sel, du poivre et du jus de citron; vous pétrirez le tout ensemble. Très bonne pour les viandes grillées et les poissons grillés ou bouillis.

COUX-FLEURS, SAUCE TOMATE

Cuits complètement et égouttés, dressez-les sur un plat chaud et versez dessus une sauce tomate.

oeufs sur le plat ou employez-la telle avec des oeufs durs coupés en quartiers.

SAUCE A L'ALLEMANDE

Mettez dans une casserole un peu de coulis avec autant de bouillon, une pincée de persil blanchi haché, deux foies de volailles cuits, un anchois et des câpres, le tout haché très fin, gros comme la moitié d'un oeuf de bon beurre, sel, poivre; faites lier la sauce sur le feu et servez-vous pour ce que vous jugerez à propos.

SAVON



COMFORT

LES ménagères expérimentées choisissent le Comfort—le savon à laver jaune économique—le sachant toujours le même, inoffensif et digne de confiance.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

SIROP DE MAÏS EDWARDSBURG CROWN BRAND

Le sirop de table
économique
et délicieux



Un sucre
nourrissant
pour toute la
famille

THE CANADA STARCH CO

LIMITED, MONTREAL

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville et Province _____

POIRIER, BESUETTE CIE, LTEE., 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA



Cheveux Grisonnants

Vous pouvez rendre leur beauté naturelle aux cheveux grisonnants avec le Shampoo "Tunisian Henna" d'Evan Williams. Pour les cheveux très gris, le "Special Tunisian Henna". Absolument inoffensifs.

Importé d'Angleterre
Par Goldstein
EN VENTE PARTOUT

**EVAN WILLIAMS
SHAMPOOS**

Le Liniment Egyptien Douglas constitue un remède rapide et certain pour Clavelée ou Aphthes, autrement dit crapaud en art vétérinaire. Quatre ou cinq applications suffisent ordinairement.

AGENTS DEMANDES

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 3, Ontario.

Gaz dans l'Estomac

Les gaz d'estomac, les vomissements, la bile, les lourdeurs après les repas ne résistent pas plus de trois minutes à une petite quantité de Magnésie Bisurannée prise après chaque repas. La Magnésie Bisurannée ordinaire que vendent toutes les pharmacies fera disparaître immédiatement l'acidité d'estomac et les indigestions provoquées par les aigreurs. Un essai vous convaincra.

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultations :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.
Boîte Postale 1353 — Dépt. 2

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

LE FUNÈBRE RENDEZ-VOUS

(Suite de la page 4)

Henry Leclair, le compagnon de la jeune fille, ne perçut pas toute l'amertume contenue dans ces derniers mots, et poursuivit :

— Oui, le temps passe vite, chérie... Surtout quand tu es avec moi... Maintenant, il est temps de regagner l'auto. Nous sommes en fin de septembre, et la nuit est fraîche, viens...

Peu après, à demi-cachée par des feuillages, une petite routière apparaissait à leurs yeux...

Henry fit asseoir la jeune fille, disposa sur ses petits pieds une couverture de laine, puis il s'assit à ses côtés...

Peu après, l'auto dévorait le ruban sombre de la route...

II

Ce matin-là, dans la chambre à coucher de Henry Leclair, un rayon timide de soleil automnal s'infiltra, et vint caresser la joue du dormeur...

Presqu'au même instant, Henry souleva ses paupières lourdes de sommeil, regarda à droite et à gauche, machinalement, s'étira, bailla, et d'un bond enfin, fut au bas de son lit. Là, il revêtit un ample pyjama, et se mit en devoir d'exécuter quelques mouvements de culture physique...

Il y avait quinze minutes, que Henry se livrait à la "toilette de ses muscles", quand un poing toqua contre la porte de chambre, et une voix vieillotte se fit entendre :

— Il est sept heures moins cinq, monsieur Henry... Vous m'aviez dit de vous réveiller pour sept heures...

— Bon, rentre, mon vieux Baptiste... C'était par crainte de passer tout droit... Je ne voudrais pas pour un domaine, vois-tu, manquer l'essai de ce nouvel amphibie Sikorski à l'aérodrome...

"Mon vieux Baptiste" était un domestique non encore stylé qui datait du temps où monsieur Henry Leclair "senior", n'était pas encore le riche banquier que personne n'ignore, mais un simple particulier. En sa qualité d'ancien domestique, il avait ses coudées franches dans la maison, et son respect envers ses maîtres, se nuancait d'une familiarité amicale.

— A l'aérodrome, bougonna le domestique, vous finirez par vous casser le cou là-bas... Qu'est-ce que j'en ai...

que c'est encore que cette nouvelle mécanique, cette ambiphie Sétorsty?

Henry partit d'un éclat de rire — Tu n'es pas long à massacrer la dénomination du plus bel oiseau mécanique qui soit, sais-tu!

— Ah, bon!... vous savez que je ne connais rien dans ces sales machines... Voulez-vous votre chocolat tout de suite?

— Oui, mon vieux, et presto, il me faut être à l'aérodrome pour huit heures...

Le vieux serviteur se retira, et Henry continua à se vêtir en fredonnant, sur l'air du Prisonnier :

Si j'avais comme un oiseau des ailes

Je pourrais voltiger vers ma belle,

J'lui dirais: "Je t'aime" en volant

Tout là-haut, dans le grand firmament.

Oh, l'amour que nous aurions tous deux!
Nous serions les amants du ciel bleu,
Et...

A ce moment, la sonnerie du téléphone vint interrompre cette variante fantaisiste de la complainte; Henry décrocha le récepteur en se demandant avec surprise qui pouvait l'appeler à cette heure matinale...

— Hello... C'est lui-même qui parle, madame...

La voix, au bout du fil devait faire une révélation bien stupéfiante, car le jeune homme pâlit affreusement, et s'écria :

— Non... Ce n'est pas possible... Je ne puis y croire... Elle. Dites-moi que... Le prêtre est venu? Alors, c'est bien vrai?... Oh! que je souffre!... J'y vais, madame, tout de suite.

Le jeune homme raccrocha le récepteur d'un geste nerveux, et sans qu'il n'y mit maintenant de contrainte, des larmes brûlantes sillonnèrent ses joues...

Il rectifia à la hâte son noeud de cravate, enfila un smoking, se coiffa d'un feutre, et ouvrit la porte de sa chambre.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous avez, monsieur Henry?

Le vieux Baptiste se tenait sur le seuil, fixant avec stupeur, les traits défaits, les yeux hagards de son jeune maître...

Il portait un plateau sur lequel était disposé le petit déjeuner du jeune homme. Ce dernier repoussa le domestique en disant d'une voix rauque :

— Je ne déjeune pas.

Le vieillard regarda, béant de surprise, son jeune maître, qui en-

filait en courant, un corridor; il se dit, en hochant sa tête grise :

— Il y a quelque chose de pas naturel là-dessous; je gagerais qu'il est arrivé malheur à son ambiphie Sétorsty...

Hélas! pauvre vieux, la réalité est infiniment plus cruelle que cette éventualité... Juges-en, toi qui connais le cœur de ton jeune maître et qui sais celle vers qui tendent toutes les aspirations de ce cœur généreux...

Juge, vieillard, de l'étendue de sa douleur...

Jeanne Cardier se meurt!...

III

Jeanne, quatre ou cinq jours avant ce triste dénouement, avait fait savoir à son fiancé, qu'un "léger malaise" la retenait à sa chambre. Le jeune homme avait cru à ce "léger malaise".

Chaque soir, il avait enquêté par téléphone sur l'état de santé de la jeune fille. Et hier soir, encore... La mère de Jeanne connaissait toute la gravité du mal dont sa fille était la proie... Un sombre pressentiment lui soufflait que l'époque de la chute des feuilles serait aussi l'époque qui verrait l'envol de l'âme de sa fille, vers des séjours moins rigoureux. Elle n'avait rien dit au jeune homme dont elle connaissait l'extrême sensibilité d'âme. Mais ce matin, elle avait dû parler. Jeanne avait été administrée. Dans quinze minutes, trois quarts d'heure au plus, ce serait la fin...

On eut dit que la moribond attendait la venue de son fiancé pour partir...

Cinq minutes après l'arrivée de ce dernier, ses beaux yeux d'azur se fermaient, enfermant pour l'éternité, l'image de son fiancé.

Décrire la douleur du jeune homme, devant les traits exangues de sa fiancée, est une tâche au-dessus des capacités de notre plume.

Il pleura, il gémit, il entoura de ses bras la forme inerte de celle qui n'était plus. Il la supplia avec des sanglots déchirants de rester... Mais le destin ne fléchit pas son inéluctable loi. Nulle pression ne répondit à sa douce étreinte. Dans cette atmosphère qu'imbibait la mort, seuls les sanglots sourds des parents, secondaient ses accents douloureux. Tout fut vain. Jeanne n'était plus qu'un beau marbre couché...

Le jeune homme dut bientôt se rendre à la triste évidence... Alors, il enfonça sa tête dans ses mains,

et agenouillé au chevet de celle qu'il avait tant aimé, ses épaules furent longtemps secouées par les hoquets d'une amère douleur.

Abîmé dans son chagrin, il tressaillit, lorsque monsieur Cardier lui toucha l'épaule, en disant:

— Vous êtes bien pâle, mon pauvre enfant... Venez prendre quelque chose pour vous remettre. La voix tremblait, et, sur les traits virils, on pouvait lire une farouche douleur.

Le jeune homme se leva, et tel un automate, suivit le père de Jeanne.

A la porte d'entrée de la chambre, madame Cardier était affaissée sur un siège, et pleurait. Près d'elle se tenait une religieuse de ses parents qui tentait quelques consolations:

— Vois-tu, Yvonne, la pauvre petite n'appartenait pas à ce monde... Dieu l'avait marqué pour des joies plus grandioses... C'était un ange, exilé ici-bas...

Henry avait perçu ces derniers mots. Il regarda la soeur avec des yeux révoltés par les larmes, et balbutia:

— Oui... vous l'avez dit... c'était un ange, un ange!

La religieuse regarda avec compassion ce grand garçon qui pleurait comme un enfant...

— C'était son fiancé, murmura monsieur Cardier; puis, comprenant lui, dont ce n'était pas le premier contact avec la mort, ce qu'avait de malsain pour l'esprit du jeune homme, l'atmosphère de cette chambre, il l'entraîna...

Cependant, Henry murmurait, presque inconsciemment:

— Un ange!... Un ange!...

IV

Trois jours s'étaient écoulés, Henry avait assisté au service funèbre, puis à l'enterrement de sa fiancée... Il avait vu descendre le cercueil dans une sombre excavation. Des pelletées de terre avaient été jetées, dont les coups sourds avaient eu des répercussions jusque dans son cœur ulcéré... Il était revenu du champ de repos la tête vide de pensées, les yeux secs, comme si en lui, la source des larmes était tarie...

Ce matin-là, Henry, au volant de sa Ford, filait vers Saint-Hubert. Bientôt sa machine stoppait en face d'un long hangar vitré. Comment était-il là? Le savait-il seulement? A un moment donné, l'enregistreur de vitesse de son auto avait

marqué 75 milles... Il n'en avait pas eu conscience...

Au petit jour, il s'était éveillé avec une idée qui lui vrillait la servelle... Embarquer dans un aéro, et voler... S'enfuir le plus loin possible de cette terre mauvaise qui lui avait ravi brutalement celle qu'il aimait...

Un mécanicien, en livrée de travail, vint à lui sitôt son arrivée.

— Chambon, pouvez-vous me préparer le Bellanca No 3, pour 9 heures?

— Bien, monsieur Leclair.

L'homme, en sifflottant, se dirigea d'un pas élastique vers l'un des hangars.

Un peu plus tard, il revenait et tendait à Henry une livrée de cuir.

— Tout est prêt, monsieur Leclair, si vous voulez monter...

Henry ôta son paletot d'un geste brusque, puis enfila la combinaison de cuir.

— Faut-y vous accompagner, monsieur Leclair?

Le jeune homme braqua vers le mécanicien qui le regardait avec aburissement, une paire d'yeux égarés.

— Non, je vais seul... Voyez-vous Chambon, c'était un ange... Un ange qui habite le ciel bleu... Je vais à un rendez-vous avec elle, et un rendez-vous, ce n'est pas pour trois!...

La surprise clouait le brave homme sur place, tandis qu'il regardait Henry se diriger hâtivement vers l'avion dont le moteur mis en marche par l'ouvrier, ronronnait non loin de là...

— Mon Dieu, il est fou! ou c'est moi qui perd la tête, fit-il à haute voix...

— Hé, Chambon! qu'est-ce que tu radotes encore, vieux?

L'interpellé se retourna. Un jeune homme en tenue d'aviation se tenait derrière lui, souriant amicalement.

— J't'assure qu'il n'y a pas de quoi rire! fit lugubrement le mécanicien... J'sais pas si c'est monsieur Leclair qui s'moque de moi, ou bien...

— Tu as dit Leclair, coupa brusquement le jeune homme; c'est bien lui qui s'envole dans le Bellanca?

L'autre fit oui de la tête.

— Tu aurais bien dû l'empêcher de partir!... Courrons, peut-être qu'il n'est pas trop tard...

Tout en courant, l'aviateur expliquait à son copain:

— Tu ne savais pas que la fiancée de Leclair est morte? et que depuis cela, on le dit inconsolable...

— Ah, c'est pour ça qu'il me parlait d'un ange qu'il allait rencontrer... J'comprends maintenant; c'était sans doute de la folie.

— Oui. Il n'y a pas de doute là-dessus... La mort de sa fiancée lui a troublé l'esprit. Et il faut s'attendre au pire!...

Cependant, l'avion s'était mis en marche... Les efforts réunis des deux hommes furent vains, bientôt, libre de toute entrave, l'oiseau mécanique prenait son essor.

— Il n'y a qu'une chose à faire maintenant, haleta l'aviateur: c'est de sauter dans un avion et de le suivre... Peut-être que...

Quelques instants plus tard, un monoplane *Moth* roulait sur le terrain de l'aérodrome, emportant dans sa carlingue, l'aviateur et son camarade...

Là-haut, dans l'étroite nacelle qui l'emportait aux nuages, Henry était assis, les yeux fixés immuablement droit devant lui, la bouche crispée dans un rictus effrayant, les mains comme rivées au manche à balai...

Il y avait cinq minutes qu'il avait quitté le sol, quand soudain, ses traits figés jusque-là dans une sorte d'hypnose, se détendirent. Ses lèvres s'arquèrent dans un radieux sourire, et ses yeux exprimèrent un ravissement indiscible.

Comme s'il n'avait plus conscience du lieu où il se trouvait, il ôta ses mains de dessus le bâton de direction, et se jeta à genoux dans une pose extatique...

— Jeanne! s'écria-t-il, mon cher ange... Je vais à toi! Jeanne me voici!...

... A quelques cents pieds plus loin, les deux occupants du *Moth* purent voir, avec une horreur impuissante le *Bellanca* virevolter, tanguer, descendre en spirale, et s'abîmer enfin, sur le sol, avec une sourde explosion.

Lorsque des décombres fumants de l'avion on retira le corps de Henry, on constata qu'il était affreusement carbonisé! Cependant, les lèvres et les yeux étaient presque intacts...

Ces lèvres étaient entr'ouvertes dans un sourire béatique, et ces yeux, vitreux déjà, semblaient encore fixer quelque vision surhumaine...

DONAT COSTE



Pour la confection de plats délicats, nourrissants, alléchants pour enfants et convalescents. Et si faciles à préparer avec la Cox, la pure et saine gélatine dans la célèbre boîte quadrillée. Pour obtenir le Livre de Recettes Gratuit, écrire à Case postale 73, Montréal, Dépt. E

Je me sens maintenant pleine de vie."

Après avoir pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

C'est ce que disent des centaines de femmes. Il affermit les nerfs... donne plus d'appétit... un meilleur sommeil... soulage les maux de tête et de dos périodiques... fait mieux endurer les périodes douloureuses.

Si vous ne vous sentez pas aussi bien que vous le voudriez, donnez une chance à ce remède de vous soulager. Achetez-en une bouteille, aujourd'hui, chez votre pharmacien.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto, 8, Ont.



Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. S. A. P.O. Box 93 Times Sq. Sta. New-York, N.-Y.

Ne manquez pas de lire dans

LE FILM

de NOVEMBRE

Le Fragile Amour

Par Marcelle DAVET

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE, PROP. 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Egayez vos décorations intérieures avec de FRAICHES couleurs !

Il faut bien peu de couleurs pour égayer et transformer complètement une pièce!

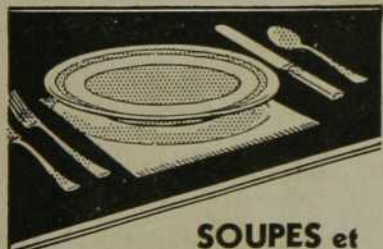
Rien de plus facile ni de plus pratique avec les Teintures Diamond. Car rien ne vaut, comme profondeur, richesse et beauté, les couleurs Diamond. Aucune marque, aucune rayure, pas de tons ternes. Couleurs fidèles et vives. C'est parce que les Teintures Diamond contiennent plus de colorants à l'aniline la plus pure.

Donnez à vos draperies, dessus de coussins et autres accessoires domestiques la beauté de ces couleurs permanentes, en faisant bouillir.

Et pour garder à l'état de neuf vos dessous, blouses et robes de couleurs claires, adoptez les nouvelles Teintes Diamond. Pas d'ébullition — un simple rinçage rapide! Dans toutes les pharmacies.

Teintures Diamond

La Meilleure Qualité depuis 50 ans.



SOUPES et SAUCES à la Crème

Si vous n'avez pas essayé le Lait St. Charles, vous serez surpris de l'amélioration qu'il apporte aux soupes et aux sauces à la crème. Economique et commode, il aide à préparer des centaines de plats succulents, dont vous et votre famille vous régalez.

Exigez toujours le St. Charles par son nom et vous aurez la certitude d'acheter le meilleur lait évaporé.



LAIT ST. CHARLES
EVAPORÉ NON SUCRÉ Borden



Une Belle Taille

Aux lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES COYER

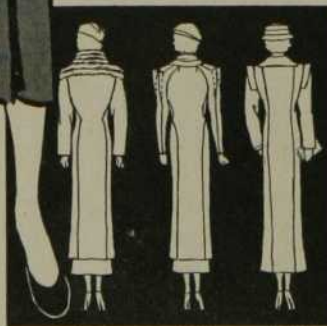
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Les enfants souffrant des vers en montrent bientôt les symptômes et toute mère peut découvrir la présence de ces parasites dans les selles du petit. S'ils ne sont pas expulsés et le système débarrassé d'eux, l'enfant ne peut revenir en santé. Miller's Worm Powders sont prompts et efficaces non seulement pour la disparition des vers mais aussi comme tonique pour les enfants qui ont été affaiblis par leurs conséquences.

LES PLUS JOLIS MANTEAUX DE DRAP



5276
5351
5256



5336 5344 5276

5276—Le plus chic manteau portant épaulettes. Pour un 36 de buste (18 ans), $3\frac{1}{4}$ verges de laine de 54. Pour 12 à 20; 30 à 46 de buste 50 cents.

Manchon 5351, 30 cents. Chapeau 5256, $21\frac{1}{2}$ à 23 pouces de tour de tête; 25 cents.

5344—Manteau de tweed très épais. Aussi élégant avec ou sans fourrure. Pour un 36 de buste (18 ans), $3\frac{3}{8}$ verges de laine novelty de 54 et $1\frac{3}{8}$ verge d'une bande de fourrure de 4 pouces de large. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 50 cents.

5336—Les seuls ornements de ce manteau sont les épaulettes de fourrure et le collet convertible. Pour un 36 de buste (18 ans), $3\frac{3}{8}$ verges de drap de 54; $\frac{3}{4}$ verge de fourrure de 39 pouces. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Willington St. West, Toronto, Ont.

LES GRANDS COUTURIERS VEULENT QUE LES ROBES DU SOIR AIENT DES MANCHES



5234—Robe de taffetas pour le diner. Pour un 36, $4\frac{7}{8}$ verges de taffetas de 39. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 50 cents.

5275—Robe faite entièrement de dentelle: très chic et très élégante. Largeur $3\frac{3}{8}$ verges. Pour un 36, $5\frac{3}{8}$ verges de 35. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste. 50 cents.

5299—Charmante robe avec manihes bouffantes. Pour un 36, $4\frac{1}{2}$ verges de velours cordé de 39; $1\frac{3}{8}$ verge de lamé de 35. Pour 12 à 20; 30 à 40 de buste. 50 cents.

5321—Pour une jeune fille, rien de plus joli. Largeur 3 verges. Pour 35, $5\frac{1}{2}$ verges de velours novelty de 35. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 50 cents.



NE REMONTE PAS SUR LA TAILLE

Voyez
NuBack
TELESCOPIC
DOS MOBILE



Vous aimerez le
NuBack
TELESCOPIC

IL VOUS DONNERA TOUT LE CON-
FORT POSSIBLE DURANT
TOUTE LA JOURNÉE.
REMARQUEZ LES AVANTAGES
DU

DOS TELESCOPIC

- 1 - Ne peut pas remonter sur la taille.
- 2 - Sans élastique.
- 3 - Devant droit.
- 4 - Reste toujours ajusté et garde sa ligne élégante.
- 5 - Ses jarretières ajustées banissent les échelles dans les bas.

NuBack
TELESCOPIC

GRATIS

NU-BACK CO.

45 Dorchester

Quebec.

Veuillez m'envoyer gratis votre circulaire descriptif et le
Nouveau Marqueur "INTERNATIONAL" pour
Endre à l'enclère et Endre-Contrat.

Nom

Adresse

Ville

FABRIQUE PAR LES
MANUFACTURIERS
DES FAMEUX

D&A

NE REMONTE PAS SUR LA TAILLE

PATRONS BUTTERICK Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Willington St. West, Toronto, Ont.

LE ROMAN DE LA JEUNE FILLE MODERNE

La Revue Populaire reproduira dans son prochain numéro, un beau roman d'Yvonne Denis Le Sève, dont les oeuvres paraissent régulièrement dans les grands journaux et les meilleures revues de France.



Photo G. L. Manuel Frères, Paris.

Yvonne Denis Le Sève

Les Ailes de l'Amour

DANS

La Revue Populaire

DE NOVEMBRE

DIVERS ARTICLES
NOMBREUSES PHOTOS
LA CHANSON FRANÇAISE

CHRONIQUE DE LA RADIO
MOTS CROISÉS AVEC PRIX
EN ARGENT

En vente partout 15 cents le numéro

COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville ou Province

POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Dans le MONDE De l'AUTOMOBILE



DE SEMAINE EN SEMAINE

Ce que peut faire le blé

C'est une promesse de longue date que se sont faite les cultivateurs canadiens de remettre leur vieil automobile à point ou de le changer pour un neuf, aussitôt que le blé montera à un dollar. L'on verra sans doute cet automne un grand nombre d'achats tardifs de la part des cultivateurs, tant que de l'ouest que de l'est, si les espérances aux récoltes se réalisent, et tout porte à croire qu'une bonne partie de ces achats se fera dans le domaine de l'automobile. Et l'on ne saurait surestimer le fait que c'est le blé qui, en définitive, est le grand pourvoyeur des besoins des cultivateurs. Le 28 juin, on estimait, à Edmonton, que le revenu en argent du blé No 1 du nord, aux endroits stratégiques du centre et du nord de l'Alberta, était deux fois et un tiers plus élevé que le bas prix enregistré le 16 septembre 1932. Le "revenu net" actuel était de 54 cents comparativement à 22½ cents. Il n'est pas surprenant que tous les cultivateurs du Canada se réjouissent de la hausse des prix. A propos, il semble qu'on est justifié d'entretenir un peu d'optimisme pour la vente d'automobiles dans les districts ruraux.

Résistance des camions éprouvée

Un camion General Motors, utilisé par la Halifax Transfer Ltd, vient de traverser la moitié du continent pour aller chercher une charge de pneus automobiles. Parti vide, il est revenu avec une charge de 8,600 livres. C'est le plus long voyage de marchandise enregistré dans les annales des transports routiers canadiens. Le trajet à Toronto s'effectua, sans difficulté, en 52 heures. Le retour à Halifax, complétant ainsi un voyage de 2,500 milles, se fit en 53 heures. Les conducteurs n'eurent aucun désordre à rapporter durant tout le trajet.

Courtoisie de la police

Sous le régime actuel, les infractions involontaires aux règlements de la circulation sont généralement punies. La police de St. John, N.B. toutefois vient de trouver un excellent moyen de séparer les brebis blanches des brebis noires. Le

chef de police a émis un billet de courtoisie à l'adresse des étrangers et des citoyens qui violent les règlements de la circulation pour la première fois. Cette méthode a valu le respect et les éloges des automobilistes, et surtout des touristes. Le billet, qui est signé par un constable, et collé au pare-brise de la voiture des délinquents se lit comme suit: "Vous avez, sans le vouloir, violé les règlements de cette ville en stationnant plus longtemps qu'il n'est permis. Nous aimons à croire que cela ne se répètera pas. Merci."

Millage hors ligne

Au dire du *Entreprise* de East-end, les routes du sud de la Saskatchewan ne sont que de pauvres imitations. Evidemment, ces dernières ne ménagent pas les automobiles. Et, cependant, lorsque Bert Falkins se rendit récemment à Regina pour acheter un nouveau Chevrolet, son vieil automobile — un coupé Chevrolet modèle 1928 — marquait 90,000 milles de parcours et son état, en général, indiquait qu'il peut faire encore plusieurs mille milles. Le Chevrolet de Falkins enregistra ce millage sur les routes du sud de la province.

L'automobile contribue au succès de l'exposition

L'exposition mondiale de Chicago a donné une vive impulsion au tourisme. Chicago s'attend à une affluence totale de trois millions d'automobiles qui amèneront au moins une douzaine de millions de visiteurs à l'Exposition. Il faut donc croire que celle-ci stimule vivement le tourisme cette année. En revanche, l'automobile contribue sa part au succès de l'exposition. Jamais aucune foire mondiale n'a bénéficié à ce point du concours de l'automobilisme.

Londres et ses vieux taxis

Londres semble s'enorgueillir de l'âge de ses taxis. Sur 8,044 auto-taxis ayant permis de conduire, 211 ont au-delà de vingt années d'usage et 1,794 entre 10 et 20 ans d'usage, d'après un rapport de Sir John Gilmour, Secrétaire de l'Intérieur.

T'a'pas ?



T'a pas déjà passé devant une rangée de gamins attendant que tu aies tourné le dos pour te jouer quelque sale tour, —



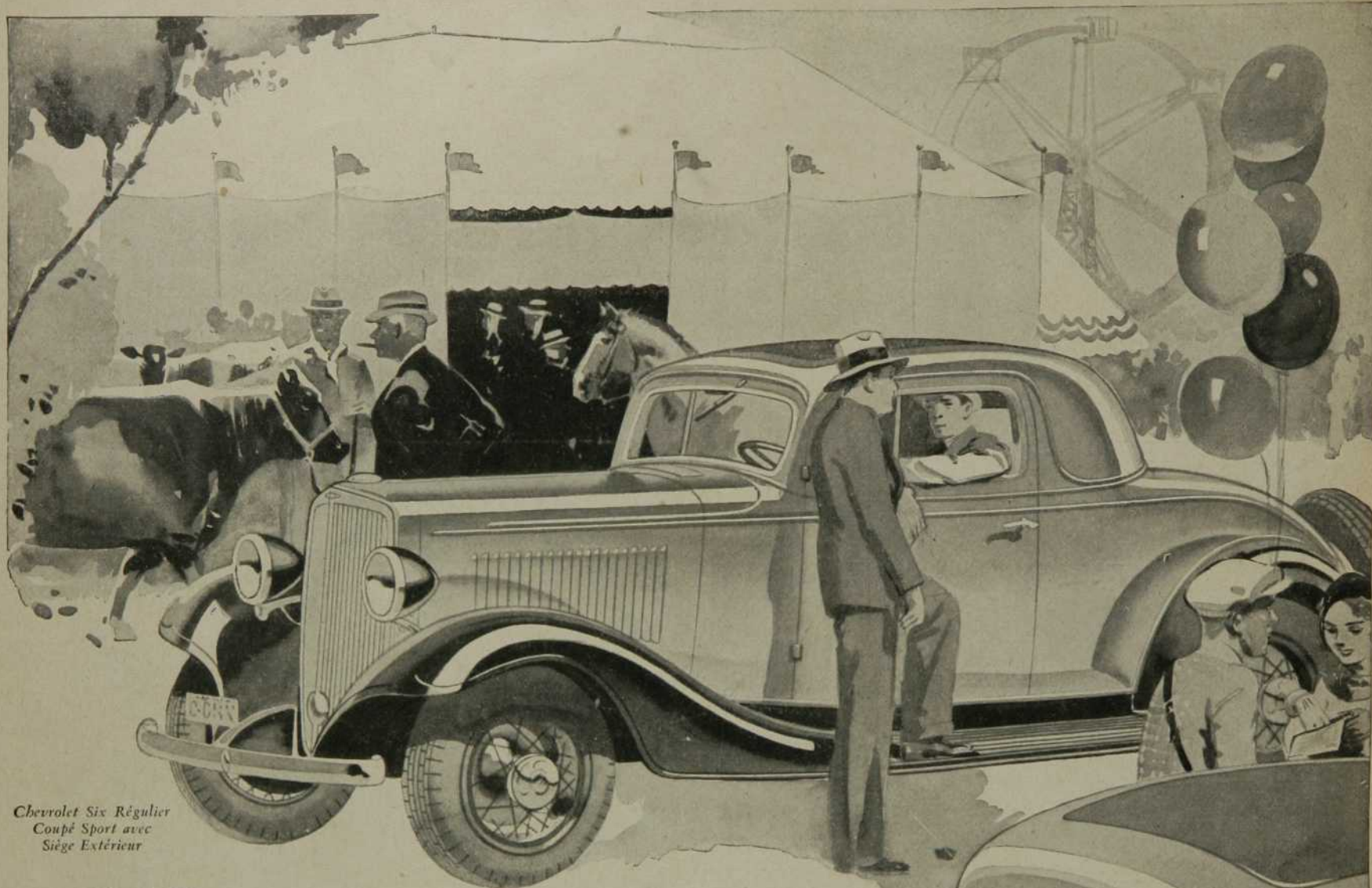
ce qui arrive!



T'a pas essayé une **BLACK HORSE** ? — qui te rend la galeté, car tu as été jeune, toi aussi ! 204F

Dites simplement-
"Bière
BLACK

HORSE
Dawes, S.V.P."



*Chevrolet Six Régulier
Coupé Sport avec
Siège Extérieur*

L'ATTRACTION DU PRINCIPAL AUTO DU CANADA

ALLEZ-VOUS à l'exposition? Si oui, il y a une chose que vous ne manquerez pas de voir—et c'est le Chevrolet Six, le plus grand leader dans les ventes au Canada. En chemin . . . sur les terrains de stationnement et aux exhibits d'autos . . . enfin, sur la grande route, au retour . . . vous verrez plus de Chevrolet que de *tout* autre nouvel auto.

Remarquez l'expression heureuse sur la figure des propriétaires de Chevrolet que vous rencontrez. Ces gens se promènent en messieurs—*et ils épargnent de l'argent*. Parlez à quelques-uns—demandez à l'homme qui conduit de vous dire un mot sur les épargnes de gazoline et d'huile du Chevrolet, sur la manière dont le Chevrolet marche et marche sans réparations coûteuses, sur le confort et l'agrément qu'il y a à se promener dans un gros Six avec Carrosserie Fisher et Ventilation Sans Courant d'Air.

Et pendant que vous êtes à l'exposition, terminez vos visites par l'inspection des nouveaux modèles chez le dépositaire Chevrolet. Allez découvrir personnellement ce que vous pouvez épargner en disant adieu à votre vieil auto usé—et en devenant propriétaire d'un nouveau Chevrolet Six élégant et économique!



*Chevrolet Maître Six
Coupé de Tourisme*



CHEVROLET

PRODUIT AU CANADA